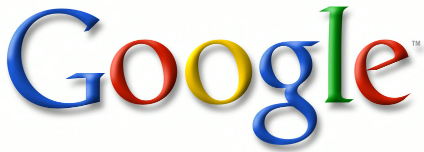
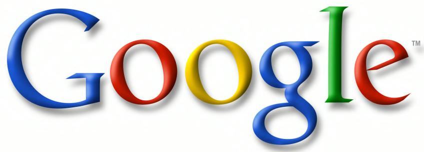
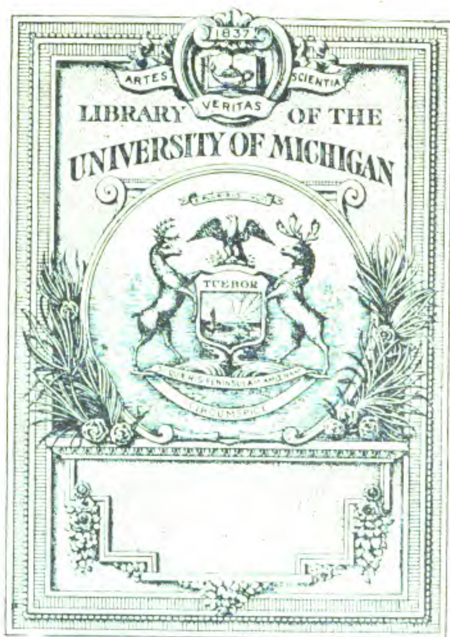







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

George Crawshay



Tom. I. P. 237.

LES HIRONDELLES.

Yii chiao li.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES;

Roman Chinois,

TRADUIT

PAR M. ABEL-RÉMUSAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

OÙ SE TROUVE UN PARALLÈLE DES ROMANS DE LA CHINE
ET DE CEUX DE L'EUROPE.

TOME PREMIER.

PARIS,
MOUTARDIER, LIBRAIRE,
RUE GÎT-LE-COEUR, N° 4.
1826.

PRÉFACE.

L'ouvrage qu'on va lire est un roman venu de la Chine : s'il arrivait du nord, le succès en serait assuré d'avance. On pourrait, avant de l'avoir ouvert, s'attendre à y trouver quelqu'un de ces récits intéressants et instructifs que la studieuse avidité de notre siècle a mis en vogue, et où l'on aime à puiser sans efforts la connaissance des mœurs, des traditions, du génie des peuples et du caractère des hommes illustres. Les romans n'étaient autrefois considérés que comme des compositions agréables, destinées à l'amusement des personnes désœuvrées : on en a su faire des livres utiles à l'instruction de ceux qui sont trop occupés pour trouver le temps de lire l'histoire. C'est par cette méthode qu'un littérateur célèbre a récemment mis

en lumière, avec des applaudissements universels, les guerres civiles de Montrose, les inspirations des Montagnards Calédoniens et les sorcelleries des îles Orcades. D'autres écrivains ont usé du même procédé avec des talents différents, pour peindre les habitudes des nouveaux Grecs, des Persans modernes, des Espagnols de notre temps, des chevaliers du moyen âge. Chaque jour on voit grossir le nombre des personnages qui sont admis dans cette galerie biographique et pittoresque, et Richelieu lui-même et Cromwell viennent d'y trouver place. On ne saurait trop encourager ce nouveau genre, surtout dans ses applications à l'histoire nationale. C'est comme un refuge ouvert à cette solide érudition, qu'on se plaignait de voir exilée de quelques autres branches de littérature moins favorisées. Des contes si dignes de foi remplaceront très-agréablement les compilations de nos bénédictins; et il y aura bien plus de gens consommés dans les études qui se rapportent aux siècles

passés et aux contrées étrangères, quand il n'en coûtera, pour s'y rendre habile, que la peine de lire des ouvrages comme Waverley, Anastase ou les aventures de Hadji-Baba.

Mais quelqu'estime qu'il soit juste d'accorder à ces aimables chroniqueurs qui s'attachent à parer la vérité de couleurs si séduisantes, ou si l'on veut, à donner à leurs fictions un appui si solide, il est, dans chaque littérature, une classe d'écrivains qui méritent peut-être d'obtenir la préférence. Ce sont ceux qui, sans ambitionner l'honneur d'éclairer les nations par des exemples tirés de si loin, se bornent à divertir leurs compatriotes et leurs contemporains par la peinture des objets qu'ils ont observés et du monde qui les entoure : historiens d'autant plus consciencieux qu'ils n'ont pas la prétention de l'être, ils ne sauraient assurer à leurs compositions d'autre avantage que celui d'une fidélité dont tout le monde est juge, et ils sont privés de bien des ressources dont

peuvent user largement ceux qui vont placer le sujet de leurs tableaux chez des peuples que peu de personnes ont visités, ou parmi des générations qui depuis longtemps ont disparu. On sait avec raison beaucoup de gré au chevalier Walter Scott d'avoir cherché, dans ses premiers romans, à représenter les mœurs des Écossais, telles qu'il suppose qu'elles étaient il y a un siècle ou deux. Le témoignage que ses concitoyens lui rendent à ce sujet est confirmé par l'approbation, un peu moins décisive à la vérité, d'une foule de lecteurs du continent, qui n'ont jamais traversé la Manche. On en voit même qui se rendraient volontiers garants de l'exactitude du romancier d'Édimbourg, quand il peint les sentiments secrets des chevaliers du Temple et les manières des princes de la maison d'Anjou. On dirait, à leur assurance, qu'ils ont eux-mêmes vécu vers la fin du douzième siècle, ou servi dans les armées de Richard Cœur-de-Lion. Et pourtant que de dissonances, de contresens et d'anachronismes

dans les écrits mêmes du chef de cette école, et plus encore dans ceux de ses imitateurs ! C'est que rien, pas même la science et le génie, ne peut tenir lieu de cette atmosphère que respirent les auteurs qui prennent leurs modèles autour d'eux, et qui s'appliquent à décrire ce qu'ils ont eux-mêmes vu et examiné de leurs propres yeux.

Au reste, des mérites divers peuvent recommander les deux sortes de compositions dont nous parlons. Dans les unes l'auteur rédige à distance et en toute liberté des matériaux incomplets, qu'il se charge de suppléer et d'interpréter au besoin. Dans les autres, il trace, sous l'inspiration des circonstances, des mémoires qui ne sauraient aller loin, s'ils ne reçoivent, avant tout, l'assentiment des contemporains. On ne doit demander au premier que ce genre de vérité poétique que le talent peut imprimer à un tableau d'histoire; on est en droit d'exiger du second cette ressemblance réelle qui est le

seul mérite d'un portrait de famille. C'est justement cette qualité qui, de l'aveu des esprits graves, donne du prix aux véritables romans de mœurs, même hors du cercle où ils ont été conçus et du siècle qui les a vu naître. Les imitations plus ou moins heureuses qu'on en peut faire, lors même qu'elles seraient d'une exactitude irréprochable, manqueraient toujours de ce naturel qui est le premier mérite des autres. Ces tableaux composés avec l'intention de peindre et de décrire ont toujours quelque chose de froid, de contraint et d'apprêté qu'on ne voit pas dans ceux qu'on a tracés sans y songer, dans l'intention de plaire ou d'intéresser. Les négligences dans les uns sont encore des traits de caractère; la scrupuleuse attention dont le travail se fait sentir dans les autres dégénère souvent en affectation et en pédanterie.

Ce n'est pas, pour les Chinois, une gloire médiocre que d'avoir su, dans l'extrémité du monde où ils sont relégués, s'é-

lever depuis plusieurs siècles au roman de mœurs et au roman historique, tels qu'on les conçoit aujourd'hui parmi nous. Les nations dans l'enfance ont des apologues, des récits merveilleux, des épopées : les vrais romans ne naissent que dans la vieillesse des sociétés, quand l'affaiblissement des croyances tourne leur attention vers les choses de ce monde; et s'il en faut, comme on l'a dit, aux peuples corrompus, c'est qu'eux seuls ont cette disposition qui porte à réfléchir sur les scènes de la vie intérieure, sur le jeu des passions, sur l'analyse des sentiments, sur les débats produits par le choc des intérêts et le mélange des professions. Les fictions suivent naturellement le cours des habitudes réelles, et le théâtre qu'elles occupent doit changer avec la manière de vivre des hommes qui s'en nourrissent. La muse qui les inspire, originaire des forêts et des lieux sauvages, s'est plu long-temps au milieu des montagnes et sur les rivages de l'Océan. Elle n'a pénétré qu'assez tard dans l'enceinte des

cités, et les Chinois sont, avec quelques nations de l'Europe moderne, les seuls qui l'aient admise dans les salons, pour y prendre part aux entretiens familiers, aux réunions amicales, aux discussions domestiques et à la diplomatie du ménage, à tous ces petits événements enfin dont se compose la vie des hommes civilisés.

Voilà tout justement la source de l'intérêt que méritent d'obtenir les romans chinois : c'est celui qui s'attache aux bons endroits de Don Quichotte et de Gil Blas, de Tom Jones et de Cécilia. Leurs auteurs s'adressent plus souvent à la raison qu'à l'imagination, et semblent moins animés du désir d'émouvoir leurs lecteurs par des conceptions hardies ou des aventures singulières, qu'occupés du soin de leur offrir des sujets de réflexions et les moyens de devancer les tardives leçons de l'expérience. Les autres Asiatiques, entraînés par le goût du merveilleux, ont souvent défiguré les traditions les plus respectables, et se sont montrés romanciers jusque dans

leurs histoires. On peut dire que les Chinois sont demeurés historiens jusque dans leurs romans; et je me hâte d'ajouter que ces derniers n'en sont pas plus ennuyeux pour n'être pas constamment futiles ou dépourvus de sens commun : tout comme on voit parfois des écrivains qui ont le secret de se rendre extravagants, sans cesser pour cela d'être insipides.

L'homme en rapport avec ses semblables, ses vices, ses penchants, ses habitudes morales et jusqu'à son langage de société, tel est le sujet le plus ordinaire des compositions chinoises, des romans et des pièces de théâtre. Elles sont ainsi renfermées dans la sphère des objets réels, et l'imagination des auteurs s'y contient, si j'ose m'exprimer ainsi, dans les limites du monde sensible. On ne doit donc pas y chercher le même genre d'amusement que dans les contes arabes ou les poèmes des Hindous. Peut-être ces romans sont-ils moins divertissants pour des enfants, mais à coup sûr ils seront plus attachants pour

des lecteurs sortis de l'adolescence. L'univers où nous vivons est le lieu de la scène, et non pas les abîmes de la mer, des montagnes merveilleuses ou le vague des espaces imaginaires. On n'y voit ni des princes luttant avec des géants, ni des princesses enlevées par des génies, ni des talismans, ni des métamorphoses. Les personnages sont des hommes et des femmes, agissant naturellement dans le cercle de leurs passions et de leurs intérêts, l'amour et l'ambition, le désintéressement et la cupidité. La bonne foi s'y débat avec l'intrigue, et d'honnêtes gens y sont aux prises avec des fripons: Aux noms près, ces inventions pourraient passer chez nous pour des réalités, et rien ne ressemble plus que Nanking ou Canton à Paris ou à Westminster.

Un peuple observateur et méditatif, qui a ainsi porté son attention sur les effets de ses propres habitudes, et sur les accidents de sa vie sociale; des écrivains qui se plaisent à orner leurs observations

des graces du style, à les animer, pour ainsi dire, en les appliquant au développement des caractères, en les associant à la marche d'une action : voilà sans contredit des narrateurs qui méritent d'être écoutés, de ceux au moins qui veulent connaître l'esprit des nations. Les esquisses qu'ils tracent doivent avoir infailliblement un fond de vérité pour satisfaire le public auquel on les a primitivement destinées, et ne pas manquer leur effet aux yeux de ceux qui en sont les appréciateurs naturels. Le mérite qui recommande un roman près des natifs est en même temps un titre incontestable à la confiance des étrangers. Ainsi les romans chinois peuvent, sous ce rapport, remplir une lacune importante ; ils sont pour nous comme des relations plus exactes, et surtout plus divertissantes que celles des voyageurs. Car quel est l'Européen qui prétendrait connaître un peuple aussi bien que ce peuple se connaît lui-même ? Où est le voyageur qui pourrait en pareil cas se vanter d'être aussi véri-

dique que le romancier? Les descriptions de celui-ci doivent obtenir d'autant plus de confiance que ce ne sont pas des descriptions qu'il songe à faire. Les missionnaires ont eu de fréquentes occasions d'observer les Chinois dans leur vie politique et dans leurs démarches d'apparat; mais ils n'ont que bien rarement pénétré dans leur intérieur, et pris part à leurs affaires de famille. Il est d'ailleurs toute une moitié de la population qu'à peine ils ont pu entrevoir ; et si c'est justement la moitié la plus intéressante à étudier, on conviendra que ce n'est pas la moins difficile à bien connaître.

Quant aux autres Européens qui ont accompagné à Péking des ambassades anglaises et hollandaises, la réception qu'ils y ont trouvée explique assez comment il se fait qu'ils aient ajouté peu de remarques nouvelles à celles des jésuites. Un seul, je crois, a eu la candeur d'en convenir : c'est à un Anglais qu'on doit cet aveu naïf, et l'on peut l'en croire sur parole

quand il dit : *Nous fûmes reçus comme des mendiants, traités comme des prisonniers, et renvoyés comme des voleurs*. Voilà trois sortes de personnes qu'on n'a pas coutume de prendre pour confidents de ses pensées intimes, et qui doivent avoir peu d'occasions de faire des observations approfondies. Toutefois ces gens qui n'avaient rien vu n'ont pas laissé d'avoir beaucoup à raconter : de retour en Europe la distance des lieux, la qualité de voyageur les mettaient à leur aise, et les écrits des missionnaires leur ouvraient un inépuisable magasin de vues judicieuses et de remarques toutes faites. Il n'y a pourtant pas lieu de s'étonner s'ils se sont parfois mépris sur le génie d'un peuple qu'ils avaient à peine entrevu, et s'ils ont souvent donné au hasard, en voulant juger deux cent millions d'hommes, d'après cinq ou six membres du ministère des cérémonies, et soixante ou quatre-vingts porteurs de chaises, les seuls Chinois qu'il leur avait été permis de fréquenter.

Les romans de la Chine sont donc d'excellents mémoires que nous devons consulter, ne fût-ce que pour suppléer à l'insuffisance des ouvrages de géographie ; ils ont encore cela de bon que les auteurs ne semblent pas trop prévenus en faveur de leurs compatriotes, et que l'arme du ridicule y est souvent employée avec beaucoup d'adresse. L'intention satirique n'y est cependant pas aussi prononcée que dans Gil Blas ou Gulliver. Je les comparerais plutôt aux bons romans anglais, dans lesquels le moraliste observateur sait déguiser son but, en forçant l'attention de ses lecteurs de se porter sur les circonstances d'une action naïvement représentée. C'est dans la peinture des détails qu'excellent les romanciers chinois, et c'est encore en cela qu'on peut les rapprocher de Richardson, de Fielding, ou tout au moins du docteur Smolett et de mademoiselle Burney. C'est par là que les uns et les autres sont intéressants, vrais, habiles à faire ressortir les traits des passions, à dessiner les caractères, à

produire un haut degré d'illusion. Leurs personnages ont, comme on dirait à présent, toute la réalité possible. On a véritablement fait connaissance avec eux quand on les a vu agir ou entendu parler, quand on les a suivis dans les particularités minutieuses de leur conversation. Ce que l'interminable drame de Clarisse a fait éprouver à tant de lecteurs du continent, je l'ai senti en parcourant pour la première fois certains romans chinois : je voyais à chaque page mon plaisir s'abréger à mesure qu'il était devenu plus vif, et en approchant de la fin, je prévoyais à regret le terme où il me faudrait séparer d'une agréable société, où j'avais contracté des liaisons intimes. Il en est ainsi de ces romans à détails quand ils sont bons, à quelque pays qu'ils appartiennent : on en trouve d'abord la marche lente, et l'on regrette ensuite qu'elle ait été si rapide. On est rebuté par les longueurs des premières pages, et l'on finit par dévorer les derniers volumes.

D'ailleurs ces détails qui sont chez

Richardson un défaut au jugement de certains lecteurs délicats, et qui en font le charme aux yeux d'autres lecteurs plus délicats encore, ces détails ne sauraient être condamnés dans un roman du bout du monde, comme ils l'ont été quelquefois dans les romans anglais. Ces particularités minutieuses, ces descriptions circonstanciées, ces longs entretiens, servent à établir les nuances de l'action, le lieu de la scène, le caractère, les passions et les intérêts des interlocuteurs. Mais quel prix n'ont-ils pas pour nous qui voulons connaître les Chinois, et qui pour cet objet n'avons rien de mieux à faire que de fréquenter des individus de cette nation, de converser long-temps avec eux, et d'assister, s'il est possible, à leurs plus secrètes délibérations? Il n'y a pas jusqu'à leurs soliloques qui ne puissent conduire à ce but, et cependant Dieu sait s'ils ne sont pas quelquefois aussi fastidieux et aussi déplacés que ceux de certains dramaturges ou de notre abbé Prevost!

Il y a un autre défaut qui est pareille-

ment l'abus d'une bonne qualité, et où les romanciers chinois se laissent entraîner comme les nôtres : c'est la longueur des descriptions poétiques et l'étalage prolixe des merveilles de l'art ou des beautés de la nature. Il arrive quelquefois à ces auteurs asiatiques de s'interrompre au beau moment, d'abandonner leur rôle de narrateurs et de chercher, dans la moindre circonstance de leur récit, le sujet de tableaux dont il faut admirer les couleurs et l'ordonnance. Ils oublient alors que l'art du romancier consiste à savoir cacher l'art ; que les traits d'une description qu'on n'a pas enchaînée à l'action même par des liens invisibles sont perdus pour l'illusion, et que tout ce qui ne concourt pas à l'expression des sentiments ou au développement des caractères écarte, plus qu'il ne rapproche, du but commun au conteur et au poète dramatique. Au reste, le secret facile de ces sortes de lieux communs n'est pas moins familier aux écrivains de l'Asie-Orientale qu'à ceux de l'Occident de

l'Europe. Nous avons nos paysages enchanteurs, nos sites sauvages, nos montagnes bleuâtres réfléchies par la surface polie des lacs, et nos couchers de soleil avec leurs flots de pourpre, et nos effets de lune avec leurs nuances argentines. A la Chine c'est la verdure des saules, la transparence des eaux, la teinte diversifiée des nuages, la neige des arbres fruitiers, l'incarnat des pivoines et l'or des chrysanthèmes, dont le retour fréquent, et pour ainsi dire périodique, est destiné à produire une agréable variété, et amène parfois, il faut l'avouer, une élégante monotonie. Quelques autres traits d'analogie pourraient faire penser que les romans chinois offrent une imitation des nôtres, s'ils n'étaient de sept ou huit cents ans plus anciens. Il n'y paraît pas un nouveau personnage sans que l'auteur ne se croie obligé de l'introduire en décrivant son extérieur, sa démarche, son accoutrement et sa manière d'entrer en scène. Si c'est un jeune homme aimable, son visage sera semblable à la

lune du milieu de l'automne, quelque chose de *littéraire*, c'est-à-dire de modeste et de réservé, se montrera dans toute sa physionomie, et jusqu'aux plis de son vêtement de couleur claire annonceront un lettré destiné à cueillir un jour la branche d'olivier odorant, la palme des concours académiques. S'il est question d'une belle, l'éclat de ses yeux surmontés d'un sourcil arqué sera comparé à l'eau pure de la fontaine en automne, où surnage une feuille de saule printanier. C'est encore un usage de placer en tête et à la fin de chaque chapitre la strophe obligée, attribuée à quelque vieux poète, et d'y donner un résumé des aventures qui viennent d'être racontées, ou de celles qui vont suivre, en termes concertés et métaphoriques, on pourrait dire énigmatiques. Les réflexions morales dont le fond est généralement assez commun sont aussi rejetées dans des distiques ou des quatrains qui suspendent la narration. En toutes ces occasions, le ton de l'écrivain

s'élève, et la prose vulgaire livre accès aux formes cadencées et aux expressions pittoresques du style littéraire. « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, » suivant Beaumarchais. Cette théorie de l'ariette et du vaudeville s'appliquerait assez bien aux morceaux dont nous parlons. On les entend comme on peut, on les traduit comme on veut. On négligerait de les rendre, on les passerait à la lecture, que l'action et le récit n'en seraient ni moins clairs, ni moins bien liés, ni moins intéressants. L'auteur et les lecteurs n'y perdraient rien.

Ces morceaux de belle prose, où l'on décrit uniquement pour décrire, et où l'auteur se propose surtout de faire preuve de talent et de bel esprit, sont, il faut l'avouer, des ornements déplacés, particulièrement dans le style le plus habituel des romans chinois, dont les sujets ne comportent pas, en général, une grande élévation. Effectivement les personnages qu'on y voit le plus souvent figurer sont

rarement pris dans l'ordre le plus illustre, celui des rois et des princes. Ce ne sont pas non plus des individus appartenant à la dernière classe; mais bien des personnes de moyen état et des rangs intermédiaires de la société, des magistrats, des gouverneurs de villes ou de provinces, des préfets ou des sous-préfets, des conseillers d'état ou de simples lettrés. Le héros d'un roman célèbre en cent volumes est un droguiste enrichi qui est entré dans les charges à force d'argent. Le langage employé par ces divers personnages est d'ordinaire assorti à leur condition. Les subalternes et les personnes vulgaires se servent de la langue commune. La manière de parler des lettrés est toujours plus ornée, et quand ils entrent en conversation les uns avec les autres, leur style devient si fleuri, tellement riche en métaphores et en expressions poétiques, qu'il en est quelquefois inintelligible. Ce sont comme des énigmes qu'ils se donnent à deviner les uns aux autres, et auxquelles il est d'usage de répondre dans

les plus beaux termes imaginables. C'est une profusion de traits d'esprit, un déluge d'images ingénieuses, d'emblèmes recherchés et d'allusions savantes, sur lesquelles le dernier venu doit toujours s'efforcer d'enchérir. Il était difficile qu'on fît mieux à l'hôtel de Rambouillet. L'histoire ancienne et moderne, les anecdotes particulières, les usages de l'antiquité, les traditions locales, les préjugés relatifs aux actions de la nature, aux propriétés des plantes ou aux habitudes des animaux, les fables enfin, dont se compose une triple mythologie : tout est mis à contribution dans ces entretiens doctes et fleuris, tout concourt à embellir le langage des gens bien élevés, et fournit des ornements au style épistolaire. Les expressions polies dégénèrent souvent, à la vérité, en formules de courtoisie dont le sens est la chose du monde la plus indifférente pour ceux qui les emploient. Il s'est formé de cette manière un vocabulaire de locutions bizarres et ampoulées, de termes alambiqués et em-

phatiques, d'où les mots propres et les phrases simples sont soigneusement bannis. L'intelligence de toutes ces belles choses est aussi difficile que le seraient, sans le secours de la tradition, les élégantes dénominations autrefois en honneur dans les ruelles; *le Complice innocent du mensonge* pour un bonnet de nuit, le *Conseiller des Graces* pour un miroir, des *Braves incommodes* pour des filous. Mais il ne s'agit pas ici d'un travers individuel ou passager, comme le jargon des *Précieuses*, des épîtres de Voiture et de quelques écrivains qui semblent s'être efforcés de le faire revivre en des temps plus rapprochés de nous: c'est un trait du caractère national qu'on doit se garder d'effacer au risque de choquer les gens de goût: car il ne faut pas que les lettrés de la Chine passent pour être plus simples dans leurs manières, ni plus naturels dans leur façon de s'exprimer qu'ils ne le sont en réalité. Ils perdraient trop eux-mêmes aux améliorations qu'on voudrait apporter à leur langage: ce ne se-

rait pas la peine de faire de si longues études et de pâlir toute sa vie sur les écrits des anciens, pour parler ensuite comme tout le monde, et n'employer que des termes d'un usage universel.

Toutes les nuances de style que je viens d'indiquer se mêlent en proportion différente, selon la condition des personnages qui sont mis en scène. Car bien qu'en général, comme j'en ai fait la remarque, les héros de romans soient rarement choisis dans les rangs les plus élevés, il y a, sous ce rapport même, une variété qui s'étend à la nature de la fable, aux actions qu'elle enferme, aux incidents qui en découlent. On pourrait, si la chose en valait la peine, établir plusieurs catégories dans ces compositions, et quoique nous soyons loin de posséder en Europe toutes celles qui jouissent dans le pays de quelque célébrité, nous en avons assez pour prendre une idée des formes diverses dont l'imagination chinoise a su revêtir les productions auxquelles elle a donné naissance.

Quelques-unes mériteraient, par excellence, le titre de *Romans historiques*. Le sujet en est véritablement emprunté aux annales d'un règne ou d'une dynastie tout entière. Des événements réels y sont pris pour texte; des princes, des magistrats, des généraux qui ont existé, y sont introduits avec leurs noms, leurs caractères connus, et tout ce qu'on a pu conserver de leur physionomie. Seulement on leur attribue des discours qu'ils n'ont pas tenus, des actions qu'ils n'ont point faites et des motifs auxquels ils n'ont jamais songé. Il semble qu'on se soit complu à écrire une sorte de chronique imaginaire, ou qu'on ait voulu mettre l'histoire en conte, comme l'a dit un écrivain spirituel, pour venger tant de contes mis en histoires. L'austérité de la forme se ressent de la gravité du fond de ces récits : le style en est simple et sévère, on y trouve des dissertations et des tables chronologiques; mais en revanche ils ne sont guère plus divertissants que s'ils n'étaient pas en grande partie controuvés, et

s'il faut en croire un proverbe chinois, les jeunes gens n'en goûtent pas la lecture. On voit qu'ils doivent ressembler à certaines compositions ambigües, que nous plaçons dans le genre historique, parce que leurs auteurs n'ont jamais voulu avouer qu'ils avaient écrit des romans. Maintenant que ce genre d'ouvrages a pris faveur, et qu'on les donne pour ce qu'ils sont, ce serait le moment d'essayer le goût du public pour une de ces fantaisies sur quelques parties de l'histoire de la Chine; et comme cette histoire est moins familière aux lecteurs que celles de France et d'Angleterre, on passerait plus aisément sur l'altération des faits, la falsification des caractères et les erreurs matérielles, que quand les mêmes libertés sont prises à l'égard des personnages qui ont joué un rôle important dans les révolutions de l'Occident.

Les romans dont je parle sont ordinairement d'une étendue considérable; il en est d'autres au contraire qui sont fort courts et qu'on pourrait comparer à nos nouvelles.

On les réunit pareillement en collections qui en contiennent plusieurs centaines. Quelques-unes sont écrites en vers, d'autres en style littéraire; celles qui sont en prose offrent presque toujours un certain nombre de morceaux de poésie. Il en est qui sont dialoguées depuis le commencement jusqu'à la fin, et c'est une forme qu'affectionnent beaucoup les auteurs de romans proprement dits, de telle sorte que des chapitres entiers ressemblent à de petites comédies à deux, trois ou quatre interlocuteurs. Les noms de ces derniers sont répétés et constamment avec leurs titres littéraires, politiques ou administratifs : *Le licencié Toung dit........ Le docteur Liao répondit..... Le préfet Ssema reprit*, etc.

Quant aux aventures dont toutes ces compositions offrent le récit, et aux ressorts qui y sont mis en jeu, on peut faire une remarque générale : il y en a bien quelques-unes où l'on emprunte le secours des êtres surnaturels pour nouer ou pour dé-

nouer une intrigue. D'autres fois, un personnage mystérieux, sur la condition duquel l'auteur évite de s'expliquer, vient jeter sur la suite de la narration cette teinte vague et ce vernis d'incertitude si estimés dans quelques poésies modernes : ce sont ordinairement des astrologues ou des physionomistes. On pourrait les assimiler à ces inconnus que nous voyons tourmentés de remords pour des crimes passés que nous n'osons deviner, à ces ermites ou à ces grandes femmes dont le visage est ombragé par quelques boucles de cheveux gris, et dont la conduite équivoque et singulière nous laisse en doute s'ils ont pénétré quelques secrets des sciences occultes, ou simplement perdu la raison. Mais dans le plus grand nombre des romans chinois tout est renfermé entre les bornes du possible et même du vraisemblable. On serait tenté de les prendre pour les mémoires particuliers d'une maison, recueillis par un observateur exact et véridique, et l'on dirait que cette belle institution des historiens

publics, chargés de tenir registre de tous les événements de l'empire et de toutes les actions du prince, s'est étendue aux familles, pour que les conseils de l'expérience profitassent aussi aux simples particuliers. Les visites et les formalités polies qui en sont inséparables, les assemblées, et surtout les conversations qui en font l'agrément, les repas, les jeux de société qui les prolongent, les promenades des amateurs de la belle nature, les voyages, les manœuvres des intrigants, les procès, les concours littéraires, le mariage enfin, en voilà les épisodes et le dénoûment ordinaires. Je connais tel roman chinois qui présente toute une compagnie d'hommes et de femmes dans les différents rapports qui naissent de la vie civile, et où on les voit passer successivement par toutes les situations que l'homme civilisé peut parcourir. La traduction d'un pareil roman rendrait bien superflu tout autre ouvrage sur les habitudes des Chinois. Il est fâcheux d'être obligé d'ajouter qu'un grand

nombre de passages de ce livre ne sauraient paraître dans notre langue. Il n'en est pas de même dans la plupart des autres, et sans donner l'idée de mœurs irrépréhensibles ou d'un état social rigoureusement fondé sur les principes de Confucius, presque tous ceux que j'ai lus sont irréprochables aux yeux des gens de goût.

Chaque peuple, selon les habitudes auxquelles il s'est plié, et les idées dont il est préoccupé, porte dans ses compositions poétiques ou romanesques un certain nombre de conceptions qui, en se reproduisant avec quelque variété, ne laissent pas d'imprimer à ses ouvrages d'imagination un caractère particulier. Les imprudences de conduite, les accidents du hasard, les succès passagers du vice et le triomphe définitif de la vertu, sont comme une sorte de fonds commun qu'une broderie variée vient diversifier suivant les pays : car le modèle idéal que les romanciers s'attachent à peindre est dans un rapport nécessaire avec l'esprit du peuple auquel il

est offert. Ici, c'est un étourdi plein d'honneur que les extravagances de sa jeunesse écartent long-temps de la bonne route, sans toutefois étouffer en lui les plus heureuses dispositions. Là des soupçons injustes et mal fondés forment, par leurs suites cruelles et irréparables, le plus juste châtiment de celui qui les a conçus. Ailleurs un homme franc, loyal et généreux se trouve, au moment convenable, devenu, par la mort inattendue d'un frère aîné, possesseur d'un beau titre et d'un revenu de cinquante mille livres sterling. A la Chine, un héros de roman est d'ordinaire un jeune lettré doué du meilleur naturel, exclusivement livré à l'étude des auteurs classiques, et ne connaissant de distractions que celles que procurent les fleurs, le vin et la poésie. Il peut du reste n'avoir rien de chevaleresque dans ses habitudes et dans son caractère. Ses pareils chez nous brilleraient moins dans les tournois qu'à l'université : car il importe peu qu'il soit leste, intrépide, ou qu'il sache manier un che-

val avec grace, pourvu qu'il excelle à faire des bouts-rimés. Mais ce qui caractérise plus favorablement sa nation, c'est qu'il serait tout-à-fait inutile qu'il possédât de grands biens; car dans l'heureux pays qu'il habite, la science et les talents ouvrent infailliblement la route de la fortune, et aplanissent l'accès aux plus hautes dignités. Il faut bien qu'il en soit quelquefois ainsi dans la pratique, puisque c'est une chose arrêtée dans les romans; comme il est convenu en Europe, qu'on doit parvenir aux places par la bonne foi, le désintéressement et l'amour du bien public.

La même diversité s'observe, chez différentes nations, pour le choix des incidents, le genre des aventures et la conduite de la fable. Dans les romans grecs, des amants pour qui venait de s'allumer le flambeau de l'hyménée, se voient séparés tout-à-coup par l'irruption imprévue de quelques pirates, et ne sont réunis, après les épreuves d'une dure captivité, que par les héroïques efforts de l'amitié,

Des intrigues galantes forment le fond de nos contes moraux. Les cavaliers espagnols avaient coutume de sauver la vie à quelque belle inconnue menacée par un taureau en furie ou prête à périr dans les flots. Avant le règne des complots et des insurrections, c'était l'usage des enlèvements et des mariages clandestins qui prévalait dans d'autres contrées où trop souvent un tuteur avare opposait de grands obstacles à l'établissement d'une jeune et riche héritière. Pour les Chinois, la promotion et le mariage sont les deux idées dominantes dans la vie civile comme dans le domaine de l'imagination. Il n'y a pas chez eux de démarche réelle ou supposée qui ne tende à l'un de ces grands objets, et plus souvent à tous les deux. Un homme au-dessus du commun est perpétuellement occupé, ou de s'élever dans les concours, ou de se marier pour avoir des enfants, ou d'établir ses fils aussitôt qu'ils ont vu le jour. Cette disposition, si nécessaire à bien connaître, si l'on veut apprécier les motifs qui diri-

gent les Chinois, m'obligera d'entrer dans quelques détails.

Le mariage est en tous lieux, quoi qu'on en ait pu dire, la plus grave des affaires sérieuses ; mais il n'y a pas de peuple chez qui l'on y songe d'aussi bonne heure et avec autant de suite que chez les Chinois. C'est qu'indépendamment des motifs généraux qui leur font considérer l'union conjugale comme l'origine et la base de tous les rapports sociaux, ils s'en sont fait de tout particuliers pour désirer de ne pas mourir sans postérité. Il est étrange que des hommes qui semblent s'embarrasser assez peu de la vie future, et n'entretiennent aucune idée bien précise au sujet de la rémunération, s'inquiètent tant de ce qui adviendra quand ils ne seront plus. C'est bien là qu'on peut admirer l'influence des habitudes et l'empire des anciens usages, même après que l'idée morale qui devait les animer est obscurcie ou perdue de vue. Il n'y a peut-être pas un Chinois sur mille qui sache, ou qui soit curieux d'apprendre

si quelque chose de lui survivra à la dissolution de son corps; et cependant il n'en est pas un qui supportât sans horreur la pensée d'être privé des honneurs funèbres, de ceux, surtout, qui doivent, à différentes époques de l'année, être adressés à une tablette où son nom est inscrit, par son fils ou son petit-fils. La perspective d'un tel avantage tient lieu de tout à des Chinois, et ce préjugé que nous avons quelque peine à concevoir est l'un des plus puissants mobiles de leur conduite. De là leur aversion profonde pour le célibat, et la commisération qu'ils portent à ceux qui meurent sans descendants mâles. On a vu des condamnés obtenir, comme une faveur signalée, que leurs femmes eussent accès dans leur prison, fermer les yeux sur les apprêts de leur supplice, et mourir ensuite avec joie, sur l'espoir de laisser après eux des héritiers de leur nom. La barbarie des tyrans, la sévérité des lois n'iraient pas jusqu'à leur refuser cette satisfaction. On doit remarquer que des fils

seuls, succédant au nom de famille de leur père, peuvent pratiquer en son honneur les cérémonies dont il s'agit, et que les filles, qui changent de nom en se mariant dans une autre maison, ne comptent pour rien à cet égard. Ce sont donc des fils qu'il faut avoir, ou naturellement, ou par adoption; car pourvu qu'on porte le même nom, on a qualité pour s'acquitter de ce devoir sacré. On n'entendrait ni les romans ni les drames chinois, si l'on n'était prévenu de cet usage. On ne comprendrait rien aux lamentations des personnages qui se voient condamnés à mourir sans postérité mâle, ni aux moyens, quelquefois un peu singuliers, auxquels on a recours pour éviter une calamité si affreuse. Un des plus naturels est de se marier de bonne heure; un autre est d'épouser plusieurs femmes, et cette double ressource est rarement négligée par l'auteur quand il approche de son dénoûment.

On voit maintenant pourquoi le mariage est si constamment présent à la pensée

des Chinois de toutes les conditions. L'autre objet dont j'ai parlé est particulier à la classe des lettrés ; mais comme cette classe renferme à la Chine tout ce qu'il y a d'hommes distingués, qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, et qui tiennent un rang dans la société, les allusions qui se rapportent à l'avancement sont aussi très-communes dans les ouvrages d'imagination. Tous les Chinois, sans distinction de naissance, sont admis aux examens, annuellement, dans leur lieu natal, et tous les trois ans dans une des grandes villes de leur province. Ceux qui y ont obtenu le premier titre littéraire, désignés par les missionnaires sous le nom de bacheliers, ne sont dispensés de cette épreuve qu'après s'y être soumis dix fois, c'est-à-dire au bout de trente ans. Mais ils peuvent se présenter au concours pour le grade supérieur, dans la capitale de la province, et ensuite au concours pour le grade le plus élevé, que nos auteurs ont nommé doctorat, dans la capitale même de l'empire, et pour ainsi dire, sous les yeux du souve-

rain. Tous ces concours ouvrent la route des charges et même des grandes dignités, et celui qui s'y distingue est à peu près sûr de son avancement et de sa fortune; car à cette extrémité de notre continent c'est un point établi par la loi, que le talent doit obtenir les places, et que les emplois sont la juste récompense du mérite. Voilà pourquoi tous les jeunes gens qui ont appris à lire sont sans cesse occupés d'examens et de concours. Ils s'y préparent à l'envi par de longues études. L'époque en est annoncée long-temps d'avance, et les mesures prises à cette occasion par le gouvernement excitent l'attention universelle. On se porte en foule à ces lieux où l'on fait assaut de science et d'habileté, comme anciennement chez nous aux thèses de la Sorbonne ou de l'Université. Ils sont tout à la fois le temple de la gloire et de la fortune. Le résultat du concours est proclamé avec pompe et devient le sujet de toutes les conversations. Il en est alors de la littérature et des ouvrages d'esprit comme ici

d'opinions politiques en un temps d'élections. Un grand nombre d'expressions, du langage le plus familier comme du style le plus noble, offrent des allusions à ces pacifiques combats; et l'idée des examens est si profondément enracinée dans la tête des Chinois, qu'il y a une nouvelle où l'on voit un magistrat promettre deux belles personnes qu'il s'est chargé de marier, non pas au plus brave ou au plus vertueux, mais au plus savant, à celui qui expliquera le mieux les auteurs classiques. De même, dans le roman qu'on va lire, un tendre père met sa fille au concours, comme on y pourrait mettre une chaire, dans la vue d'assurer le bonheur de cette fille chérie et sa propre satisfaction.

Des habitudes si singulières, des manières de voir si éloignées de toutes les idées auxquelles nous sommes accoutumés, assurent aux compositions qui en portent l'empreinte un caractère dont rien ne saurait tenir lieu, celui de l'originalité. C'est en cela surtout qu'elles sont véritablement

inimitables. On voudrait tirer, des relations des voyageurs et des mémoires historiques, les matériaux d'un ouvrage semblable, qu'on ne parviendrait jamais à satisfaire un véritable connaisseur. Ces honnêtes faussaires du siècle dernier, qui ont composé tant de *Contes chinois*, de *Lettres chinoises*, d'*Histoires chinoises*, s'épuisaient vainement à forger des noms bizarres et à combiner des aventures extraordinaires. Il leur était impossible de se placer au véritable point de vue, soit pour peindre les mœurs de la Chine, soit pour observer les coutumes de l'Europe. Tous ces prétendus Chinois, qu'on faisait voyager, observer et décrire, étaient aussi bien français, aussi peu asiatiques que l'Usbeck des *Lettres persanes* : le génie des auteurs faisait seul la différence. Un véritable natif de la Chine, venu à Londres il y a quelques années, a écrit en vers une relation de ce qui l'avait frappé dans la capitale de la Grande-Bretagne. Croit-on qu'il y ait déposé des vues profondes ou des épigrammes piquantes sur

les priviléges des deux chambres, la réforme parlementaire ou l'émancipation des catholiques? Il a remarqué que les Anglais, au printemps et à l'automne, se recommandaient les uns aux autres de rentrer de bonne heure, de peur de s'égarer au milieu des brouillards; que les maisons de Londres étaient si hautes, qu'on pouvait, du toit, *cueillir les étoiles*; que les hommes et les femmes se promenaient ensemble dans les champs pour y ramasser des fleurs; qu'ils se marient selon leur choix; qu'ils s'aiment et se respectent, et qu'ils n'y a pas chez eux de secondes femmes. Voilà des observations naïves, puériles, si l'on veut; mais un homme du pays ne s'en fût jamais avisé, parce qu'on cesse d'être frappé de ce qui est ordinaire autour de soi, et qu'on n'aperçoit plus les apparences des choses, quand on en connaît la réalité. Il y a de même des particularités que les romans chinois ne nous apprendraient pas, justement parce qu'elles sont trop familières à leurs auteurs. Mais celles-

là ne sont pas d'une haute importance, et nos voyageurs n'auront pas manqué de les recueillir. Ce qu'ils auraient eu de la peine à entrevoir, ce qu'il leur était interdit d'approfondir doit se trouver, et se trouve en effet dans les véritables romans chinois; et avec tant de désir de connaître la Chine, il est surprenant qu'on n'ait pas encore puisé plus abondamment à une source où l'instruction se présentait sous les formes qu'on recherche à présent, avec les dehors de la frivolité.

Il y a pourtant déjà eu quelques essais pour introduire parmi nous cette branche de la littérature chinoise. Les premiers fragments étaient dus à des missionnaires: c'étaient des nouvelles ou contes moraux, comme les Chinois en ont par milliers. Mais insérées dans un recueil volumineux, ces traductions ont été peu lues et le seront moins encore à l'avenir; car comment supporter des nouvelles dans un format grand in-folio, quand les collections les plus graves ne peuvent se montrer qu'in-octavo,

et menacent de se résoudre en in-dix-huit? L'une de ces nouvelles n'est autre que ce *conte usé, commun et rebattu*, d'une matrone éplorée qui, trop tôt dans son veuvage, prête l'oreille à la consolation. Ce sujet cosmopolite, et dont l'origine est inconnue comme la patrie d'Homère, est présenté d'une manière assez originale par l'auteur asiatique qui a même fourni quelques traits au *Zadig* de Voltaire. Plus récemment quelques auteurs anglais ont profité de leur séjour à Canton pour traduire dans leur langue d'autres nouvelles tirées des mêmes recueils, et d'une étendue peu considérable. La plus remarquable a de l'analogie avec le sujet de Pyrame et Thisbé. Il y a de la grace et des traits ingénieux dans ces petits récits; mais leur cadre n'admet pas ces développements que nous cherchons, ni cet enchaînement d'actions, d'incidents et de circonstances que comporte une narration complète, et qui sert à faire connaître tout à la fois la société qui en a fourni la matière, et le goût littéraire qui lui a donné naissance.

Un seul roman, propre à remplir ces conditions, a vu le jour en Europe; et quoiqu'il ait de la réputation à la Chine, il est demeuré assez peu connu, par la faute de ceux qui l'ont successivement fait passer du chinois en portugais et en anglais. Eidous, le traducteur universel, l'a mis à son tour en français, en l'ornant des charmes de ce style dont il a embelli l'histoire du Kamtchatka par Kraschenninikoff. Dans l'état où nous l'avons, cette traduction, parvenue au quatrième degré, ne représente plus que très-imparfaitement l'original. Le style chinois, la forme de la pensée, les détails intéressants et les expressions caractéristiques, presque toutes les conversations qui donnent de la vie à ces sortes d'ouvrages, tout cela a complétement disparu, et il n'est resté que le canevas, ou une sorte d'extrait aride et sans intérêt, tel qu'on aurait pu le rédiger pour la *Bibliothèque des Romans*.

J'ai donc cru faire une chose utile, et combler, comme on dit, une lacune dans notre littérature, en consacrant quelques

loisirs à la traduction d'un roman chinois. Les motifs qui ont dirigé mon choix, et les soins que j'ai dû prendre pour que ma traduction atteignît à la fois le double but que je m'étais proposé, exigent quelques explications par lesquelles je terminerai cette préface.

L'opinion de deux missionnaires instruits, Prémare et l'évêque de Rosalie, recommandait particulièrement le roman intitulé *Iu Kiao Li*, sous le rapport de la pureté du style, de la grace et de la politesse qui le caractérisent comme composition littéraire. En le parcourant j'y ai trouvé une fable simple et bien conçue, des développements agréables, des caractères habilement présentés dès l'abord, et constamment soutenus jusqu'à la fin. On pourrait désirer dans cette histoire qu'il y fût un peu moins question de vers, d'improvisations et de poésie descriptive. Mais ce défaut est inhérent aux aventures qu'on attribue à des lettrés, et puisque les lettrés sont l'élite de la nation chinoise, c'est sur-

tout leur esprit et leur caractère, leur manière de parler et d'agir qu'on doit désirer de voir décrits dans un tableau d'après nature. D'autres romans abondent en détails militaires, ou roulent principalement sur la vie des couvents, les tracasseries ou les désordres du gynécée. Les épisodes du nôtre sont d'une nature plus élégante et plus pacifique. C'est l'idéal de la société du pays, ce sont les amusements de la bonne compagnie qu'on y trouve représentés; on y reconnaît déjà l'empreinte de ces institutions qui ont fait de la littérature la principale occupation d'une nation savante et policée; et c'est uniquement à la civilisation chinoise qu'il faut s'en prendre, si les scènes qu'elle fait naître n'ont pas cette teinte sombre et vigoureuse qui frappe dans les tableaux empruntés à l'histoire des guerres civiles ou des querelles de religion.

Un autre défaut que les lecteurs habitués au grand fracas des romans modernes pourront relever dans celui-ci, c'est son extrême simplicité, ce sont ses formes,

pour ainsi dire, classiques. Rien de forcé dans l'expression des sentiments, point de complication dans les incidents, nulle recherche dans la combinaison des aventures qui sont telles, pour la plupart, qu'on pourrait croire qu'elles sont véritablement arrivées comme on les raconte. Il n'est ici question ni de ces vengeances atroces heureusement assez rares dans le monde, ni de ces actes d'un dévouement sublime, lesquels n'y sont pas non plus très-communs. On n'y verra ni les rencontres imprévues de l'abbé Prevost, ni les apparitions de madame Radcliffe, ni les oubliettes de *Kenilworth*. Il ne meurt pas une seule personne dans tout le roman; et quoiqu'à la conclusion les personnages vertueux reçoivent leur récompense, les acteurs vicieux ne sont pas punis : disposition bien contraire à la moralité romanesque, et qui, de la part de l'auteur, est sans doute un sacrifice fait à la vraisemblance. C'est beaucoup si l'on réussit à plaire, à intéresser, à se faire lire jusqu'au bout avec des

moyens si simples, des ressorts si peu compliqués, et des ressources si bornées. La fantasmagorie de l'école moderne a seule droit d'aspirer à de plus brillants résultats. Mais quand on songe que cette histoire est bien antérieure aux modèles que notre âge a produits, et que les personnages dont la vie y est retracée ont été contemporains de Charles VII et de Louis XI, on se sent quelque estime pour des littérateurs capables de concevoir des compositions si régulières, de revêtir leurs observations morales de formes si vives et si ingénieuses, de saisir des nuances si délicates, de décrire avec succès des habitudes si rafinées et un état si avancé de civilisation, en en rapportant le tableau à une époque qui n'avait produit chez nous que d'ignobles fabliaux ou des contes absurdes remplis d'un merveilleux insipide. La finesse des uns, la grossièreté des autres forment un contraste assez piquant, et l'on voit qu'au quinzième siècle l'Europe n'aurait pu soutenir avec la Chine le parallèle dont

les résultats l'enorgueillissent au dix-neuvième.

Il n'est qu'un point où le génie de l'Asie laisse apercevoir son infériorité, et c'est par malheur un point essentiel, puisqu'il tient au fond même du roman, qu'il est indiqué dès le titre, et qu'il constitue le dénouement. L'idée qu'on y découvre s'est présentée à quelques Occidentaux, et M. Goëthe, dans sa jeunesse, en a fait le sujet de son drame de Stella; mais contenu par la rigueur des mœurs européennes, il s'est borné à quelques indications, en s'abstenant de développements qui auraient pu devenir choquants, et le *Wir sind dein* de la fin est le seul mot un peu hasardé de cette singulière composition. Ici, au contraire, des sentiments qui n'ont rien que de légitime prennent un libre essor sous l'influence des habitudes nationales et des idées du pays, sans blesser aucunement la pudeur et la bienséance. Le héros, puisqu'il faut le dire, étend aux *deux Cousines* des vœux et des sentiments qui sont regar-

dés chez nous comme exclusifs de leur nature. Il devient épris de l'une sans cesser pour cela d'adorer l'autre. Deux femmes vertueuses se partagent les affections d'un homme délicat, et celui-ci ne croit pas manquer d'amour, pour en accorder à deux objets qui en sont également dignes: *Je n'ai qu'un cœur*, dit-il à l'une d'elles, ce qui ne signifie pas, comme on pourrait le supposer, *je vous serai éternellement fidèle*, mais au contraire, *si je trouvais une seconde femme aussi aimable que vous, comment ferais-je pour ne pas l'aimer?* Bien plus: la double union à laquelle il aspire est aussi le but où tendent les vues secrètes des deux cousines, et si elle ne s'effectuait pas, on voit qu'il manquerait quelque chose à leur bonheur. Toutes deux se défendent de l'accusation de jalousie, comme on se justifierait ailleurs d'un penchant condamnable ou d'une inclination illégitime. Non-seulement la découverte qu'elles font d'un attachement porté sur un même objet n'altère en rien

leur bonne intelligence; mais c'est pour elles un motif de plus de s'estimer et de se chérir. Où l'on trouverait en Europe un sujet de discorde et de désespoir, d'aimables Chinoises voient l'effet de la plus heureuse sympathie et le gage d'une félicité parfaite. On est véritablement transporté dans un autre monde. Il faut aller à la Chine pour voir la bigamie justifiée par le sentiment, et la plus exigeante des passions se prêter aux partages et aux accommodements sans rien perdre de sa force et de sa vivacité.

L'union de trois personnes liées par une douce conformité de penchants, de qualités et d'humeurs, forme aux yeux des Chinois le comble de la béatitude terrestre, une sorte de bonheur idéal que le Ciel réserve à ses favoris, comme une récompense du talent et de la vertu. Et c'est, je crois, ce qui choquera davantage ici : c'est de voir la conduite des principaux personnages exposée comme le résultat naturel d'un système moral. On a en Europe une aver-

sion si profonde pour la polygamie que je ne sais si l'on n'en supporterait pas plutôt encore la pratique que la théorie. Telle qu'elle existe chez les Musulmans, elle trouverait peut-être plus d'indulgence. Mais les motifs purement platoniques et intellectuels de notre héros ne seront goûtés de personne, et je crains pour lui jusqu'à sa délicatesse même. Un homme qui aime deux femmes à la fois est une sorte de monstre qu'on n'a jamais vu qu'au fond de l'Asie, et dont l'espèce est tout-à-fait inconnue dans l'Occident. Deux passions simultanées ne sauraient se supporter : elles seraient successives qu'on aurait de la peine à les admettre dans un roman.

Au reste, les auteurs chinois, écrivant dans un pays où l'on pense autrement que nous sur cet article, s'arrangent fréquemment pour assurer à leurs héros cette double félicité que les mœurs autorisent, et c'est la terminaison la plus satisfaisante dont ils aient pu s'aviser, comme nous en jugeons par diverses compositions où elle

se reproduit. A Dieu ne plaise que j'imite ici ce théologien de Leipsick que la populace de Stockolm voulut mettre en pièces, parce qu'il avait célébré le triomphe de la polygamie. Mais à considérer la chose en romancier, plutôt qu'en moraliste ou en philosophe, contentons-nous d'observer quelles ressources un écrivain peut tirer d'un pareil système : il lui fournit un moyen facile de contenter tout le monde à la fin du récit, sans recourir à ces maladies de langueur, à ces consomptions funestes, tristes effets d'une passion malheureuse et inutilement combattue, et seul recours de nos écrivains, quand, de compte fait, il se trouve une héroïne de trop qui les embarrasse au moment de la conclusion, et à qui la délicatesse ne permet ni de vivre, ni de changer. Le procédé chinois aurait épargné bien des larmes à Corinne, à la Clémentine de Richardson, et sauvé de vifs regrets à l'indécis Oswald, et peut-être au vertueux Grandisson lui-même.

Toutefois la bizarrerie des sentiments et des opinions n'est pas toujours une mauvaise recommandation pour un ouvrage étranger, et il y en a d'un genre plus frivole dans celui-ci, et dont les effets peuvent cependant lui nuire davantage auprès des lecteurs. Je veux parler des noms propres, dont l'orthographe étrange est un écueil où viennent ordinairement se briser les efforts de ceux qui traduisent des livres orientaux. Ceux des Chinois sont particulièrement désagréables et difficiles à prononcer; ils n'ont pourtant rien de plus choquant que les noms gallois ou calédoniens, que certains auteurs choisissent à plaisir parmi ceux qui sont hérissés d'un plus grand nombre de consonnes, en vue de l'intérêt qui en rejaillit sur leurs héros. Il est vrai qu'on peut, comme je l'ai vu fréquemment pratiquer à l'égard de ceux-ci, lire des yeux ces syllabes hétéroclites sans les articuler, ce qui n'empêche pas de suivre avec une merveilleuse sagacité le fil d'une action très-compliquée, et de discerner toujours les personna-

ges qui y prennent part. Toutefois, j'aurais voulu éviter cette peine aux lecteurs, en réformant ces prononciations étranges, mais cela ne m'a pas été possible, parce que plusieurs noms étaient significatifs et fournissaient le sujet de fréquentes allusions. Je me suis donc résigné à laisser paraître un grave magistrat sous le nom de Pe, et une jeune beauté sous celui de Houngiu. Je n'aurais pu trouver en Chinois de syllabes assez harmonieuses pour remplacer celles-là. Je me suis borné à changer légèrement deux noms de famille qui reviennent souvent dans cette histoire : ceux qui les portent y jouent un rôle trop important pour qu'il fût convenable de les laisser exposés aux calembourgs spirituels que n'auraient pas manqué d'inspirer des phrases telles que *le jeune Lou*, *le vieux Sou*. J'ai substitué *Lo* à *Lou*, *Sse* à *Sou* : ce sont les seules altérations de ce genre que je me sois permises.

Du reste les noms chinois peuvent embarrasser, non-seulement par leurs sons

extraordinaires, mais encore par l'emploi divers qu'il est d'usage d'en faire. Chez une nation formaliste et cérémonieuse, le nom commun à tous les individus d'une même famille, le surnom ou nom d'honneur, qui sert à les distinguer les uns des autres, le *nom de lait*, qu'on reçoit dans son enfance de ses parents, et qu'on ne rappelle jamais qu'en parlant de soi-même et par humilité, constituent autant de dénominations particulières, que la politesse ne permet pas d'employer indifféremment et dont les applications varient selon les circonstances. De là vient que le même homme sera désigné suivant les cas par le nom de Sse Yeoupe, dans le cours de la narration, de monsieur Sse, quand un de ses égaux lui adressera la parole, de Liansian, au milieu d'un entretien familier avec des amis. Les titres littéraires et administratifs qu'on peut joindre à ces différents noms contribuent à cette variété qui pourrait dégénérer en confusion. Il en est à peu près de même chez nous pour nos noms de fa-

mille, nos prénoms et nos surnoms, avec cette différence que le nom de baptême précède le nom de famille, tandis qu'à la Chine celui-ci se place constamment avant tous les autres.

La liberté dont j'ai usé pour l'objet dont je viens de parler donne la mesure exacte de celle que j'ai prise dans ma traduction. J'ai voulu que celle-ci fût fidèle, pour la rareté du fait, et j'aurais tâché de la faire absolument littérale, si j'avais cru pouvoir en même temps la rendre supportable. C'est le goût de la nation auquel j'empruntais ce roman que j'ai désiré faire connaître; ce n'est pas le nôtre que j'ai dû consulter. Je n'ai pas eu la prétention de donner à l'ouvrage plus de mérite qu'il n'en avait par lui-même, ni de rédiger une version plus intéressante que l'original. Je n'ignore pas qu'il y a de la langueur dans quelques entretiens, trop d'uniformité dans les réflexions et les descriptions poétiques, trop peu de variété dans certaines scènes qui se prolongent ou se re-

produisent sans nécessité, et c'est encore un autre défaut très-grave, que les mêmes choses y sont invariablement exprimées dans les mêmes termes. J'aurais facilement pu rendre le dialogue plus vif et l'action plus rapide, au moyen de quelques coupures, et d'un bon nombre d'infidélités, en effaçant quelques redites, en supprimant plusieurs répétitions. Par là, on aurait vu parfaitement comment il fallait qu'une narration fût conduite pour me plaire. J'ai supposé que le public aimerait mieux savoir comment un roman devait être rédigé pour être du goût des Chinois. Je crois qu'il faut se tenir en garde contre cette disposition à embellir les ouvrages qu'on traduit : ce qu'on nous demande, ce n'est pas de composer de jolis ouvrages français, mais de mettre en lumière ceux des nations de l'Orient tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs agréments. En voulant les perfectionner, on ne fait que les travestir, et en cherchant à les rendre plus européens, on réussit seulement à faire qu'ils ne sont

plus asiatiques. J'ai remarqué que ce soin qu'on se donne pour polir les écrits des Orientaux, pour substituer nos idées à celles qui leur sont particulières, pour remplacer des pensées bizarres par des conceptions ingénieuses et des métaphores extraordinaires par des images agréables, que ce soin, dis-je, tournait au détriment des originaux plutôt qu'à l'avantage des traductions. C'est ainsi qu'on produit des compositions bâtardes, qui n'ont ni leur mérite natif, ni celui qu'on a tâché de leur procurer. On frustre vainement la curiosité des gens instruits, et l'on satisfait mal les lecteurs ordinaires. On a rougi d'être Arménien ou Tartare, et l'on n'est en résultat qu'un médiocre *occidental*. Pour moi, je n'ai pas craint de me montrer Chinois dans cette occasion : le style, les images, la coupe des phrases, j'ai tout conservé quand je l'ai pu sans devenir inintelligible, et là où quelques sacrifices m'ont paru indispensables, j'ai rétabli dans des notes le sens littéral que j'étais contraint d'abandonner.

Le style est ce qui m'a opposé les plus grandes difficultés. Il est pompeux et sublime, à la manière chinoise, dans les passages poétiques de l'espèce de ceux que j'ai indiqués, et dans la suite du récit il devient d'une excessive simplicité. Comme je ne voulais en aucun cas substituer les fleurs de notre rhétorique à celle de l'auteur, je me suis borné à transcrire, en les commentant pour les éclaircir, les métaphores dont il a surchargé certains endroits de son livre : sans être éloquent moi-même, il me suffisait de faire voir comment un orateur chinois s'y prendrait pour s'élever à l'éloquence. Mais mon plus grand embarras a été de l'imiter quand sa diction devenait plus humble et moins étudiée. L'exactitude est alors une obligation pénible pour le traducteur ; car ce qui n'est que simple et naturel dans une langue peut souvent, en passant dans une autre, dégénérer en niaiserie et en platitude. Je ne crois pas, malgré mes efforts, avoir toujours évité cet inconvénient. C'est qu'il n'est pas d'idiome où il soit aussi difficile

que dans le nôtre d'écrire comme on parle et de faire passer certains détails, ni où l'extrême familiarité soit plus voisine de la bassesse. Le secret d'atteindre l'une sans tomber dans l'autre n'appartient qu'à nos bons auteurs, et j'ai vu clairement, en cherchant une expression supportable pour une réflexion commune ou une circonstance vulgaire, la raison pour laquelle certains écrivains modernes ont adopté un langage si extraordinaire : ils ne se sont précipités dans le sublime que faute d'avoir su parvenir au naturel, et s'ils avaient pu écrire comme Molière, il n'auraient jamais imité Ronsard et Cyrano de Bergerac.

La manière des écrivains dont je parle serait merveilleusement appropriée aux morceaux de poésie, aux bouts rimés, aux chansons, et aux inscriptions en vers que notre auteur a placés en différents endroits de son livre. Ces accessoires doivent être du goût de ses compatriotes, puisqu'on en trouve, ainsi que je l'ai déjà dit, dans presque tous les romans. Mais j'en connais peu

où ils soient aussi multipliés, et conçus en des termes aussi élégants et aussi recherchés que dans celui-ci : c'est que le sujet les appelait de préférence, et que les aventures de plusieurs lettrés de deux sexes ne peuvent s'accomplir sans le secours de la poésie. Le traducteur des nouvelles dont j'ai précédemment fait mention, assure que les vers dont il s'agit sont principalement destinés à flatter l'oreille, et que le sens y est très-souvent sacrifié à l'harmonie. A l'en croire, il en serait de ces pièces comme de nos ariettes d'Opéra et de nos couplets de Vaudeville. Il faut même que l'analogie soit bien complète, car un jeune Chinois, à qui j'avais demandé un échantillon du chant de son pays, ne put jamais me dire si la pièce qu'il avait chantée était une romance d'amour, une chanson de table ou un air patriotique. Cette excessive obscurité a décidé l'auteur en question à supprimer tout-à-fait dans sa traduction les stances qui faisaient une partie du charme de son original. J'avoue qu'après

avoir lu et étudié les poésies qui se trouvaient dans le mien, j'ai été fort tenté de suivre à Paris l'exemple que M. Davis m'avait donné à Canton. La langue poétique des Chinois est véritablement intraduisible, on pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent inintelligible. Les métaphores les plus incohérentes et les figures les plus hardies y sont prodiguées avec une incroyable profusion. Et comme nous sommes privés en Europe des secours qui seraient indispensables pour déchiffrer ces compositions énigmatiques, nous nous trouvons réduits à une sorte d'opération conjecturale dont le succès n'est jamais parfaitement démontré. Veut-on voir une preuve de ce que j'avance? On la trouvera dans le premier morceau poétique de notre roman, qu'on aura pris au hasard. Une jeune fille tient le pinceau à la main pour improviser des vers. Voici le quatrain de l'auteur, pour décrire cette situation :

Un nuage noir chargé de pluie arrive en un instant.
Les dragons poursuivis par le démon du poignet s'envolent au même moment.

Il est inutile de compter les rejetons qui croissent en sept pas;
Déjà les fils de soie noire sont remplis de perles et de pierres précieuses.

Le *nuage noir* c'est le pinceau; les *dragons* sont les caractères tracés par une main légère qui semble animée par un démon ou un génie. Les *sept pas* sont les pieds du vers de sept syllabes. La *soie noire* est le nom qu'on donne au papier rayé, et par les perles et les pierres précieuses on entend les beautés d'une brillante poésie.

Le roman des *deux Cousines* n'offrira que trop d'exemples du même genre: celui-ci suffit pour faire voir que ce sont de véritables logogryphes à deviner; et malheureusement les tournures auxquelles nous sommes habitués par notre propre poésie sont plutôt un guide trompeur dans les obscurités de cette poésie exotique: le dictionnaire et la raison même y sont d'un faible secours. Qu'on ajoute aux difficultés qui résultent de la multiplicité et de la bizarrerie des métonymies celles qui naissent des allusions à des anecdotes que nous ne connaissons pas, ou à des personnages qui ne

sont pas nommés; qu'on songe aux sens détournés auxquels les mots les plus simples se trouvent pliés, et aux rapports presque toujours inattendus, quelquefois incompréhensibles qu'une imagination vagabonde sait établir entre les objets les plus disparates : on conviendra que rien n'est plus aisé que de voir dans cet ingénieux galimathias toute autre chose que ce que le poète y a prétendu mettre. On peut féliciter comme d'une heureuse rencontre ceux qui ont su saisir sa pensée, sans être en droit de condamner ceux à qui elle échappe. Peut-être même devrait-on à ces derniers un compliment plus flatteur : car il faut, pour découvrir le sens de ces badinages puérils, quelque chose du tour qui les inspire. On a remarqué que les esprits faux avaient en général un sens exquis en fait de pauvretés, et qu'ils excellaient d'ordinaire dans les anagrammes, les *rébus* et les calembourgs. Il y a de tout cela dans les poésies légères des Chinois, de sorte qu'à moins d'un commentaire il n'y a souvent pas moyen de s'assurer qu'on

lès entend comme elles doivent être entendues. D'ailleurs, en supposant qu'on les comprenne, il reste encore impossible de les rendre intelligibles sans le secours de quatre ou cinq notes à chaque vers. Pour la grace qu'elles ont sans doute dans là langue originale, il est superflu de dire qu'elle disparaît inévitablement dans une traduction où l'on est forcé de remplacer un mot par une périphrase, une image vive par une tournure vague et languissante, et des expressions pittoresques par des définitions qui n'en font sentir que l'incohérence. Le mieux eût donc été de retrancher absolument ces ornements postiches, si peu propres à dédommager de la peine qu'ils imposaient. Mais ce parti, préférable en toute autre occasion, eût jeté du louche sur le sujet du roman, à la fable duquel plusieurs morceaux étaient intimement liés. J'aurais peut-être essayé de les mettre en vers français, genre de traduction qui comporte un dégré de liberté très-commode en pareille occurence. Mais comment

aurais-je pu m'écrier avec l'auteur après chaque strophe : *Les beaux vers ! l'admirable poésie ! Quelle richesse de style ! Quelle magnificence dans les expressions !* Des exclamations si naïves peuvent être supportées à la Chine ; mais elles perdraient de ridicule un versificateur européen. Il a donc fallu se borner à traduire ces vers, ou plutôt à les remplacer par des lignes de prose, où l'on trouvera souvent que le vide de la pensée n'est nullement racheté par le mérite de l'expression. Je suis même bien loin d'affirmer que le sens y soit toujours rendu. J'y ai renoncé sciemment en quelques circonstances, parce qu'il aurait fallu tout un *alinea* pour le développer. Je puis l'avoir méconnu dans d'autres occasions, où le fil des idées se dérobait sous les fleurs de l'imagination chinoise. Je réparerai ces inexactitudes volontaires ou fortuites dans une édition critique du texte que je compte donner en deux gros volumes in-quarto. Pour le moment, il me suffit d'en avoir averti les lecteurs qui voudraient

s'aider de ma traduction pour apprendre la langue chinoise. Quant aux autres je ne leur aurai fait aucun tort, et je n'ai point d'excuses à leur demander. Si je leur ai dérobé quelques-unes des beautés poétiques de l'original, j'ai vraisemblablement en revanche introduit dans ces vers plus d'ordre, d'enchaînement et de raison qu'il n'y en avait. C'est une véritable compensation, et peut-être l'avantage est-il tout entier du côté de la traduction.

La simplicité qui distingue la partie prosaïque de la narration, et que j'ai mis infiniment plus de soin à bien représenter, n'exclut pas, chez un auteur chinois, l'emploi de certaines phrases métaphoriques qui ont passé dans le commerce familier, de locutions figurées dont le sens original s'est effacé par l'usage qu'on en fait habituellement. Relativement à ces dernières je ne pouvais adopter un parti invariable. En les remplaçant toutes par des équivalents communs, j'aurais fait disparaître bien des traits caractéristiques; en les con-

servant toujours, j'aurais jeté un vernis de singularité sur des scènes qui n'avaient rien que d'ordinaire. La règle que j'ai suivie a été d'entrer autant que possible dans l'idée de l'auteur, de me conformer à son intention, et de rendre son expression même, quand elle était claire et précise, et qu'elle ne faisait pas trop divaguer la pensée. Du reste je n'ai jamais perdu de vue mon objet primitif, et j'ai toujours penché vers le sens littéral. C'est ainsi qu'on verra des proverbes rendus mot à mot, et des termes composés traduits d'après leur sens étymologique. A cet égard j'ai mieux aimé pécher par trop de scrupule que par trop de licence; car il y a telle expression dont la valeur bien sentie contribue plus qu'un livre entier à caractériser le peuple qui l'emploie.

Mais s'il m'a paru nécessaire de ne supprimer aucune des idées qu'il était possible de conserver et de rendre, je me suis cru en droit de traduire tout; je veux dire que je n'ai laissé aucun terme chinois sous sa forme originale, et que j'y ai constamment

équivalents européens. Le premier parti était violent : il n'allait à rien moins qu'à faire disparaître un des traits du caractère national. On sait déjà, et l'on verra mieux encore à la lecture des *Deux Cousines*, que le mouvement de la civilisation a porté la société de la Chine à un point très-rapproché des nôtres : les relations qui existent entre des personnes bien élevées y sont les mêmes que chez nous, et le ton qu'elles observent en s'adressant la parole admet des nuances exactement semblables. L'effet choquant que produirait ici le simple emploi des noms propres aurait donc également lieu dans un livre chinois consacré à peindre des scènes de société; et ce serait prêter aux Chinois une rusticité dont ils sont incapables. La transcription des titres aurait l'inconvénient de jeter dans chaque page une vingtaine de termes barbares et l'on trouverait à toutes les lignes *Tchang Siangkoung*, *Mengli Siaothsiei*, *Laoye*, *Sianseng*, *Laosianseng*, *Foujin*, etc. Ces titres ne seraient nullement compris,

et nous retomberions, sans aucun profit, dans les formes repoussantes que nous avons voulu éviter. J'y ai mûrement songé, et c'est d'après les graves réflexions exigées par l'importance du sujet, que je me suis décidé à donner à mes personnages chinois les titres français qui leur convenaient, *seigneur*, *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, *votre seigneurie*, *votre excellence*. Je sens que ceci est une grande témérité, et qu'on pourra m'objecter encore la *teinte locale*, et le peu d'accord qui s'observe entre les idées que chaque peuple attache aux termes de cette espèce. Mais les personnes qui pousseraient la délicatesse à cet excès n'ont rien de mieux à faire que d'apprendre la langue; car il n'est en vérité pas possible d'écrire tout à la fois en chinois et en français, et il faut bien se résoudre à perdre quelques nuances quand on lit une traduction au lieu d'un original. Mon véritable sujet de regret est de n'avoir pas trouvé dans notre langage de politesse assez de degrés pour représenter

fidèlement toutes les modifications de l'urbanité chinoise. Il y a, selon les rangs, l'âge et les rapports sociaux, quatre ou cinq manières de dire monsieur, autant de façons pour interpeller un homme en place, et beaucoup d'expressions de la même nature, pour parler à ses amis, à ses parents, à ses inférieurs. Une partie de tout cela a disparu inévitablement, et je n'ai jamais mieux reconnu la pauvreté de notre langue qu'en voulant m'en servir pour reproduire l'inépuisable variété des formules que l'usage a comme consacrées à la Chine.

Une censure plus sérieuse pourrait m'être adressée aux sujets des noms de charges et des véritables titres de dignité. Ce n'est pas une petite hardiesse que d'avoir osé introduire dans un roman chinois des conseillers d'état, des inspecteurs généraux, des préfets, des sous-préfets et même des académiciens. Je n'espère même pas être généralement approuvé, quoique j'aie en cela mes raisons comme pour le reste. Devais-je mettre des *toutou*, des *taï-*

tchang, des *iusse*, des *tchifou*, des *tchihian*, des *hanlin*, au risque de n'être pas entendu, peut-être même de n'être pas lu! On peut dire que ce double malheur n'est ni très-grand, ni très-rare, et qu'on n'est d'ailleurs pas assuré de l'éviter en sacrifiant l'exactitude et la fidélité. Aussi n'est-ce pas ce que j'ai entendu faire. Toujours attaché à ma théorie, c'est par conviction que j'ai accordé la préférence à des dénominations équivalentes ou approximatives sur des termes étrangers tout-à-fait insignifiants. Je suis persuadé qu'il vaut mieux donner, sur un sujet quelconque, une notion incomplète ou légèrement inexacte, que de n'en pas donner du tout; et quoiqu'un préfet ou un conseiller d'état de la Chine puissent bien n'avoir qu'une partie des attributions dont ils jouissent en France, il m'a semblé suffisant d'avertir au bas des pages de ces distinctions minutieuses, sans en embarrasser la narration, au sens de laquelle elles ne font rien : les notes corrigeront ainsi ce que le texte pourrait offrir de trop peu conscien-

cieux. Au reste je ne veux pas anticiper ici sur les considérations que je me propose de consacrer à l'art de traduire, en ce qui concerne les écrits des Orientaux, et si j'ai touché quelques mots de ces difficultés, c'était pour montrer que je les avais senties, et que la critique ne me prendrait pas tout-à-fait au dépourvu.

Mais autant il m'a paru convenable de ne pas augmenter, sans nécessité, les aspérités d'une composition déjà exposée à de si grands hasards, autant j'ai cru devoir me montrer attentif, non seulement à conserver les traits vraiment caractéristiques, mais encore à ne rien introduire dans ma traduction qui fût étranger aux idées, à la manière de voir, aux préjugés de l'auteur original. Cette règle négative impose une attention perpétuelle, et je ne crois pourtant pas qu'il puisse être permis de s'en affranchir. Je ne vois aucun inconvénient réel à dire qu'un jeune Chinois se destine à la carrière de la magistrature : j'en trouverais beaucoup à lui faire prendre

le *partide la robe*. Je ne me permettrais pas d'écrire qu'un bachelier de Nanking aspire à la *main* d'une belle Chinoise, parce que les Chinois se marient sans se donner la main; ni qu'il voit allumer *le flambeau de l'hymen*, parce qu'un mariage à la Chine se célèbre avec des cierges qui ne rappellent nullement l'hymen et ses flambeaux. D'autres métaphores exprimeront les mêmes idées, et c'est là, si je ne me trompe, plutôt que dans des syllabes sans valeur, que réside cette *couleur locale* dont on parle tant. Pour la conserver on doit se garder sévèrement d'y mêler des teintes étrangères. Les proverbes, surtout, les allusions, les locutions figurées doivent sortir du fond des habitudes nationales; mais ce n'est pas une médiocre difficulté que d'éviter tout ce qui tient aux nôtres en écrivant dans notre langue; de n'employer, soit au propre, soit au figuré, ni un substantif, ni un verbe, ni même une interjection qui décèle une origine européenne, et de se réduire, toutes les fois que le terme original est intraduisible, à des expressions

d'un sens général, telles qu'elles puissent convenir à des hommes de tous les pays. Un lettré ne doit jamais compter sur *les faveurs de la fortune*, divinité dont le nom est inconnu dans son pays, ni se plaindre de *ses rigueurs*, ni s'attendre à la voir *couronner* ses espérances. *L'empire* de la beauté, les *traits* de l'amour, la *flamme* du génie doivent s'astreindre à paraître avec d'autres qualifications. Il serait contre le costume qu'un traître *levât le masque*, ou se couvrît du *voile* de la dissimulation. Un héros ne saurait prendre l'honneur pour *devise*, ni une suivante s'écrier *Dieu!* ou *ma foi!* Au point où nos langues modernes sont parvenues, c'est une entreprise épineuse que d'éluder cette foule de mots que l'usage a marqués du sceau d'une civilisation particulière. Les personnes qui daigneraient examiner, sous ce rapport, certains passages de ma traduction, verraient peut-être dans le soin minutieux que j'ai pris à cet égard une des causes qui ont pu contribuer à y laisser quelque monotonie, en donnant au style une allure gênée et un

air de contrainte. Les connaisseurs qui auraient remarqué ce défaut, pourront l'excuser en considération du défaut plus grave que j'ai tâché d'éviter.

On voit que je me suis efforcé de reproduire tous les traits natifs de mon original, et de n'y rien mêler qui fût étranger aux idées chinoises, tout en cherchant, pour les exprimer, les mots de notre langue qui s'en rapprochaient le plus. C'est là le point précis de la difficulté, et c'est au goût seul qu'il appartient de le fixer. Le parti que j'ai pris relativement aux noms de dignité ne m'a pas paru contraire à l'objet que je me proposais; car s'il faut marquer les différences, il n'importe pas moins de constater les analogies. Ceux qui m'auront jugé trop hardi seront surpris, peut-être, de me trouver tout à coup si scrupuleux. C'est, je crois, qu'ils ne se seront pas fait une juste idée du principe qui m'a guidé ; car il n'y a là-dedans aucune contradiction. On doit respecter tout à la fois les idées de l'auteur qu'on interprète et la langue dans laquelle on écrit. Je dirais, s'il était permis d'em-

ployer un de ces barbarismes maintenant si bien venus partout, qu'il faut *franciser* constamment l'expression, et ne jamais *franciser* la pensée. Ces deux mots renferment tout l'art de traduire : à la vérité ils servent à poser la question plutôt qu'à la résoudre, mais c'est à quoi je dois me borner dans ce moment.

Quatre ou cinq éditions du texte du *Iu-Kiao-Li* que j'ai réunies m'ont offert des différences nombreuses, et quelquefois assez graves, tantôt dans les vers, et tantôt dans la prose. Ces variantes s'introduisent dans les romans chinois par le caprice des éditeurs. J'aurais pu les relever toutes, et discuter le mérite des diverses leçons : mais j'ai cru devoir me borner à suivre, en traduisant, celles qui me paraissaient préférables, et, renonçant pour le moment au relief qu'une telle collation eût pu procurer à mon ouvrage, je remets, pour m'en faire honneur, à la grande édition que je destine aux amateurs de la littérature orientale. J'en use de même à l'égard des notes : je n'insère ici que les plus

indispensables, et quoique cela soit une sorte de singularité dans un livre de cette espèce, on ne trouvera d'éclaircissements qu'aux endroits obscurs. J'ai pensé qu'une foule de passages s'expliquaient suffisamment par eux-mêmes : s'il est question de présents offerts dans une première visite, ce n'est pas la peine d'ajouter que les Chinois se font des présents en pareille occasion ; si l'on vient à parler de *secondes femmes*, chacun, du premier mot, entendra ce que cette expression signifie, et si une jeune fille travestie en homme se hasarde à un entretien secret avec un amant, on verra bien, sans qu'il soit besoin d'annotation, qu'une telle démarche est une dérogation à l'usage. Les romans n'auraient plus guère d'avantage sur les relations des voyageurs, s'ils devaient se présenter surchargés d'un pesant commentaire, et il y a des lecteurs qui n'aiment pas qu'on leur rappelle, au bas de chaque page, qu'on ne compte en rien sur leur intelligence.

Au reste, quelque jugement qu'on porte

sur ma traduction, celui qui concernera l'original en est tout-à-fait indépendant : je serais surpris que ce dernier fût très-sévère, et j'espère que la faveur du public s'étendra du sujet, qui ne m'appartient pas, à mon travail particulier. Il est arrivé quelquefois que des écrits donnés pour solides ont été réputés superficiels, et que des essais où l'on n'avait en vue que l'agrément ont été trouvés fastidieux. La nature mixte de cet ouvrage-ci doit le garantir de ce double danger. Si des hommes graves le jugeaient frivole, on leur représenterait que ce n'est qu'un roman, une production légère qui ne mérite pas les honneurs d'une critique approfondie ; et s'il était médiocrement goûté des gens du monde, on les prierait de remarquer qu'il s'agit d'une composition exotique, traduite d'une langue savante très-difficile, et que la peine qu'elle a coûtée au traducteur lui donne de grands droits à leur indulgence. Ces précautions suffiront pour la faire accueillir avec une approbation universelle.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

CHAPITRE PREMIER.

UNE JEUNE LETTRÉE COMPOSE DES VERS A LA PLACE DE SON PÈRE.

C'est le cœur humain qui est le fondement de nos livres classiques.
Railleries, injures, le style embellit tout.
Le monde est un vaste théâtre, où se joue une longue comédie,
Maintenant comme jadis, nos débats en sont le spectacle.
Ce n'est pas pour rien que les royaumes de Tching et de Weï revivent dans les Odes :
Les désordres racontés par Confucius pourraient-ils se reproduire ?
Il y a des Tseu-Ynn, qui vivent encore après mille années
Et qui doivent à l'harmonie les succès de leur vie, et la gloire dont ils jouissent après leur mort.

On raconte que dans les années de la *droiture universelle* (1), il y avait un lettré qui occupait une grande charge de magistrature. Son nom de famille était Pe, son surnom, Hiouan, et

(1) De 1436 à 1450. — C'est un de ces noms que les empereurs de la Chine donnent aux années de leur

son nom d'honneur, Thaïhiouan. Il était d'une famille de Kinling ou Nanking. C'était le temps où l'eunuque Wangtchin avait en quelque sorte usurpé l'autorité impériale (1). Pe, ne pouvant se prêter à de tels excès, avait quitté ses emplois, et s'était retiré dans son pays natal.

Pe n'avait pas de frères, mais seulement une sœur cadette; encore était-elle mariée à un intendant nommé Lo, qui l'avait emmenée au loin dans la province de Chantoung. Pe se trouvait donc seul, sans famille, et complètement isolé. Il s'abandonnait volontiers au repos, et n'éprouvait que des désirs modérés; aussi peu curieux de renommée que de profit, il n'aimait pas à voir la société, et les seuls plaisirs pour lesquels il eût du goût étaient ceux que procu-

règne, uniquement pour dater, et sans tirer à conséquence. On a vu, dans des années décorées du titre de *Grande abondance*, l'Empire désolé par la famine, et des guerres cruelles éclater dans les années dites de la *Profonde tranquillité* ou de la *Paix éternelle*.

(1) Ce trait est historique, ainsi que ceux auxquels il sera fait allusion plus tard. L'eunuque Wangtchin était à la tête du conseil de régence, sous l'empereur Yingtsoung; il éloigna des emplois tous les hommes bien intentionnés, et les remplaça par ses créatures. On peut voir l'Histoire de la Chine par le P. Mailla, t. x, p. 204.

rent le vin et la poésie. Ennemi du monde et du commerce des cités, il s'était retiré dans un village, à soixante ou soixante-dix milles (1) de la ville, et qu'on nommait Kinchi. Ce village était de tous côtés entouré de coteaux verdoyants : un ruisseau le traversait en serpentant du levant au couchant; ses rives étaient plantées de saules et de pêchers. On trouvait réunis en ce lieu tous les agréments qui naissent du mélange des eaux et de la vue des montagnes.

Il pouvait y avoir dans le village un millier de maisons ; mais parmi celles des habitants aisés et des personnes de distinction, la maison de Pe était sans contredit la plus considérable. Il avait rempli de hauts emplois, il possédait de grands biens, il jouissait d'une excellente réputation dans les lettres et dans l'administration. Une seule chose l'affligeait sensiblement. Il avait atteint sa quarantième année, et n'avait pas de fils : ce n'était pas qu'il n'eût appelé dans

(1) Les milles chinois sont très-petits ; il en faut dix pour faire une de nos lieues. Pour bien évaluer les distances dont il sera question dans la suite de cette histoire, il faudra diviser par dix le nombre des milles pour les réduire en lieues communes. Celle dont il s'agit ici est de six ou sept lieues.

sa maison des femmes du second rang; il les retenait près de lui quatre on cinq ans, dans l'espoir qu'elles lui donneraient des enfants. Mais à la fin, n'y voyant plus d'apparence, il les congédiait. Chose étonnante! A peine ces femmes avaient-elles contracté de nouveaux nœuds, qu'au bout d'un an elles donnaient le jour à des fils. Pe soupirait, et croyant que c'était un arrêt du ciel, il renonça à entretenir des femmes du second rang. Sa première femme, de la famille Gou, allait en tous lieux adresser des prières aux dieux, adorer les génies, brûler des parfums et faire des vœux. Enfin, elle avait plus de quarante-quatre ans, quand elle mit au monde une fille. La nuit de sa naissance, Pe crut voir en songe un personnage divin qui lui faisait don d'un morceau de jaspe du rouge le plus vif et éclatant comme le soleil. Ce fut pour cette raison qu'il donna à sa fille le nom de Houngiu (Jaspe rouge) (1).

(1) Le Jaspe (Jade) est pour les Chinois l'emblême de la pureté, de l'excellence, de la perfection au physique et au moral. On dit une *personne de jaspe*, comme nous dirions *un homme d'or*. Cette expression désigne un ami, un amant et même une maîtresse. La couleur rouge est affectée aussi à tout ce qui mérite d'inspirer de l'intérêt et de l'admiration, aux nuances les plus

Quelque mortifiés que dussent être Pe et sa femme de se voir, à leur âge, privés de rejeton mâle, la naissance de leur fille les combla de joie. La nature avait doué cette enfant d'une beauté extraordinaire. Ses sourcils étaient comme la feuille du saule printanier, ses yeux comme le cristal des fontaines en automne. Mais elle était encore mieux partagée sous le rapport des qualités morales et des dons de l'esprit. Dès l'âge de huit à neuf ans, elle savait à merveille les ouvrages à l'aiguille et tous les travaux de son sexe : en toute chose elle surpassait les autres enfants du même âge. Elle n'avait que onze ans quand la mort lui enleva sa mère ; de ce moment elle prit l'habitude d'aller chaque jour chez son père pour étudier les livres et pour apprendre à lire les caractères. On eût dit qu'elle était formée de l'air le plus pur des montagnes et des rivières ; car on n'eût trouvé son égale, ni dans le ciel, ni sur la terre. Comme elle n'avait pas moins d'intelligence et de pénétration que de

recherchées des objets naturels, au teint des belles, à tout ce qui est aimable, élégant et gracieux. Le nom de *Houngiu* offre donc une réunion de mots dont le sens est aussi agréable pour un Chinois que le son en paraîtra peu harmonieux à un Européen.

beauté, elle avait à peine atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, que déjà elle connaissait à fond les livres, et qu'elle était même en état d'en composer. Une jeune fille aurait tenu son rang parmi les premiers lettrés de l'empire.

Les seuls amusements de Pe étaient, comme on l'a dit, le vin et la poésie : chaque jour il s'amusait à écrire des vers. Houngiu apprit donc la versification, et elle ne tarda pas à y exceller. Quand son père se trouvait du loisir, et qu'étant resté chez lui, il avait composé quelque pièce de vers, il appelait sa fille et lui en donnait une autre à faire sur les mêmes rimes. Il lui enseignait ensuite à corriger les fautes qui lui avaient échappé, et à donner à ses essais poétiques toute la perfection dont ils étaient susceptibles.

On pense bien que Pe, ayant le bonheur de posséder une fille aussi accomplie, ne songeait plus à désirer un fils. Seulement il eût voulu trouver pour sa fille un mari digne d'elle par le mérite et les agréments de la figure, et c'est ce qui ne se rencontrait pas facilement. Cependant le temps s'écoulait, et elle avait atteint seize ans qu'elle n'était pas encore fiancée.

Sur ces entrefaites arriva le désastre de Thou-

mou (1). L'empereur, qui régnait sous le nom de la *Droiture universelle*, fut emmené captif dans le Nord, et le prince qui lui succéda donna à son règne le nom de *Splendeur suprême*. Wangtchin reçut le châtiment dû à ses crimes ; les anciens magistrats furent rappelés, et Pe, qui était du nombre, se vit, par une délibération de la cour suprême des magistrats, porté à la charge de maître des cérémonies de première classe. Le brevet en fut expédié sur le champ, et la nouvelle en vint à Nanking.

Au premier moment, Pe ne se souciait pas beaucoup de rentrer dans les affaires ; mais le désir qu'il avait d'établir sa fille lui fit faire des réflexions : « Je veux pour mon gendre un homme distingué, se dit-il à lui-même. Mais

(1) L'eunuque Wangtchin engagea l'empereur Yingtsoung dans une expédition mal combinée en Tartarie : par suite de ses mauvais conseils, l'armée impériale fut cernée à Thoumou par les Tartares. L'empereur fut fait prisonnier. Le frère cadet de l'empereur monta sur le trône pendant la captivité de celui-ci, et donna aux années de son règne le titre de *Kingthaï*, Splendeur suprême (1450). Wangtchin, regardé comme l'auteur du désastre de l'armée, fut massacré dans le Palais impérial. (*Voyez l'histoire du P. Mailla*, t. x, p. 211 et 214).

dans le village que j'habite, et même dans la ville voisine, il n'y a que des personnages d'un mérite assez borné. Si je vais à la cour, j'y trouverai réuni ce que l'empire a de plus éminent dans la littérature. Je ne saurais manquer d'y rencontrer un bon parti pour ma fille. Il ne faut pas laisser passer une pareille occasion ; si la destinée de ce mariage tient au voyage que je vais faire, que je vienne à découvrir un gendre tel qu'il me le faut, ce sera pour moi comme *la moitié d'un fils* (1) sur lequel je pourrai me reposer. »

Son dessein étant ainsi arrêté, il n'eut garde de refuser la place à laquelle on l'avait nommé ; il choisit donc un jour heureux, et partit avec sa fille Houngiu, pour aller à la capitale prendre possession de sa nouvelle charge. A son arrivée il fut présenté à l'empereur et installé dans son emploi, puis il s'occupa immédiatement de chercher une maison pour s'y loger.

L'office des maîtres des cérémonies était une charge à peu près sans fonctions. D'ailleurs, quoique Pe fût un magistrat rempli de droiture

(1) Ces mots *un demi fils*, signifient un gendre. On a cherché à rendre l'idée attachée primitivement à l'expression Chinoise.

et pénétré d'attachement à ses devoirs, il avait un grand fonds d'indifférence et d'abandon, et ce n'était pas un homme à rechercher les affaires. Quand le gouvernement renvoyait à l'examen des neuf maîtres des cérémonies quelque matière d'importance, il suffisait que deux d'entre eux l'examinassent avec le bureau compétent, et leurs collégues n'avaient autre chose à faire qu'à donner leur nom, s'ils approuvaient la décision. Ce n'était pas là de quoi fournir beaucoup d'occupation à un magistrat.

Chaque jour, quand les affaires publiques étaient expédiées, Pe se livrait à son plaisir favori, boire et faire des vers. Au bout de quelques mois, il s'était formé une société d'amis qui comme lui aimaient le vin et la poésie, et ils passaient le temps ensemble à célébrer les saules et les fleurs.

On était alors au milieu de la neuvième lune; un des clients de Pe lui avait envoyé douze pots de reines-marguerites odorantes, et il les avait fait placer au bas des degrés de l'escalier de sa bibliothéque. Là étaient aussi rangées des amaranthes avec des rosiers et des orchis. Tous les vases étaient de porcelaine fine; le parfum des fleurs embaumait l'air au loin; leur feuil-

lage, ombrageant les treillis et les balustrades, présentait à des distances égales douze têtes dorées. Pe trouvait un plaisir extrême à les considérer. Chaque jour il venait goûter, en buvant, cet innocent amusement.

Un jour qu'il était en cet endroit, et précisément occupé à composer des vers, on vint lui annoncer la visite de Gou, docteur de la grande Académie impériale (1), et de Sse, l'un des inspecteurs généraux de l'empire (2). Gou

(1) *Hanlin:* Ce titre, ainsi que je l'ai dit ailleurs, n'est pas plus honorable, mais il est infiniment plus honoré que celui d'*académicien* parmi nous. Ce sont les premiers docteurs de l'empire, mais ils sont loin d'être étrangers au gouvernement. C'est dans leur sein qu'on choisit d'ordinaire les précepteurs du prince héritier, les historiens publics, et les présidents des cours souveraines. Ce sont, comme on voit, de grands personnages, même de leur vivant. Nos gens de lettres ne jouent pas un aussi grand rôle pendant leur vie, mais ils en sont quelquefois bien dédommagés après leur mort. *Laudantur ubi non sunt.*

(2) Les inspecteurs généraux ou visiteurs, *Iusse*, sont des censeurs publics chargés d'aller faire des tournées dans les provinces, quelquefois sans se faire connaître, pour observer la conduite des gouverneurs, des préfets et autres magistrats provinciaux, et en rendre compte directement à l'empereur. C'est un office très-délicat et très-dangereux, qui exige beaucoup de lumières et de probité. Ceux qui en sont revêtus sont très-redoutés et reçoivent partout le meilleur accueil. Il y a

était frère de la femme de Pe ; son surnom était Koueï, et son nom d'honneur, Chouïan; il était du même pays que Pe; homme grave d'ailleurs et d'une probité à toute épreuve. Quant à l'inspecteur général Sse, son surnom était Youan et son nom d'honneur Fanghoeï. Quoiqu'il eût reçu ses degrés dans le Ho-nan, et qu'en conséquence il fût porté sur le catalogue des docteurs de cette province, ses premières inscriptions avaient été prises à Nanking. Il était du même âge que Pe et partageait son goût pour le vin et la poésie.

Ces trois magistrats étaient liés par la plus étroite intimité, et dans les intervalles de loisir que leur laissaient les affaires, c'était à qui chercherait les autres pour passer le temps ensemble. En les entendant annoncer, Pe se leva avec empressement et sortit pour aller à leur rencontre. Comme ils avaient l'habitude de

des Chinois qui savent rendre ces sortes de places très-profitables pour eux-mêmes. L'histoire a conservé les noms de quelques autres qui les ont exercées avec beaucoup de courage et de dévouement au risque de leur liberté et de leur vie. On nomme *province de la parole*, la partie du ministère de ces inspecteurs généraux qui consiste dans la libre discussion des actes de l'autorité publique et quelquefois du pouvoir souverain lui-même.

passer de temps en temps la journée ensemble, la bienveillance et l'urbanité présidaient à leurs réunions, sans qu'il y restât rien de la contrainte des visites. Dès qu'il les aperçut, Pe leur dit en riant : « Messieurs, depuis deux jours il y a bien des reines-marguerites épanouies ; comment se fait-il que vous ne soyez pas venus les visiter ? »

— « Ces jours derniers, répondit le docteur Gou, le seigneur Li a été nommé examinateur en chef du collége de Nanking ; il a fallu lui offrir le repas du départ (1), et je n'ai pas eu un instant de loisir. Hier, j'avais formé le projet de venir vous voir ; mais au moment de sortir, j'ai rencontré cet ennuyeux personnage, Yang, qui m'apportait un morceau de sa composition, en me priant de le corriger pour l'anniversaire de la naissance de la femme du vice-roi Chi.

(1) Cérémonie pratiquée lorsqu'un personnage de marque se met en route : ses collégues et ses clients l'accompagnent jusqu'à la porte de la ville, et chacun d'eux lui offre une collation à laquelle il faut faire honneur au moins en apparence. Les grands et les riches sont souvent embarrassés de l'affluence qui les assiége en pareil cas, et un homme en place ne dût-il accepter qu'une seule tasse de chacun de ses *amis*, il y en aurait assez pour troubler sa raison et rendre sa marche incertaine.

Il m'a fait perdre ainsi toute ma journée. Ce matin, quand j'ai vu le beau temps, j'ai craint de laisser passer le temps des fleurs, et j'ai été prendre le seigneur Sse pour venir ici sans plus tarder.

— « Je voulais aussi venir vous voir tous ces jours-ci, reprit Sse; mais nous avons eu beaucoup d'affaires à notre bureau, et j'ai été obligé de manquer l'heure des parfums. »

Tout en parlant ainsi, les trois amis entrèrent dans l'appartement. Après s'être adressé les salutations d'usage, ils quittèrent leurs habits de ville, et attendirent le thé. Ensuite Pe les invita à passer dans sa bibliothéque pour voir les reines-marguerites. Leur couleur dorée, mariée aux teintes purpurines des amaranthes formait de chaque côté comme une double ligne de vermillon. Gou et Sse se récrièrent en amateurs sur la beauté de ces fleurs, et quand les trois amis se furent arrêtés quelque temps à les considérer, Pe ordonna à ses domestiques d'apporter le vin pour régaler ses hôtes.

Après qu'ils eurent bu quelques tasses (1),

(1) La tasse dans laquelle les Chinois prennent leur

le docteur Gou prit la parole : « Ces fleurs sont belles sans ornements, dit-il ; l'art n'est pour rien dans leur éclat : le rouge, le violet, le jaune, le blanc, toutes ces teintes variées qui les embellissent doivent leur lustre à la pure influence de la nature. C'est par leur simplicité même qu'elles touchent et qu'elles fixent l'attention. Il en est à peu près de même de vous et de moi, messieurs : quoique retenus ici dans les charges, nous aimons à les quitter pour venir chaque jour, comme dans un épais bocage, goûter les plaisirs innocents que procurent le vin et la poésie ; bien différents de ce vieux Yang, si entêté de ses emplois, qui va tout le jour visiter les grands et les hommes puissants, qui ne songe qu'à se produire et à s'avancer ; digne sujet de raillerie auprès même de ces simples végétaux?

—« Vraiment, reprit en riant Pe, je crois bien qu'on est assez disposé dans le monde à se railler plutôt de vous et de moi, qui vivons

vin chaud est très-petite, et contient à peine une cuillerée. La tasse décuple qu'on boit comme punition répond à une petite tasse à thé. Le lecteur français est prié de se rappeler cette importante observation, pour ne pas concevoir dans la suite de cette histoire une idée trop défavorable de la sobriété des lettrés.

éloignés des charges et qui ne nous plaisons qu'à venir ici finir la journée, en respirant un air frais, dans la société des fleurs et des arbrisseaux. »

— « Ceux qui se moquent de nous ont pour cela d'excellentes raisons, dit Sse; et c'est nous qui avons tort de nous moquer de lui. »

— « Comment aurions-nous tort de nous moquer de lui? » demanda le docteur Gou.

— « La cour est le temple du profit et de la réputation, répondit Sse ; ceux qui se fatiguent pour acquérir l'un ou l'autre y sont à leur place. Mais vous et moi, qui ne sommes point avides de richesses, et qui n'ambitionnons pas les honneurs, qu'avions-nous besoin de nous égarer dans ces brouillards, si ce n'est pour mériter les railleries de nos voisins, particulièrement le seigneur Pe et moi, qui n'avons pas de fils ni d'héritiers? »

A ces paroles, Pe laissa échapper un soupir. « Seigneur, dit-il, vous avez parfaitement raison, et je partage entièrement votre manière de voir. Cependant chacun a ses motifs particuliers, et pour moi, si je suis retenu ici, ce n'est assuré-

ment pas que je ne puisse renoncer à ce bonnet noir (1). »

— « Le seigneur Gou est un lettré de la salle de Jaspe (2), reprit Sse, et le seigneur Pe, un magistrat de la vieille roche; dans l'intervalle des affaires, et dans les loisirs que vous laissent vos charges, vous pouvez encore cesser d'être hommes publics, et goûter dans la retraite les plaisirs du vin et de la poésie. Pour moi, qui suis chargé du ministère de la parole (3), les circonstances où nous sommes me rendent mes fonctions insupportables. Quand on voudrait parler il faut se taire : si on désire se taire, on est obligé de parler. Je n'y puis plus tenir. J'attends seulement la promotion que l'empereur doit faire, pour solliciter quelque commission au dehors, sortir d'ici, et suivre enfin ma fantaisie. »

— « Un poète de la dynastie des Thang (4),

(1) Signe de la charge qu'il occupe.

(2) C'est-à-dire un membre de l'académie impériale. (*Voyez plus haut* p. 92.).

(3) C'est-à-dire des représentations et des censures publiques, qui ne sont pas la partie la plus agréable ni la moins périlleuse des fonctions des inspecteurs généraux.

(4) Dynastie qui a régné aux 7e, 8e et 9e siècles de notre ère.

reprit Gou, a un distique qui dit que l'*homme éloquent est comme la marguerite des haies*. C'est dans les montagnes que se trouve cette fleur, et voilà justement pourquoi le seigneur Sse nous parle aujourd'hui de retraite. Au fait, puisque vous et moi ne nous plaisons qu'à boire et à jouir du spectacle des fleurs, nous n'aurions de mieux à faire que de nous retirer dans le fond de quelque désert, au milieu des montagnes. Il n'y a rien de plus vrai. »

Les trois amis passèrent ainsi un certain temps à causer et à badiner, en s'interrompant pour boire quelques tasses. Leur entretien plein de confiance et d'harmonie s'anima insensiblement, et il leur prit envie de composer des vers. Pe ordonna à ses domestiques d'apporter des pinceaux et des écritoires, et prenant place avec Gou et Sse, ils se proposèrent d'écrire chacun des vers à rimes libres sur les reines marguerites qu'ils avaient tant admirées. Ils tenaient le pinceau à la main, quand un domestique entra tout-à-coup et dit à son maître que le seigneur Yang, l'inspecteur-général, venait d'arriver.

Cette nouvelle ne fit nul plaisir aux trois amis, et Pe grondant son domestique : « Im-

bécile, lui dit-il, vous saviez que j'étais à table avec MM. Gou et Sse. Vous deviez lui dire que je n'étais pas chez moi. »

— « Monsieur, répondit le domestique, je lui avais répondu que vous étiez sorti pour faire des visites. Mais le domestique de M. Yang m'a dit que son maître avait passé à l'hôtel de M. Sse, et qu'on lui avait assuré qu'il était ici à faire collation. C'est pour cela qu'il vient l'y chercher. D'ailleurs, il a vu les chaises de ces deux messieurs devant la porte. Ainsi ma réponse n'a servi de rien. »

Pe, encore tout pensif, ne bougeait pas, quand un autre domestique accourut lui dire que M. Yang avait déjà dépassé la porte et qu'il montait l'escalier. Alors Pe fut contraint de se lever, et sans changer de bonnet ni de ceinture, quoiqu'il fût en négligé, il alla au-devant de son nouvel hôte. Ce Yang, qui était l'un des inspecteurs-généraux de l'empire, se nommait Yang Thingtchao, et son nom d'honneur était Tseuhian. Il était du département de Kiantchang, dans la province de Chansi. Il avait été condisciple de Pe et compris dans les mêmes promotions (1); mais c'était un homme d'une

(1) Les Chinois expriment en un seul mot (*thoungnian*)

conversation commune et désagréable; liant et insinuant au dehors, mais intérieurement avide et dévoré d'envie. Son caractère intrigant et sa disposition à se mêler de tout lui avaient fait beaucoup d'ennemis. Ce jour-là, quand il fût entré dans l'appartement et qu'il eut aperçu Pe : « Seigneur, s'écria-t-il, vous êtes un aimable homme! nous sommes tous amis : Comment se fait-il que vous mettiez des différences entre nous? pourquoi, ayant chez vous de jolies fleurs, invitez-vous les seigneurs Gou et Sse, sans m'en faire dire un mot? Est-ce que je ne suis pas votre camarade de collége? »

— « J'aurais dû vous adresser une invitation, seigneur, répondit Pe, mais j'ai craint, qu'occupé comme vous l'êtes des importantes affaires de votre charge, vous ne pussiez pas trouver le loisir de venir. D'ailleurs ce n'est ici qu'une simple réunion d'amis que le même goût rassemble. La rencontrè du seigneur Sse et de mon parent Gou chez moi est tout-à-fait fortuite, et je ne les avais pas invités. »

que deux ou plusieurs personnes sont à peu près du même âge, qu'elles ont fait leurs études ensemble, et ont été comprises dans la promotion d'une même année. Ce mot est ici rendu par une périphrase. Ailleurs on en exprimera le sens par les mots *camarade de collége*.

Il pria Yang de se débarrasser de son manteau, et celui-ci, ayant quitté ses habits de ville, fit la révérence (1); après quoi, sans attendre le thé, il passa dans la bibliothéque. Dès que Gou et Sse le virent entrer, ils furent obligés de se lever et de venir à sa rencontre, en lui disant ensemble : « Seigneur Yang, quelle heureuse inspiration nous procure aujourd'hui le plaisir de vous voir? »

Yang, saluant d'abord Sse, lui répondit : « Vous êtes encore un méchant homme, quand il y a ici un divertissement, de vous cacher de moi, et de venir tout seul en prendre votre part. Cela n'est pas bien. »

Il salua ensuite Gou, et en venant aux remercîments, il lui dit : « J'ai mis hier à contribution les talents de votre seigneurie; on peut dire que vous avez changé le fer en or. J'ai porté ce matin la pièce au vice-roi Chi : il en a été enchanté, et m'a fait encore un meilleur accueil que par le passé. »

(1) C'est-à-dire qu'il se tint debout à côté du maître de la maison et les mains jointes, et s'inclina profondément, pendant que Pe répondait à cette salutation. On pratique cette cérémonie toutes les fois qu'on visite ou qu'on rencontre des personnes avec lesquelles on n'est pas extrêmement familier.

— « Si le vice-roi Chi a été enchanté, répondit le docteur Gou en riant, c'est de votre courtoisie et de votre attention, plutôt que de cette petite pièce d'éloquence que vous lui avez portée. »

— « Dans ma position, répondit Yang, cette pièce était plutôt un devoir de place qu'une simple marque de courtoisie. »

Sse interrompit en riant : « Vous vous plaigniez tout-à-l'heure, dit-il à Yang, de ce que j'étais venu sans vous pour jouir ici de la vue des fleurs. Il me paraît que vous ne tenez guère compte de moi, seigneur, quand il est question d'aller dans les palais des grands, célébrer l'anniversaire de la naissance des dames. Ainsi nous n'avons rien à nous reprocher. »

A ces mots ils se mirent tous à rire ; Pe ayant appelé ses domestiques leur ordonna d'apporter une tasse et une cuiller de plus, et pria ses trois hôtes de s'asseoir ; Yang but deux tasses, puis prenant la parole : « Quoique aujourd'hui dans cette fête d'anniversaire, dit-il à Sse, je me trouvasse éloigné de vous, ma pensée était véritablement avec votre seigneurie. Ce n'est pas le désir de m'avancer dans la faveur des grands qui m'a conduit. Il y a une autre chose sur laquelle j'ai voulu venir vous demander avis. Si

votre seigneurie veut me prêter l'épaule, j'ai en vue une excellente affaire. »

— « De quoi s'agit-il, dit en riant Sse, et quelle est cette excellente affaire ? ayez la bonté de m'en instruire. »

— « La reine Wangkoueï, répondit Yang, va être élevée au rang d'impératrice. Le décret est déjà dressé, et le vice-roi Wangtsiouan se voit admis au nombre des alliés de l'empereur. Or je sais qu'à deux lieues de la ville il y a une propriété très-considérable, dont il a la plus grande envie. Il a chargé quelqu'un de sa maison de s'en emparer. Ces jours-ci, à notre conseil; on a beaucoup parlé de cette affaire. On voulait lui susciter un procès. Celui qui s'est mis le plus en avant est le vieux seigneur Tchu. Le vice-roi Wang a eu vent de tout cela, et il se trouve un peu embarrassé. Il m'a envoyé aujourd'hui quelqu'un pour me prier d'arranger tout cela. Mais j'ai fait réflexion que mes confrères étaient pour la plupart des babillards, aimant à discourir et à pérorer, et qu'il n'y avait que le seigneur Tchu qui eût un peu l'esprit de son état, et qui fût capable de tout hasarder, sans s'embarrasser des causes et des effets. Je lui ai fait des ouvertures à plusieurs reprises,

mais il n'a pas voulu m'entendre. Comme je sais qu'il est très-bien avec vous, et qu'il a toute confiance en votre seigneurie, si vous aviez la bonté de lui dire un mot à ce sujet, on arrêterait l'affaire. Le vice-roi Wang en aurait une profonde reconnaissance, et il ne se bornerait pas à des remercîments. Vous et moi qui avons ici des charges à exercer, il faut bien que nous obligions des personnes de cette espèce; et d'ailleurs, ce n'est pas là une bien grande irrégularité. Qu'en pense votre seigneurie? »

En entendant ce discours, Sse ressentit un véritable mécontentement, et il répondit avec franchise : « Si Wangtsiouan se prévaut de sa qualité d'allié de l'empereur pour ravir les maisons et les champs des gens du peuple, le seigneur Tchu ne le dénoncerait pas, que ce serait à vous, seigneur, et à moi de remplir ce devoir. Pourquoi voudriez-vous au contraire assoupir cette affaire? Ce serait pousser un peu trop loin les égards dus à la puissance et le soin de son propre intérêt. »

Yang jugea au ton de Sse et à sa physionomie qu'il n'était pas disposé à lui complaire, et il garda le silence. Mais Pe se mit à rire : « Seigneur Yang, dit-il, je m'étais imaginé que vous

Pe se mit à rire : « Seigneur Yang, dit-il, vous faites de longues pièces d'éloquence pour les anniversaires, vous célébrez le mérite et les vertus des grands, le jour de leur naissance ; tout cela ne vous coûte rien, et un huitain vous embarrasserait, quand il ne faut que quelques dixaines de caractères ! mais je vois ce que c'est : c'est que, par malheur, mes reines-marguerites ne disposent pas des faveurs. »

En entendant ces mots Yang se récria : « Seigneur Pe, dit-il, vous devez vous soumettre à l'amende de dix tasses. J'y ai été condamné pour avoir parlé de la cour et du gouvernement ; vous voilà dans le même cas : prétendriez-vous vous en dispenser ? » Et aussitôt il fit remplir par les domestiques une grande tasse, et la présenta à Pe.

— « Ce n'est pas parler de la cour, que de dire un mot de la pièce d'anniversaire ! » dit le docteur Gou.

— « Pièce d'anniversaire tant qu'il vous plaira, dit en riant Sse, cela touche de fort près aux affaires du gouvernement : autrement le seigneur Yang n'en eût jamais composé. Le seigneur Pe doit encourir l'amende, il la mérite incontestablement. »

Pe prit en riant la tasse et la vida d'un trait, puis il dit : « Voilà l'amende acquittée. Maintenant si nous voulons faire des vers, partageons-nous le sujet, et que celui qui ne remplira pas sa tâche, ou dont les vers ne seront pas achevés à temps, soit puni de dix grandes tasses. »

— « C'est très-bien pensé, » dit le docteur Gou.

— « Messieurs, reprit Yang, n'abusez pas, je vous prie, de la supériorité de vos talents pour me faire tort. Dernièrement S. M. voulut envoyer quelqu'un près de l'empereur captif, et il ne se trouva personne qui osât y aller; c'est que c'était vraiment là une commission difficile. S'il ne se fût agi que de composer des vers ou de boire, l'embarras, sans doute, aurait été moins grave. »

— « Voilà, interrompit Sse, le seigneur Yang qui vient encore parler des affaires publiques. N'a-t-il pas encouru l'amende? »

Mais Pe, fatigué de la puérile vanité de Yang, ne put l'entendre sans éprouver un mouvement d'indignation, et sa droiture ne lui permettant pas de se contenir plus long-temps : « Votre langage, seigneur Yang, n'est pas

d'un homme raisonnable. Vous et moi qui avons ici des charges à remplir, ne sommes-nous pas tous serviteurs de l'empereur? De quelque côté qu'il lui plaise de nous envoyer, au levant ou au couchant, dans le midi ou dans le nord, comment peut-on dire qu'il ne se trouve personne qui ose lui obéir? Si S. M. laisse tomber l'ordre à quelqu'un d'aller à tel endroit, pourra-t-il s'excuser d'y aller? S'il arrivait ce que vient de dire votre seigneurie, à quoi bon l'empereur accorderait-il tant d'honneurs et de si gros appointements? »

Yang sourit froidement: « Voilà, dit-il, le langage qui convient à un sujet fidèle et zélé; mais je crains que, s'il s'agissait de le mettre en pratique, on ne se sentît, au moment de l'exécution, les mains un peu tremblantes, et les jambes mal assurées. »

— « Il n'y a qu'un imbécile et un homme sans cœur qui puisse se troubler au moment de remplir son devoir, » s'écria Pe.

Gou et Sse, voyant à ces discours que ces deux messieurs étaient hors des gonds, s'entremirent pour les détourner de ce débat: « Messieurs, dirent-ils, on avait réglé qu'il ne serait plus question d'affaires publiques. Vous

avez manqué tous les deux à cette convention. Vous devez tous deux vous soumettre à boire deux grandes tasses. » Ils appelèrent les domestiques et leur dirent de servir à chacun de ces messieurs une tasse pleine. Yang s'y refusait encore et continuait la discussion. Mais Pe, qui n'était pas dans son sang-froid, prit la tasse, et sans attendre que Yang eût bu, il la vida d'un seul coup. Il la fit remplir de nouveau et tout en la buvant à plusieurs reprises : « J'ai parlé trop vite, dit-il; mon indiscrétion mérite l'amende de deux tasses : les voilà bues. Quant à celles du seigneur Yang, il les boira ou ne les boira pas, je ne prendrai pas la liberté de l'importuner à ce sujet. »

— « Pourquoi vous emporter ainsi, seigneur ? dit Yang en riant; je n'ai aucune raison de ne pas me soumettre, et quand j'aurai bu, il me restera à recevoir vos instructions et à admirer de bons vers. »

— « Puisque vous êtes en disposition de composer, hâtez-vous de boire », dit Sse.

Yang prit les deux tasses, et quand il eut fini : « J'ai fait ce que vous avez voulu, messieurs, dit-il; maintenant que vous êtes prêts à com-

poser, je vous prierai de m'indiquer promptement votre sujet, et de permettre que j'y rêve à loisir. »

— « Il n'en faut pas d'autre que les reines-marguerites : ce sujet est excellent, » dit Gou.

— « Je ne suis pas en disposition de faire des vers aujourd'hui, reprit Pe. Si vous voulez composer, messieurs, je vous engage à vous y mettre. Je ne serai pas des vôtres. »

A ces mots Yang s'écria : — « Seigneur Pe, vous êtes un grand trompeur. Tout-à-l'heure, quand je ne voulais pas composer, vous avez exigé que je m'y décidasse, et vous avez réglé que celui qui s'y refuserait serait mis à l'amende de dix tasses. Maintenant que j'ai consenti, vous dites que vous ne voulez plus. Évidemment vous vous moquez de moi, parce que je ne suis pas un poète. Vous ne vous souciez pas de chanter avec moi. Cependant, quoique je ne sois pas habile, qu'on doive rougir d'être assis à la même table que moi, et que je puisse faire de mauvaises phrases et des vers mal tournés, ces taches dans une pierre précieuse ne déshonoreront pas votre seigneurie. Si vous ne voulez pas composer, vous enfreignez vous-

même votre loi, la punition doit être doublée. Vous devriez rester sur la place, qu'il faut absolument que vous buviez. »

— « S'il faut encourir l'amende, je m'y soumets, répartit Pe; quant à composer, je suis décidé à ne le pas faire. »

— « Si vous aimez mieux boire, n'en parlons plus, dit Yang. » Et il demanda qu'on apportât une grande tasse toute pleine. Sse et Gou voulurent dissuader Pe; mais celui-ci prit la tasse et la vida en deux ou trois fois. Yang la fit remplir de nouveau, le docteur Gou prit la parole : « Pe Thaïhiouan n'a pas voulu composer, dit-il, on l'a puni d'une tasse : le compte y est. »

— « Il ne faut rien retrancher à ce qui a été réglé, répartit Yang. Il faut absolument qu'il boive les vingt tasses. »

— « Boire sous des arbustes en fleurs est mon plus grand plaisir, dit Pe en riant. Mais quel intérêt y prend votre seigneurie, pour montrer tant d'empressement ? » Il prit la tasse, et quoiqu'elle fût grande, il se mit à boire.

— « Il n'est pas question de votre plaisir, ni de l'intérêt que j'y puis prendre, répartit

Yang, en riant aussi. Buvez les vingt tasses, et il n'en sera plus question. » Et il fit remplir de nouveau. Pe en but quatre ou cinq de suite, et les vapeurs du vin, pris ainsi coup sur coup, lui montant à la tête, il commença à n'avoir pas la main sûre, et à ne plus s'embarrasser des importunités de Yang qui ne cessait de le presser. Quand il eut bu encore une tasse, il ne se sentit pas bien sur le siége où il était assis, et s'étant levé, il passa derrière un paravent, et se coucha sur un lit de repos où il ne tarda pas à s'endormir.

Yang, le voyant s'éloigner, voulait quitter la table pour le tourmenter encore. Mais Sse l'arrêta. « Le seigneur Pe, lui dit-il, a peut-être bu trop précipitamment ; c'est assez de l'avoir puni de cinq ou six tasses. Attendez qu'il ait reposé quelques instants. »

— « C'est un pauvre buveur, reprit Yang, mais il ne faut pas qu'on lui fasse grace d'une seule tasse. »

— « Si nous devons lui faire subir le reste de la punition, attendez du moins que nous ayons fini nos vers, dit le docteur Gou ; car si nous ne composons pas, de quel droit lui infligerions-nous une amende ? »

— « Cette réflexion est très-juste », dit Sse.

— « Eh bien, répondit Yang en reprenant sa place, faisons ce qui plaît à vos seigneuries. Mais quand nous aurons fini, ne craignez-vous pas qu'il ne veuille plus boire? S'il s'y refuse, je l'arroserai avec la liqueur. »

Après avoir ainsi parlé, ils se partagèrent le papier et les pinceaux, et s'étant tournés du côté des fleurs, ils se mirent à fredonner, en composant, ainsi :

Le vin réjouit quand on boit avec des amis.
Les vers sont le plaisir d'une société intime.
Mais avec d'autres que des amis de toute la vie,
La poésie et le vin sont une source de chagrins.

Depuis la perte de sa femme, Pe n'avait plus gardé chez lui de femmes du second ordre. Les affaires intérieures, de quelqu'importance qu'elles fussent, étaient sous la direction de sa fille Houngiu ; et souvent même il la consultait pour les affaires du dehors. Ce jour-là, un domestique se hâta d'aller la prévenir de l'altercation que son père venait d'avoir avec Yang, au sujet des vers qu'ils devaient composer. Instruite de cette aventure et connaissant la malignité de Yang, elle craignit que son père, emporté par son caractère, ne lui eût

adressé des paroles piquantes, et ne s'attirât à lui-même quelque mauvaise affaire.

— « Votre maître est-il actuellement à composer? » demanda-t-elle au domestique.

— « Monsieur ne veut plus composer maintenant. Le seigneur Yang l'a forcé de prendre cinq ou six tasses de vin, et pour avoir bu trop précipitamment, monsieur s'est trouvé tout étourdi, et il s'est couché sur le canapé où il s'est endormi. »

— « Et messieurs Yang et Sse, et le seigneur Gou, mon oncle, sont-ils encore à boire, ou s'occupent-ils de composer? »

— « Ils sont occupés tous trois à composer; mais M. Yang n'attend que d'avoir fini ses vers, pour recommencer de nouveau à presser monsieur. »

— « Votre maître est-il véritablement étourdi par les fumées du vin, ou fait-il semblant de l'être? »

— « Monsieur a pris plusieurs tasses, et quoiqu'il ne soit pas dans une ivresse profonde, le vin lui a véritablement monté à la tête. »

La jeune fille réfléchit un instant. « Puisque votre maître est endormi, dit-elle, allez, sans qu'on s'en aperçoive, lui prendre le papier

sur lequel est écrit le sujet de la composition, et vous me l'apporterez pour que je le voie. »

Le domestique dit qu'il allait exécuter sa commission; il vint se placer devant la table, et, profitant du moment où la compagnie ne faisait pas attention à lui, il prit la feuille de papier à fleurs où était écrit le sujet de la composition, et l'apporta à sa jeune maîtresse. En le voyant, elle reconnut que le sujet proposé était *les reines-marguerites*. Aussitôt elle demanda à sa suivante Yansou des pinceaux et une écritoire (1), et, laissant courir sa main, elle écrivit une pièce de vers de sept syllabes. On eût pu dire en la voyant :

Le pinceau rempli d'encre est un nuage noir chargé de pluie;
La main agile semble poursuivre les traits qu'elle vient de former.
Bientôt des rejetons fleuris s'élèvent sept à sept (2),
Le papier rayé semble le fil d'un collier de perles et de pierres précieuses.

Mademoiselle Houngiu, ayant achevé d'écrire, prit un billet sur lequel elle traça deux

(1) Une pierre à broyer l'encre : les écritoires chinoises sont des plaques de marbre noir ou de schiste, dont la forme varie, et sur lesquelles on délaye l'encre pour l'y prendre ensuite avec le pinceau.

(2) Les vers sont de cinq ou de sept syllabes ; c'est de ceux de cette dernière mesure qu'il s'agit ici, et les rejetons fleuris sont la rime qui revient régulièrement au bout de sept syllabes.

lignes en petits caractères. Elle remit le tout au domestique et lui dit : — « Prenez ces vers et ce mot d'écrit, et allez devant le canapé attendre votre maître. Quand vous verrez son sommeil se dissiper, vous les lui remettrez ; mais prenez bien garde à n'être pas vu de M. Yang. »

Le domestique chargé de cet ordre courut à la bibliothéque, et vit que le docteur Gou tenait le pinceau comme une personne occupée à écriré ; que Sse avait les yeux fixés sur les fleurs en cherchant ses pensées, et que Yang n'écrivait ni ne pensait, mais tenait une tasse à la main, et murmurait quelques syllabes entre ses dents, comme s'il eût composé. Le domestique alla se placer devant le canapé où il attendit le réveil de son maître.

Pe buvait ordinairement davantage sans s'enivrer ; mais cette fois le vin qu'il avait pris précipitamment, lorsqu'il était déjà animé, lui avait monté au cerveau, et il n'avait pu s'empêcher de s'endormir. Toutefois cette légère ivresse fut bientôt dissipée ; il s'éveilla, et demanda une tasse de thé. Le domestique s'empressa de lui en donner une. Pe se mit sur son séant et but la tasse en deux fois. Alors le do-

mestique lui remit en cachette les vers de sa jeune maîtresse et son petit billet. Pe jeta d'abord les yeux sur ce billet et il n'y trouva d'écrit que ces deux lignes en petits caractères : *La capitale est un dangereux séjour ; au lieu du bonheur, la poésie et le vin y font rencontrer bien des périls.*

Pe, ayant fini de lire, hocha la tête en secret ; il prit ensuite le papier à fleurs et le déploya. C'étaient les vers qui avaient été faits pour lui sur *les reines-marguerites*. Il les trouva à son gré, et ayant achevé sa tasse de thé, il se leva à l'instant, marcha comme auparavant et vint se remettre à table. En le voyant, Sse s'écria : « Voilà le seigneur Pe réveillé! bonne nouvelle ! »

— « J'ai été privé un instant de votre compagnie, messieurs; vos vers sont-ils tous achevés ? » leur demanda Pe.

— « Seigneur, s'écria Yang, vous jouez très-bien l'ivresse. Mais il vous manque encore quatorze tasses, attendez seulement que ma pièce soit finie; je ne vous ferai pas grace d'une seule. »

— « Mon frère, dit le docteur Gou en s'adressant à Pe, vous qui êtes si habile et qui

avez tant de facilité, puisque vous voilà éveillé, pourquoi ne laisseriez-vous pas courir votre pinceau? non-seulement vous vous épargneriez l'amende, mais *le cerf mort, on ne sait pas qui l'a tué* (1). »

Pe se mit à rire : « Mes vers sont faits, répondit-il, mais le seigneur Yang étant ici, je crains de m'exposer à ses railleries, en lui présentant quelque chose d'aussi médiocre. »

— « Ne vous moquez pas de moi, seigneur Pe, dit Yang, certainement vous êtes très-habile et vous avez une grande facilité. Mais vous ne sauriez être si merveilleusement expéditif. Si vos vers étaient finis, ce serait à moi de boire les dix tasses; mais comme assurément ils ne le sont pas, c'est une raillerie de votre part; outre les quatorze tasses, vous en méritez trois de plus. Si vous les refusez vous rompez la convention. »

— « Si vous ne voulez pas absolument que mes vers soient faits, à la bonne heure, répondit Pe, en riant. Mais si vous permettez qu'ils le

(1) Ce proverbe signifie qu'une chose une fois consommée on ne s'embarrasse pas des circonstances qui l'ont amenée. Mais ici il renferme une allusion involontaire de la part de celui qui le rapporte à la manière dont la pièce de vers a été composée.

soient, les voici. A quoi bon nous arrêter à de vains discours? » — Et il leur remit les vers qu'il tenait à la main. Sse les reçut : « Le seigneur Pe a véritablement fait ses vers! s'écria-t-il, voilà qui est bien singulier! »

Gou et Yang les prirent successivement pour les lire, et ils y virent ce qui suit :

Agréable mélange de pourpre et de blanc, d'incarnat et d'or!
Quel être divin vous produit au retour de l'automne?
Sous ces treillis que vous ornez, on s'attendait à voir de graves lettrés,
Et c'est une jeune beauté qu'on aperçoit devant sa jalousie.
Le repos, la liberté, objet de nos vœux dans tous les temps,
La fraîcheur, qui m'entoure ici, me transportent dans un autre univers.
C'est peu du loisir que laissent les affaires publiques pour goûter vos douceurs,
Que ne puis-je passer les jours sur ma couche tout imprégnée du parfum de ces fleurs!

A la vue de ces vers, les trois hôtes demeurèrent dans un étonnement inexprimable. — « Seigneur Pe, dit Sse, vous avez aujourd'hui fait un prodige. Vos vers n'ont pas seulement été composés avec une promptitude extraordinaire; mais toutes les expressions en sont admirablement choisies, cela est pur, élégant, aisé, plein de pensées : c'est un feu d'artifice dont rien n'obscurcit l'éclat. Qu'il y a loin de cette pièce à ce que nous voyons tous les

jours! ceci est parfait, admirable! cela doit nous faire quitter le pinceau. »

— « Messieurs, dit Pe, j'ai craint de montrer de l'obstination en résistant aux ordres du seigneur Yang; je voulais d'ailleurs avoir l'honneur de lui offrir une tasse à mon tour, pour ne pas demeurer en reste avec lui. J'ai fait de mon mieux, mais la pièce ne mérite pas vos éloges. »

— « Les vers sont bons, on ne peut pas dire le contraire, reprit Yang; mais il me reste un doute sur le cœur. Le seigneur Pe était assoupi il n'y a qu'un moment, et il n'avait pas touché le pinceau; comment a-t-il fait pour tirer ces vers de sa manche? s'il les a réellement composés, il devait les écrire avec nous. »

Le docteur Gou prit les vers, et en les considérant à plusieurs reprises, il reconnut que c'était Houngiu qui les avait faits. Sans qu'il voulût le laisser paraître, il lui échappa un léger sourire. Yang s'en aperçut: « Qu'est-ce qui fait rire le seigneur Gou? demanda-t-il. Il faut qu'il ait quelque motif. Si vous ne vous expliquez pas, je me refuse absolument à toute punition. »

Gou ne répondit pas et continua de rire. Pe riant aussi: « Vous m'avez infligé une forte amende pour n'avoir pas fait mes vers, dit-il,

maintenant qu'ils sont finis, c'est votre tour. Quel sujet de doute pouvez-vous avoir? croyez-vous qu'il y ait quelque plagiat? »

« Le seigneur Gou a ri, reprit Yang. Bien certainement il en a eu quelque sujet. »

— « Sûrement, dit Sse en regardant le docteur Gou, c'est votre seigneurie, qui voyant le seigneur Pe endormi, a écrit ces vers pour lui. »

— « Vous me feriez mourir de confusion, répondit le docteur Gou. Comment aurais-je pu écrire de pareils vers? »

— « Si ce n'est pas votre seigneurie qui a rempli l'office du seigneur Pe, reprit Yang, je ne vois pas d'autre étranger dans la salle. Qui donc a pu les composer? »

Le docteur Gou se tut et continua de rire. — Est-ce que je ne suis pas capable de faire moi-même des vers, pour qu'il faille absolument qu'un autre les ait écrits à ma place? dit Pe en riant.

— « Qui oserait dire une pareille chose? répondit Yang; mais le seigneur Gou a ri; il a eu une raison. Vous êtes parents, vous vous soutenez l'un l'autre, et sûrement vous avez fait quelque complot pour me tromper. Si je dois me soumettre à l'amende, il est juste que le

seigneur Gou soit puni auparavant de trois grandes tasses. Je boirai après. » — En même temps il dit aux domestiques d'apporter une grande tasse et de la présenter au docteur Gou.

— « Je n'ai encouru aucune peine, dit celui-ci en riant. Je ne sais rien de particulier, mais il m'est venu une pensée. On n'a fait contre votre seigneurie aucun complot au sujet de ces vers Mais je suppose que c'est ma nièce. qui aura craint que son père ne fût pas en état de composer, et qui aura *tiré l'épée* pour lui. »

Yang et Sse furent frappés d'étonnement à ces mots : « Comment, s'écrièrent-ils tous deux, ce chef-d'œuvre serait-il en effet de mademoiselle votre fille? »

— « Oui, répondit Pe, c'est ma fille qui, apprenant que je ne pouvais composer, est venue à mon secours afin de m'épargner une amende. »

— « Quoi! dirent Yang et Sse toujours plus surpris, mademoiselle votre fille possède un si beau talent! Mais non-seulement il n'y a pas de jeune fille, il n'y a pas même de poëte dans l'empire qui puissent lui être comparés; les maîtres de l'art ne l'égalèrent jamais. Et nous, qui passons la moitié de notre vie avec votre seigneurie, qui avons été ses compagnons d'études,

nous ignorions que vous eussiez une fille si versée dans les lettres et dans la poésie. C'est un véritable prodige! »

— « Ma nièce n'excelle pas seulement dans l'art de faire des vers, reprit le docteur Gou: il n'y a pas de livre qu'elle n'ait lu. Elle manie le pinceau et improvise avec la plus grande facilité. »

— « S'il en est ainsi, dit Sse, on peut dire qu'une jeune fille a le mérite des premiers docteurs de l'empire. »

— « Oui, répartit Pe; sur le déclin de mes jours et dans mon veuvage, les talents de ma fille sont ma consolation; mais par malheur elle n'est pas encore établie. »

— « Je me souviens, dit Sse, de vous avoir entendu dire que mademoiselle votre fille avait cette année seize ou dix-sept ans. »

— « Elle a seize ans maintenant, » dit Pe.

— « Est-elle déjà fiancée? » demanda Yang.

— « Non; répondit Pe, j'ai le malheur, dans ma vieillesse, de ne pas avoir de fils. Depuis que ma femme m'a été enlevée par une mort prématurée, je me suis occupé du soin d'élever ma fille, et je n'ai point encore pris d'engagement pour elle jusqu'à ce jour. »

— « Ce sont deux choses d'une grande importance, que d'établir un fils et de marier une fille, dit Yang ; vous ne devriez pas laisser échapper le moment de procurer un établissement à la vôtre. »

— « Il n'a pas non plus envie de laisser échapper le moment, répartit Gou, mais c'est qu'il est difficile de rencontrer un gendre qui soit homme de mérite. »

— « La capitale est une grande ville, dit Yang, comment ne s'y trouverait-il pas quelque jeune homme appartenant à une famille riche et distinguée pour devenir son époux ? je veux m'occuper de ce soin dès demain. »

— « Pendant que nous causons ainsi, interrompit Pe, vos élégantes compositions ne s'achèvent pas ; je vous prie de vouloir bien les reprendre. »

— « Les perles et les pierres précieuses sont devant nos yeux, répliqua Sse : je rougirais d'y joindre une vaine poussière (1). Si vous m'en croyez, puisque nous n'avons pas fini, nous en resterons là, et nous nous condamnerons tous à boire trois tasses. »

(1) Littéralement *du fumier*.

» Cela est très-bien dit, répartit Yang ; je suis d'avis de boire. »

Quoique le docteur Gou fût sur le point de terminer ses vers, quand il vit que les deux autres se soumettaient à l'amende, il ne voulut pas achever non plus ; et il consentit comme eux à boire trois grandes tasses. La pièce de vers qu'ils venaient d'admirer servit quelque temps de texte à la conversation, et ils se divertirent en buvant jusqu'au moment d'allumer les lanternes et de se séparer : ainsi :

De vieux poètes à cheveux blancs n'ont pu composer des vers.
Une vierge aux joues de rose accomplit leur tâche en se jouant.
Déjà si bien instruite des beautés du ciel et de la terre, et des montagnes et des rivières,
Elle brille d'un éclat semblable au sourcil de la déesse du croissant.

Les trois hôtes de Pe s'en retournèrent chacun chez eux. Ceux qui ignorent ce qui arriva ensuite l'apprendront dans le chapitre suivant.



CHAPITRE II.

LE VIEUX YANG VEUT MARIER SON FILS.

Croyez-en les rapports d'un père, le jeune homme ira à tout;
Mais au moindre examen, le vide de sa tête se montrera.
Une belle ne peut distinguer qu'un homme de mérite,
Jamais une fille vertueuse ne fut touchée des biens de la fortune.
Un brillant tissu se joint volontiers à une riche étoffe,
La violence seule peut associer la perfection et les défauts.
La dissimulation n'obtient pas de succès constant.
Ne comptez jamais que sur le mérite et les agréments réels.

En se rappelant la collation à laquelle il avait assisté chez Pe, les vers sur les reines-marguerites, et surtout la pièce composée par mademoiselle Pe, Yang conçut le projet de demander cette jeune personne en mariage pour son fils. Il avait deux enfants, un fils et une fille. Son fils se nommait Yang-Fang; il avait alors vingt ans; son extérieur n'était pas désagréable; mais ce n'était pas par les études littéraires qu'il pouvait faire parler de lui. Le crédit de son père lui avait pourtant valu un avancement peu mérité, au point d'être admis au concours pour la licence dans la province de Chansi. Mais

il n'avait pas obtenu de succès au concours général, et en conséquence il avait accompagné son père dans la capitale, afin d'y continuer le cours de ses études.

Tout en entretenant cette pensée, Yang savait que Pe était un homme d'un caractère inflexible, et que sur le choix d'un gendre ses idées étaient irrévocablement fixées. Il n'y avait rien de plus aisé que d'entamer l'affaire, mais le difficile était de l'achever. Yang y songeait continuellement, sans pouvoir s'aviser d'un moyen convenable.

Un jour qu'il rentrait chez lui après avoir fait quelques visites, il vit, en approchant de la porte de sa maison, un homme vêtu de bleu qui tenait une lettre à la main, et qui s'étant mis à genoux sur le côté de la rue, la lui présenta en disant: « Voici une lettre que M. Wang, de la province de Tchekiang, adresse à votre seigneurie. »

—« Est-ce de M. Wang, du ministère du personnel (1)? » demanda Yang en y jetant les yeux.

(1) La cour des magistrats ou ministère du personnel est un des six ministères ou une des six cours souveraines qui composent le gouvernement chinois. Les officiers de ce ministère sont chargés de choisir, parmi les lettrés qui ont pris leurs grades, les personnes propres à

— « De lui-même, » répondit l'homme habillé de bleu:

Yang chargea sur-le-champ un de ses domestiques de recevoir la lettre, et dit à cet homme d'attendre un moment. Il descendit de cheval aussitôt, monta à son appartement, et tout en se débarrassant de ses habits de cérémonie, il ouvrit la lettre où il trouva ce qui suit:

« Votre frère Wangkouemou à l'honneur de vous présenter ses respects.

« A mon retour de Siangpou, je n'ai plus trouvé votre excellence, qui déjà s'était rendue au poste éminent qu'elle occupe dans la capitale; le printemps s'est changé pour moi en hiver.

« La gravité, la noblesse de votre excellence, la considération dont elle jouit, la distinguent au milieu de tous ses collègues. Je l'ai appris

remplir les places vacantes, de les désigner à la confiance du souverain, de les installer et de les révoquer suivant les cas. Les nominations, les promotions, les destitutions, l'avancement régulier et les passe-droits se font sur leur rapport. Ils exécutent d'office, à la face de l'empire, et avec des formes solennelles, ce qui chez nous n'est que le travail de quelques personnes qui, le plus souvent, ne songent pas même à réclamer la reconnaissance du public.

dans mon éloignement, et j'en ai été au comble de la joie.

« Cette lettre vous sera remise par Liaoteming, mon compatriote et mon ami. C'est un homme de lettres et un véritable miroir de belles connaissances. C'est de plus un très-bon astrologue, qui a fait en différentes circonstances d'excellentes prédictions. J'ai pour lui une estime toute particulière. Il va maintenant faire un voyage à la capitale, et je prends la liberté de le recommander près de vous; il peut vous être utile en tout ce qui concerne l'art de tirer les sorts. Si vous daignez jeter un coup d'œil sur lui, et lui accorder quelque faveur, le sieur Liao ne sera pas seul à vous exprimer sa reconnaissance, et je m'efforcerai de vous prouver la mienne, selon mes petits moyens. (Missive particulière.) »

Lorsque Yang eut fini de lire cette lettre, et qu'il eut vu qu'il ne s'agissait que d'une recommandation pour un devin, il n'en fut pas fort touché; toutefois, il ne put se dispenser de charger un domestique d'aller s'informer si M. Liao, qui lui était adressé par le seigneur Wang, était dehors, avec ordre, s'il y était, de le prier d'entrer. Le domestique revint bientôt

avec un billet de visite qu'il remit à son maître, et dit que M. Liao allait arriver. Effectivement, un instant après on vit monter le long de l'escalier un personnage.... Voici à peu près quel était son extérieur :

« Il portait sur sa tête un bonnet carré. Ses vêtements avaient quelque chose de rustique.

« Il portait sur sa tête un bonnet carré; il affectait les manières d'un homme de lettres; mais ses vêtements avaient quelque chose de rustique.

« On eût dit un ermite sortant de sa retraite; sa barbe et ses moustaches étaient courtes, mais épaisses et mal en ordre. Les prunelles de ses yeux étaient saillantes, troubles, égarées, comme deux balles qui s'écartent en rebondissant; en saluant, il se jetait le corps en avant, et reculait précipitamment, sans grace et avec l'air de la plus profonde humilité. Au moment de parler, il tournait la tête d'un côté et les yeux de l'autre. L'avidité était peinte sur sa physionomie, et quoiqu'il s'annonçât avec le titre d'astrologue, on voyait bien que son véritable métier était celui de complaisant. »

En l'apercevant, Yang vint au-devant de

lui, et le fit entrer dans le salon. Après les premiers compliments, ils s'assirent aux places que l'usage assigne au maître de la maison et à ceux qui lui rendent visite. Puis Liaoteming prenant la parole le premier : « Depuis bien long-temps j'étais jaloux de faire votre connaissance, dit-il. Je n'en avais pas encore trouvé l'occasion. Aujourd'hui je suis chargé d'une commission de son excellence le seigneur Wang, et j'en profite pour me présenter chez vous. Mon bonheur passe mes espérances. »

— « Le seigneur Wang me vante beaucoup vos lumières et vos talents dans sa lettre, monsieur, répondit Yang ; vous me faites un plaisir extrême en m'honorant de votre visite. »

Un instant après, le thé ayant été apporté, Yang dit à son hôte : « Monsieur, vous venez sans doute pour exercer votre art dans la capitale ; mais nous avons déjà ici un grand nombre de devins. »

— « Je suis un homme dépourvu de souplesse et peu habile à faire mes affaires avec les autres. J'ai bien ici un assez grand nombre de lettres de recommandation ; mais je crains que l'homme de mérite et l'ignorant ne soient enveloppés dans un même dédain, et

il n'est pas sûr que j'en fasse usage. Aujourd'hui je suis venu voir votre excellence. Demain, il faudra que j'aille rendre visite à M. Tchin, qui est du même pays que moi, à M. Iu, le sous-gouverneur du prince héritier, au vice-roi Chi, au maître des cérémonies Pe, et à trois ou quatre autres personnages de distinction. »

Yang, lui entendant dire qu'il devait aller rendre visite à Pe, le maître des cérémonies, fut frappé de cette circonstance: « Pe, le maître des cérémonies dont vous parlez, est-ce Pe Thaïyouan, mon compagnon d'études? »

— « Lui-même, le compagnon d'études de votre excellence, » répondit Liaoteming.

En entendant ces mots, il vint à Yang une idée : « Il faut, se dit-il à lui-même, que je charge cet homme-ci de notre mariage, et qu'il soit mon intermédiaire. » — Il ordonna donc à ses gens d'apprêter une collation, et en même temps il invita Liaoteming à venir s'asseoir dans sa bibliothéque. Celui-ci voulut s'en excuser : « A peine ai-je l'honneur d'être connu de vous, dit-il, je n'ai encore pu vous rendre aucun service. Dois-je déjà vous devenir incommode? »

— « Si vous étiez tout autre, répondit Yang, je ne voudrais pas vous retenir ainsi. Mais vous êtes un homme à talent, et j'ai tout justement une petite affaire sur laquelle je voudrais vous prier de me dire votre avis. Ne vous arrêtez pas à ces cérémonies. »

Ils entrèrent dans la bibliothéque, et quand ils furent assis, Liaoteming prenant aussitôt la parole : « Je prie votre excellence de vouloir bien tourner son visage de ce côté, dit-il, afin que je puisse l'examiner. »

— « Il est inutile que vous preniez cette peine, reprit Yang. C'est pour l'horoscope (1) de mon fils que j'ai à vous consulter. »

— « A la bonne heure ! » dit Liaoteming.

Yang demanda une écritoire, du papier, de

(1) Proprement les *huit lettres*, c'est-à-dire deux caractères pour l'année, deux pour le mois, deux pour le jour et deux pour l'heure de la naissance. On tire des présages divers de la combinaison de ces caractères, et le premier soin des parents qui veulent marier leurs enfants est d'échanger leurs *huit lettres* et de les comparer pour voir si, d'après les règles de l'astrologie, elles annoncent une parfaite compatibilité d'humeurs et de destinées. Quand on s'est assuré de ce rapport, on est aussi certain de l'heureuse issue d'une alliance, qu'on peut l'être chez nous, quand deux notaires ont de part et d'autre reconnu la validité des contrats de rentes, et le montant des titres de propriété.

l'encre et des pinceaux, et il écrivit quatre lignes qu'il présenta à Liaoteming. Celui-ci les examina avec attention : « L'horoscope de Monsieur votre fils me paraît extrêmement heureux, dit-il enfin, les cinq éléments y sont dans le plus parfait accord ; c'est une branche cueillie dans la forêt des oliviers (1), c'est un morceau de jaspe de la montagne du pôle, soumis aux plus bénignes influences des astres. Il est superflu de parler des succès que, dès sa plus tendre jeunesse, il a obtenus dans ses examens ; mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que sa vingtième année, marquée du caractère n° 10, le fît voir la tête élevée et ornée de cornes brillantes. Ce n'est encore rien : quand il sera parvenu à sa vingt-cinquième année qui, dans le cycle, sera marquée du n° 13, et qui recevra l'influence du midi, je le vois parvenir au lac du Phénix, et se promener dans les jardins académiques. C'est alors qu'il sera au comble de ses vœux. Il n'y a qu'une chose : le palais du mariage ne doit

(1) *Kouei-lin*, forêt des oliviers ; il est question de l'*olea fragrans*, arbre qui croissait autrefois dans le ciel et qui est tombé de la lune sur la terre. Les lettrés qui obtiennent les premières places au grand concours portent à la main une branche d'olivier, ce qui fait que cet arbre est devenu l'emblème des succès littéraires.

pas s'ouvrir trop tôt pour lui; s'il s'établissait de très-bonne heure, il pourrait s'en mal trouver. »

Yang se mit à rire : « Vos combinaisons sont excellentes, s'écria-t-il, elles sont admirables : mon fils s'est présenté à l'examen général et n'a point été reçu. Il est chez moi tout occupé de ses études, et moi, j'ai déjà plusieurs fois songé à l'établir. Mais il ne veut pas en entendre parler jusqu'à ce qu'il ait obtenu le doctorat. Cependant comme je connais ses lumières et la mesure de son esprit, je crois qu'il est dans sa destinée de commencer par le mariage. »

— « Les personnes riches et de distinction sont soumises à la destinée, reprit Liaoteming, quelle force humaine peut les en affranchir? Est-ce que Monsieur votre fils n'a pas encore d'engagement? » demanda-t-il.

— « J'avais conclu pour lui avec la petite fille du gouverneur Lieou qui est du même pays que moi, répondit Yang, mais elle a été enlevée par une mort inopinée avant l'époque du mariage. Cela nous a tenus en suspens jusqu'à ce moment. »

— « Un tel événement n'a pu arriver que par un effet de la destinée. Quant à l'avenir, si vous

songez à quelque alliance, il faudra faire choix d'une dame riche et née sous d'heureux auspices, avec laquelle vous puissiez former une union fortunée. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les domestiques avaient servi et Yang invita son hôte à s'asseoir. Ils se mirent à table ensemble, et tout en buvant Liaoteming reprit ses questions : « Monsieur votre fils a-t-il eu quelques personnes « en vue, dans ces derniers temps ? »

— « Il y a bien des gens qui nous ont fait des propositions jusqu'à ce jour : suivant ce qu'on disait, il s'agissait de personnes riches et belles, mais sans esprit, et aucune n'a convenu à mon fils. Tout nouvellement, j'ai appris que le seigneur Pe avait une fille la plus accomplie du monde pour la figure et pour le talent. Ces jours derniers, étant à dîner chez le seigneur Pe, nous nous mîmes, après le dîner, à composer des vers. Le seigneur Pe, un peu étourdi par les fumées du vin, ne put faire les siens. Sa fille a aussitôt pris sa place et secrètement composé pour lui une pièce de vers les plus beaux et les plus agréables qu'on puisse imaginer; de sorte que nous autres vieux poètes, nous n'avons pas eu la force de continuer. »

— « Si mademoiselle Pe a tant de talent, on peut dire que c'est une femme au-dessus de son sexe. De son côté, Monsieur votre fils est un excellent littérateur. C'est le Ciel qui les a fait naître exprès pour être époux. D'ailleurs, votre excellence et le seigneur Pe êtes compagnons d'études, vos fortunes se correspondent; que n'envoyez-vous un entremetteur pour lui en dire un mot? »

— « Oui, l'affaire est excellente; mais c'est que mon vieux compagnon d'études est un homme d'un caractère un peu singulier. Dans le choix d'un gendre, il est exigeant et difficile, et si l'on va au-devant de lui, il fera mille façons, et opposera une infinité d'obstacles : ce seront des discours à n'en plus finir. C'est ce qui m'a empêché de le prévenir et d'ouvrir la bouche sur cette affaire. J'ai appris il y a deux jours qu'il était très-occupé de trouver un gendre. Si quelque ami commun se chargeait de lui faire connaître en détail les talents et les connaissances de mon fils, et que le bonhomme montrât des dispositions favorables, on pourrait ensuite lui envoyer un entremetteur pour traiter, et l'affaire se concluerait aisément. »

— « L'idée de votre excellence est très-

bonne; j'ai peur que mes paroles ne soient de peu de poids, et je crains de ne pas réussir à gagner sa confiance. Toutefois si demain, quand j'irai voir le seigneur Pe, je puis saisir quelque occasion, je ne manquerai pas de l'entretenir en détail des talents et des belles qualités de Monsieur votre fils. »

— « Vous avez infiniment de bonté, reprit Yang, je n'osais pas vous en exprimer le désir. »

— « Je m'en suis aperçu, dit Liaoteming en souriant, mais ce n'est pas seulement pour l'avantage de Monsieur votre fils que je veux faire la demande d'une fille si parfaite; proposer au seigneur Pe un gendre d'un si grand mérite, c'est lui rendre service à lui-même. »

Ils s'entretinrent quelque temps dans le même sens tout en buvant plusieurs tasses. Ensuite, la collation étant finie, Liaoteming se leva pour prendre congé. « Où êtes-vous logé, monsieur? lui demanda Yang : je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre visite. »

— « J'ai pris un logement à l'hôtel de Tchetchinhoeï, répondit-il, mais je ne veux pas que vous vous donniez la peine de venir me voir. » En finissant ces mots il sortit du salon, et quand il fut devant la porte, Yang lui renouvela

ses recommandations : « Si cette affaire se conclut, dit-il, je vous en serai infiniment obligé. »

Liaoteming répondit à ce compliment, et ils se séparèrent. Ainsi :

La ruse est le seul recours des hommes artificieux.
Le trompeur n'emploie qu'un fourbe pour entremetteur :
Il ne sait pas que le ciel a des desseins bien arrêtés ;
C'est en vain qu'on jette un hameçon d'or pour pêcher l'image de la lune.

Yang rentra chez lui après avoir reconduit Liaoteming ; pour celui-ci il s'en alla tout occupé de la commission que Yang lui avait donnée, et fort empressé de s'en acquitter ; car c'était véritablement l'homme aux commissions. Il retourna à son hôtellerie pour y passer la nuit. Le lendemain, quand il eut achevé sa toilette, et pris son déjeûné, il donna de nouveau à son domestique une lettre de recommandation de Wang, du ministère du personnel, et se rendit à la demeure de Pe. Lorsqu'il fut arrivé devant la porte, il fit d'abord remettre la lettre, et après avoir attendu quelque temps il vit venir un domestique qui le pria d'entrer. Liaoteming fut introduit dans le salon où il s'assit un moment. Pe se rendit bientôt près de lui, et après les premiers compliments, Liao-

teming exposa l'objet de son voyage. On apporta ensuite le thé, et quand on l'eut pris, Pe dit à son hôte : « Maître, le seigneur Wang me vante beaucoup le mérite et les talents surnaturels que vous possédez ; mais en quoi un pauvre lettré tel que moi peut-il contribuer au succès de vos vues ? »

— « Votre excellence se distingue par de si brillantes qualités, et ses hautes vertus sont si généralement connues, que l'empire entier place sa confiance en elle. Il n'est pas donné à un homme aussi peu versé dans son art que je le suis, d'entrevoir tant de qualités éclatantes. Cependant, si vous ne trouvez pas la chose au-dessous de vous, je vous prierai de tourner votre visage de ce côté, et de souffrir que je cherche à y lire quelque chose de votre destinée. »

Pe tourna sa chaise de côté et lui présentant le visage en face : « Le sage, dit-il, s'informe moins du bonheur que du malheur qui doit lui arriver. Je vous prie de ne me rien dissimuler. »

Liaoteming, tenant les yeux fixés sur Pe, le considéra avec la plus grande attention pendant quelque temps : « Je vois une physionomie toute céleste, dit-il ensuite, une sévérité imposante

comme les montagnes sacrées; ces sourcils qui vont en s'élevant se perdre aux deux côtés des tempes, ces yeux qui brillent comme les étoiles en un temps de gelée, tout cela compose une physionomie pleine de fierté. C'est le signe d'une pureté antique dans les affaires, d'une noble élévation dans l'adversité, d'une droiture à l'épreuve des événements. Ce qu'il y a de mieux, c'est cette ligne droite où viennent se confondre ces cinq autres lignes. C'est le signe de la richesse et des honneurs. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est l'excès du bonheur dans la vie présente, et peut-être une trop grande pureté d'ame. Portée à ce point elle fait tort à notre postérité; c'est du moins ce qu'on assure. Cependant au milieu d'un si grand bonheur, je vois des marques de je ne sais quelle privation, qui vous laisse à désirer: ou c'est un fils, ou c'est un gendre; mais il faut qu'il y ait ici quelque rencontre extraordinaire, qui s'écarte absolument de la marche habituelle des choses (1). »

(1) J'ai traduit assez librement ce fatras astrologique. Liaoteming parle ici un jargon d'autant plus obscur pour un étranger, qu'il n'est pas, je crois, très-intelligible pour ses compatriotes. S'il fallait mettre en chinois un discours sur le magnétisme animal, on éprouverait

— « Pour des fils, dit Pe en soupirant, il y a long-temps que j'ai perdu tout espoir d'en obtenir. Tous mes désirs se bornent à trouver un gendre sur qui je puisse me reposer dans mes vieux jours. Quant à ce peu de richesses et d'honneurs que vous me mettez devant les yeux, je vous avoue que je les considère comme de légers nuages ou comme la chaussure que je foule aux pieds. »

— « Je crois sans peine aux sentiments élevés de votre excellence; mais quelque peu attaché que vous soyez à ces biens, vous pouvez vous en rapporter à l'examen que je viens de faire : il y aura une occasion, sur laquelle vous ne comptez pas, et où, sans avoir de fils nés de vous, quelque rencontre extraordinaire vous en tiendra lieu. A la vérité, le bien est ici à côté du mal, et si vous ne profitiez pas de votre bonne fortune, vous en éprouveriez certainement quelque inconvénient. C'est un point très-assuré. Votre excellence peut se graver cette prédiction dans la mémoire : avant qu'il soit long-temps, elle verra si je suis un physionomiste trompeur. »

le même embarras. Rien n'est plus difficile à comprendre et à rendre que ce qui s'éloigne du sens commun.

— « Vous êtes un guide au milieu des ténèbres, répondit Pe, je vous suis fort obligé. »

L'opération physionomique étant terminée, les domestiques servirent encore une fois du thé, après quoi Pe s'adressant à son hôte : « Maître, lui-dit-il, en venant du Tchekiang à la capitale, vous avez parcouru par eau plus de trois mille milles ; vous avez eu l'occasion de voir et d'examiner un grand nombre d'hommes. Parmi nos jeunes gens d'à-présent qui montrent du talent et des connaissances, en avez-vous rencontré quelques-uns qui soient à votre gré ? »

— « Pour des bacheliers ordinaires, il y en a partout, répondit Liaoteming ; mais si vous voulez parler de ces mérites singuliers qui jettent de l'éclat sur leur siècle, et dont la réputation s'étend dans tout l'empire, je ne connais guère que le jeune fils du seigneur Yang, l'inspecteur-général. » Et en parlant ainsi, il voulut se lever.

— « Quel seigneur Yang ? lui demanda Pe, avec empressement. Est-ce que c'est Yang Tseubian, mon compagnon d'études ? »

— « C'est celui de la province de Kiangsi, qui est surnommé Thingtchao. Mais j'ignore

s'il a été votre compagnon d'études (1). »

— « C'est lui-même, reprit Pe, mais il n'a qu'un seul fils, qui a pris sa licence il y a quelques années, je l'ai vu : il m'a paru un homme assez ordinaire, et en ce qui concerne ses examens, je ne sache pas qu'il ait brillé plus qu'un autre. Qu'est-ce qui vous en a fait juger si favorablement, maître?

— « Pour la littérature, je n'oserais porter un jugement approfondi (2); mais à en croire son horoscope et l'aspect des étoiles, il doit posséder un mérite peu commun parmi les lettrés, et devenir un jour un homme du premier ordre, entrer dans la salle de jaspe ou monter le cheval d'Or (3). D'ailleurs, son horoscope n'est pas la seule chose qui me fasse juger ainsi : il a déjà pour lui ses succès au concours provincial. Il a vingt ans à présent. Il passe ses

(1) *Quel fourbe!* s'écrie sur ce passage un éditeur chinois, du nombre de ceux qui craignent toujours qu'on n'aperçoive pas les finesses de leur auteur.

(2) *Encore plus fourbe!* dit ici l'éditeur dont on a parlé tout-à-l'heure; et l'on doit avouer avec lui que ces traits ne manquent ni de vérité, ni de délicatesse.

(3) La *salle de jaspe*, le *cheval d'or*, expressions figurées pour désigner la grande Académie Impériale, l'Institut chinois. (*Voyez* p. 92 et 98.)

journées entières dans la solitude, pour se perfectionner, et il n'a pas encore voulu songer au mariage. Il n'y a que ce point, sur lequel on ne peut rien obtenir de lui. Mais votre excellence ne doit pas le considérer comme un homme ordinaire. »

— « J'ignorais tout cela dit Pe. » La conversation continua encore quelque temps entre eux. Puis, Liaoteming se leva pour prendre congé. — « Maître, lui dit Pe, je devrais vous retenir et vous engager à prendre une collation ; mais il se trouve qu'un de mes amis m'a invité à aller à une de ses maisons de campagne. Je suis bien impoli de vous laisser partir sitôt. » Et en même temps il chargea un domestique de plier un billet d'une once (1), et il l'offrit à Liaoteming. Celui-ci le prit en faisant une révérence, et après avoir remercié deux ou trois fois il sortit pour aller trouver Yang et lui rendre compte de cette conversation.

De son côté, Pe demeura tout occupé de ce qu'il venait d'entendre, et fort empressé de savoir quelque chose de positif au sujet du jeune Yang. Il ne se souciait pourtant pas d'en par-

(1) Environ 7 fr 50 c.

ler à des étrangers. Un heureux hasard voulut qu'en ce moment le docteur Gou vînt le demander. Pe le fit entrer dans sa bibliothèque pour prendre quelques rafraîchissements; et après qu'ils eurent bu tous deux ensemble pendant quelque temps. — « Avez-vous vu le fils de Yang Tseuhian ? demanda Pe à son beau-frère.

— « Pourquoi me faites-vous cette question ? » dit le docteur Gou.

— « C'est qu'hier un de mes compagnons d'études m'a adressé un certain astrologue ou physionomiste, en me le recommandant. Par hasard, dans la conversation, j'en suis venu à lui demander s'il connaissait dans la capitale quelques jeunes gens de bonne maison, distingués par leurs talents et leurs vertus. Lui, aussitôt, s'est mis à me faire le plus grand éloge du fils du vieux Yang. Il croit que ce jeune homme sera un jour un lettré du premier mérite, et cela d'après l'horoscope qu'il a dressé. Moi qui songe toujours à l'établissement de Houngiu, je crains de laisser échapper l'occasion qui serait devant mes yeux. C'est le motif de la question que je vous faisais. Savez-vous s'il est en effet versé dans la littérature ? »

— « Il a été admis, dans la seconde section, au concours sur le livre des vers dans l'arrondissement de Lou le Sous Préfet. Je l'ai vu ; mais je ne connais rien de lui en fait de littérature. Il est vrai que je n'y ai pas fait grande attention jusqu'ici ; mais, en y réfléchissant, il ne me semble pas que ce puisse être un homme d'un grand mérite, car le vieux Yang, son père, ne le vante pas beaucoup. S'il avait véritablement des talents extraordinaires, le tiendrait-il caché et comme enseveli chez lui ? »

— « J'avais les mêmes soupçons que vous ; mais cet astrologue m'a dit qu'il avait vingt ans cette année ; qu'il n'avait point encore voulu songer au mariage, et que tout ce qui l'occupait, c'était le désir de s'élever dans les concours avant de penser aux cierges parfumés de la chambre nuptiale. S'il a véritablement cette ambition, c'est une chose estimable dans un jeune homme de son âge ; mais nous n'en avons pas la certitude. »

— « Rien n'est plus aisé que de s'en assurer, reprit le docteur Gou ; demain je puis inviter le père et le fils à venir dîner chez moi. Là, nous le verrons en face, et vous pourrez observer son maintien et ses manières, et vous saurez

bien démêler s'il a du talent ou s'il n'en a pas. »

— « Voilà qui est très-bien imaginé, dit Pe. » Leur dessein étant ainsi arrêté, ils restèrent quelque temps à boire ensemble : puis ils se séparèrent, et le docteur Gou se hâta d'envoyer un domestique avec deux billets, pour inviter Yang et son fils à venir chez lui, le lendemain, prendre une petite collation.

Ce jour-là, Yang, qui venait précisément d'apprendre de Liaoteming ce qui s'était passé, avait jugé que Pe était disposé favorablement, et il avait le dessein de lui envoyer quelqu'un pour lui faire des ouvertures de mariage. Quand il vit que le docteur Gou l'envoyait prier à dîner, il fut transporté de joie et se dit à lui-même : « Si le bonhomme Pe n'avait pas goûté les discours de Liaoteming, quel motif le vieux Gou aurait-il de nous inviter à dîner, moi et mon fils? l'alliance se fera, l'affaire est en bon train. Tout ce qui me fâche encore, c'est que mon fils n'ayant réellement aucun talent, j'ai lieu de craindre que quelques paroles qui lui échapperont n'aillent découvrir le *pied du cheval* (1). J'aurais envie de prendre quelque pré-

(1) Plus noblement en français *le bout de l'oreille.*

texte, pour le dispenser d'y venir, si je ne craignais que le vieux Pe n'en conçût quelques soupçons. »

D'autres réflexions se présentèrent à son esprit. « Rien ne l'empêche de venir, dit-il en lui-même, son extérieur n'a rien que d'avantageux. D'ailleurs il est déjà licencié, et j'imagine qu'on n'ira pas lui faire subir un examen à table. » Il accepta donc, et répondit qu'ils se rendraient, son fils et lui, à l'invitation.

Le domestique congédié, il appela son fils Yang-Fang, pour lui dire de se tenir prêt, et lui faire diverses recommandations. « Lorsque tu seras dans cette maison, lui dit-il, il faudra marquer beaucoup de modestie et d'humilité, ne pas parler beaucoup, et si l'on voulait t'engager à composer ou à faire des vers, répondre simplement : *En présence de mon père, comment oserais-je prendre cette liberté?* »

Yang-Fang promit de suivre ces instructions. Or, on doit savoir que ce jeune homme était doué par la nature d'un excellent tempérament et d'un embonpoint considérable, mais aussi d'une excessive stupidité. Il avait obtenu, n'importe par quel moyen, le grade de licencié; mais si on lui eût redemandé la moindre partie

du thême qu'il avait traité, je ne crois pas qu'il se fût souvenu d'un seul mot.

Le jour indiqué, quand midi fut venu, le docteur Gou envoya un domestique pour rappeler l'invitation au seigneur Yang, et celui-ci étant monté à cheval, ainsi que son fils, partit pour s'y rendre. Il y avait déjà long-temps que Pe était arrivé. Dès qu'on annonça l'inspecteur-général Yang, Gou sortit avec empressement pour aller à sa rencontre, et faire entrer ses hôtes dans le salon. Pe et Yang se saluèrent les premiers. Yang voulait céder la place d'honneur à Pe; celui-ci refusa par deux et trois fois : « Je ne suis venu ici que pour avoir l'honneur de vous servir et jouir de votre compagnie, dit-il; d'ailleurs nous sommes chez mon parent, il n'y a pas moyen que je vous obéisse. »

Yang fut donc obligé de prendre la place d'honneur, et quand le docteur Gou lui eut fait la révérence, ce fut au tour de Yang-Fang de venir saluer Pe. Celui-ci voulait aussi lui céder sa place, mais Yang-Fang se hâta de la refuser en disant : « En présence de mon père, comment oserais-je prendre cette liberté? »

Yang s'empressa de tirer Pe à sa gauche et

lui dit : « Non, non, seigneur, cela ne doit pas être. Il faut que les jeunes gens se rangent à leur devoir. »

Pe n'ayant pu prendre une place plus humble, se mit à celle qui lui était assignée, et les compliments étant finis, chacun s'assit : Yang, à la première place du côté de l'orient, Pe à la première vers l'occident, Yang-Fang de l'autre côté vis-à-vis, et le docteur Gou à côté de Pe, et sur une chaise qu'il rapprocha de la compagnie. On apporta le thé, et Yang s'adressant au docteur Gou : « J'étais, lui dit-il, bien en arrière avec vous; à quoi dois-je la faveur que vous me faites aujourd'hui? »

— « Depuis que monsieur votre fils est arrivé dans la capitale, répondit Gou, je n'avais pas encore eu le bonheur de le posséder. Le repas d'aujourd'hui est en son honneur, et non en l'honneur de votre seigneurie. »

— « Est-ce que les jeunes gens doivent recevoir de telles faveurs? dit Yang. Mon fils était aujourd'hui si fort absorbé dans ses études qu'il ne voulait pas venir. C'est moi qui lui ai dit : Quand un père vous appelle, comment ne vous rendriez-vous pas à son invitation? il y aura d'ailleurs un respectable seigneur, dont vous

pourrez apprendre plus en un jour que par toutes vos études en dix ans. C'est ce qui l'a décidé à venir. »

— « Si c'est ainsi que monsieur votre fils passe son temps, c'est une application bien rare, » dit Pe.

— « Il a toujours été de même depuis son enfance, répondit Yang; sa mère avait toujours peur qu'il ne s'épuisât; elle l'exhortait sans cesse à prendre du relâche; mais il ne voulait pas en entendre parler. Aussi on peut dire que pour lui les fruits de l'automne sont venus avant la saison (1). Bien des personnes lui ont fait des propositions de mariage : il les a toutes refusées. Il passe toutes ses journées à lire et à relire un certain nombre de volumes, et je ne le vois presque pas; je lui adresse des exhortations : je lui dis que les livres ne sont pas faits

(1) Outre le sens naturel de cette phrase, elle en a un autre pour les Chinois. Les concours ont lieu en automne, et on sait que Yang-Fang a eu le bonheur d'obtenir le grade de licencié ; il a donc déjà cueilli les *fruits de l'automne.* Au reste quand je devrais ressembler à ce commentateur dont j'ai déjà cité quelque notes, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien la répons. de ce père a d'analogie avec celle de M. Diafoirus : *Ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui*, etc.

pour être étudiés de cette manière. Mais sur ce point nous ne sommes jamais d'accord ensemble. »

— « Tant de mérite, répartit Gou, un goût si prononcé pour la retraite et l'étude annoncent un caractère supérieur. Vous avez là, seigneur, un coursier capable de parcourir mille milles (1). A nos yeux, ce sont des rayons qui viennent s'ajouter à votre gloire. »

Pendant que l'on conversait ainsi, les domestiques avaient servi. Gou se leva et invita ses hôtes à prendre place. Les convives observèrent, en s'asseyant, l'ordre où ils avaient été rangés jusque-là. On tint table jusqu'au soir. Pe et Gou étaient fort attentifs à considérer les manières de Yang-Fang, ses attitudes et ses moindres mouvements. Mais ils ne lui voyaient pas ouvrir la bouche, ni prendre la moindre part à la conversation; et quand ils lui adressaient la parole, c'était son père qui répondait pour lui. De cette manière on fut long-temps sans savoir à quoi s'en tenir sur son compte.

(1) Cent lieues : on attribue la force de parcourir cent lieues par jour aux chevaux de Fargana, qui sont issus d'un cheval céleste, et qu'on reconnaît à ce qu'ils *suent le sang*.

Après qu'on se fut réjoui durant un certain temps, le docteur Gou proposa à Yang un de ces jeux de société qui consistent à placer dans une phrase un mot convenu. Yang s'excusa quelque temps de choisir le mot. Enfin il se rendit : « Nous n'avons pas ménagé le vin jusqu'ici, dit-il. Prenons seulement le mot *rouge*, à chaque fois qu'on le placera, on boira une tasse. »

— « Cela sera trop aisé, dit Gou. Ajoutez, je vous prie, quelqu'autre condition un peu plus difficile. »

— « Puisque le mot est donné, il ne faut rien changer, dit Pe. Seulement on devra faire en sorte que chaque phrase ait une application. »

— « A la bonne heure ! » dit Yang. Il avait proposé le jeu, et n'avait par conséquent qu'à placer une fois le mot *rouge*, et à boire une seule tasse. Les domestiques la lui présentèrent et il la but en disant : « C'est à moi de placer une fois le mot *rouge* ; le voici :

« Les feuilles frappées par la bruine sont plus *rouges* que les fleurs de la seconde lune. »

On était alors à la première décade de la

onzième lune (1). C'est le moment où les nuages sont blanchâtres, et où le feuillage des arbres prend une teinte rouge, et c'est ce qui avait inspiré à Yang l'idée de ce vers, où il décrivait le temps de la saison. En achevant de parler, il passa la tasse à Pe. Pe voulait céder son tour à Yang-Fang ; mais celui-ci le refusa absolument; Pe, qui était le second, avait à placer le mot deux fois. Il but donc une première tasse et dit :

« L'agrostis brille par sa couleur *rouge* au milieu de dix mille brins d'herbe. »

Par ce vers, il désignait énigmatiquement la beauté de sa fille Houngiu (2). Il but la seconde tasse et dit :

« Le *rouge* et la pourpre n'ornèrent jamais de vulgaires vêtements. »

Et par ce vers il faisait encore une fois allusion à sa fille, qui ne devait pas être recherchée par des prétendans ordinaires. En finissant, il présenta la tasse à Yang-Fang. Celui-ci eût bien désiré de la refuser et de la passer au docteur

(1) Vers le 1er octobre.

(2) Le lecteur n'a pas oublié que le nom de cette jeune fille signifie *jaspe rouge*.

Gou: — « Voudriez-vous, dit en riant celui-ci, que le maître de la maison jouât chez lui le rôle d'un étranger? »

Yang-Fang fit beaucoup d'excuses, et se vit obligé d'accepter la tasse: « En présence de mon père, comment oserais-je prendre cette liberté », dit-il.

— « Que voulez-vous dire? reprit Gou. Il faut bien au contraire que vous vous soumettiez à l'ordre qu'il a donné. »

— « Entre amis, dit Pe, est-ce qu'on doit montrer tant de réserve? »

Yang voyant que les refus de son fils ne lui faisaient rien obtenir, ne put s'empêcher de prendre la parole: « Allons, dit-il, vous n'avez rien de mieux à faire que d'obéir. »

Yang-Fang n'avait plus d'excuse. Il se leva donc pour s'acquitter de la tâche qui lui était imposée. Le hasard l'avait mal servi, car étant le troisième, il avait à placer trois fois le mot convenu. On lui donna la tasse pleine, et quand il l'eut bue, il dit:

« On aperçoit de dix milles la fleur *rouge* de l'amandier. »

— « L'observation n'est pas trop de saison, dit Pe en lui-même. Mais peut-être veut-il in-

diquer sa grande jeunesse, et ses vues d'avancement sous cette enveloppe. De cette manière, cela peut passer. »

Il fallut venir à la seconde tasse. Yang-Fang l'avait presque vidée, et il se creusait la tête en cherchant quelque pensée. Il feignait de ne pas avoir fini de boire. Enfin après avoir retardé quelque temps, il lui vint tout-à-coup une idée :

« La rivière impériale roule des feuilles *rouges* (1). »

s'écria-t-il. En l'entendant parler ainsi, Yang lui-même sentit bien que la citation n'avait rien d'ingénieux. Il ne voulut pourtant ni dire que cela ne valait rien, ni garder tout-à-fait le silence, et il affecta un léger sourire. Pe se

(1) Une princesse dont il est parlé dans l'histoire abandonna aux eaux d'un canal, dans l'intérieur du palais, une *feuille rouge* sur laquelle elle avait écrit des vers : *Je laisse* échapper avec inquiétude, disait-elle, cette *feuille rouge*, pour que mes vœux ne soient pas plus long-temps inconnus. Après diverses aventures, cette princesse fut unie à un homme qui avait recueilli la feuille, et dans une pièce qu'elle composa sur ce sujet, elle finissait en disant qu'une *feuille rouge* avait été l'agréable entremetteur de son mariage. On fait beaucoup d'honneur à notre jeune homme en le supposant instruit de cette anecdote ; mais elle fait voir la source de l'erreur où va tomber le seigneur Pe.

tut pareillement parce qu'il lui vint à l'esprit que peut-être Yang-Fang voulait donner à entendre quelque chose de ses prétentions d'alliance. Cette idée l'empêcha encore de reconnaître la nullité du jeune homme, qui avait lâché cette phrase à tout hasard. . . . .

Au troisième tour, Yang-Fang, qui avait véritablement épuisé son fonds, tâcha de s'excuser sur ce qu'il ne pouvait plus boire. Il demanda à deux ou trois reprises qu'on voulût bien le dispenser du reste. Gou, qui avait ses vues, n'avait garde de lui accorder cette demande. Pe, placé à côté de lui, le pressait et l'exhortait. Yang-Fang, ne pouvant plus s'en défendre, prit la tasse, et se mit à repasser dans sa tête les vers de tous les poètes qu'il avait lus. Le père avait d'abord pensé qu'il lui serait facile de ramener le mot une fois ou deux; mais par malheur il se trouvait contraint de le placer trois fois. Il était extrêmement tourmenté de voir l'embarras de Yang-Fang; il n'osait prendre la parole pour lui suggérer quelque passage du livre des vers, ou des poètes de la dynastie des Thang: il savait bien que son fils ne les reconnaîtrait pas. Tout ce qu'il put imaginer de mieux, ce fut d'amener,

en parlant, un morceau de je ne sais quel poète; feignant donc de reprendre la conversation : « Dans les circonstances actuelles, dit-il, au milieu des affaires dont l'empereur est occupé, nous autres magistrats qui sommes obligés de paraître chaque jour à la cour, nous n'avons guère le temps d'admirer

Et la lune embrumée et l'éclat des étoiles ;

et pourtant il n'est rien de si doux que de venir ainsi se reposer, comme dans un bocage! C'est le plus agréable de tous les délassements. » En citant ce vers sur *la lune embrumée*, Yang voulait rappeler à Yang-Fang une certaine pièce qui commençait ainsi, et tout en le prononçant il avait encore tenu les yeux sur lui pour le mieux mettre au fait. Pe et Gou, qui ne savaient de quoi il s'agissait, répondirent, en retenant un sourire : « Oui, vous avez raison. »

Mais Yang-Fang, frappé de la manière dont son père le regardait, vit bien que c'était un avis pour lui, et pendant le discours de Yang, la mémoire lui revint subitement, de sorte que tout joyeux il vida la tasse, en disant :

« Les nuages *rouges* sont comme des fleurs que le roi du ciel sème à poignées (1). »

(1) Le roi du ciel se nomme *empereur de Jaspe* : ce

Pe, satisfait de cet à propos, ne put s'empêcher de dire que c'était bien, et Yang-Fang, au comble de la joie de se voir loué par le seigneur Pe, remit avec empressement la tasse à Gou. Celui-ci, qui était le dernier, n'avait qu'une tasse à boire. Il la prit, et dit :

« Cette liqueur qui coule en nos veines est un *jaspe rouge* devenu fluide. »

Le tour était fini; Gou se fit remplir une grande tasse, qu'il présenta à Yang, pour le remercier d'avoir donné le mot. Yang la reçut et quand il l'eut bue, il se tourna du côté de Yang-Fang : « La poésie, dit-il, est un art sublime, que des gens de lettres ne sauraient trop estimer; mais c'est souvent un grand obstacle à notre avancement. Quand on s'est fait connaître par des services, et quand on a fondé sa réputation sur une base solide, on peut se laisser aller à ces amusements. Mais les jeunes gens comme vous doivent s'adonner à des études sérieuses. Et parce que vous voyez vos

nom réuni au mot *rouge* dans un même vers fait allusion au nom même de mademoiselle Pe, *jaspe rouge*. Il y aurait bien de la finesse dans cette allusion si elle n'était, de la part de Yang-Fang, absolument involontaire et tout-à-fait fortuite.

ançiens, des seigneurs d'une haute réputation, exceller dans ce genre de talent, comme en toutes choses, n'allez pas vous imaginer que vous pouvez fournir la carrière à leur suite. En se laissant entraîner à cette disposition, il est difficile de recueillir aucun avantage de ses études. On voit à chaque instant de ces jeunes gens doués d'un talent distingué et qui n'ont aucune capacité réelle. C'est la maladie de beaucoup d'étudiants, et il importe infiniment de vous en garantir. » Puis se tournant du côté de Pe : « Seigneur, demanda-t-il, que pensez-vous de ce que je viens de dire ? »

— « Vos excellentes leçons sont un miroir pour les jeunes gens, répondit Pe. Mais monsieur votre fils a reçu du ciel des dispositions si solides et tant de maturité, que sans doute vous n'avez nul besoin de mettre des entraves à ses goûts. »

Le docteur Gou, voyant que Yang avait vidé sa tasse, voulut recommencer un nouveau tour du jeu qu'on venait de jouer, et il allait s'adresser à Yang-Fang ; mais le père s'en aperçut, et il se leva en hâte.

— « Ce serait le tour du seigneur Pe, dit-il ; mais voilà déjà long-temps que nous tenons

table. Je vous demande un petit moment de répit. »

Pe se leva aussi : « Soit, dit-il, promenons-nous un peu ; nous nous remettrons à table quand on aura relevé le couvert. »

Gou ne crut pas devoir insister. Il invita ses trois hôtes à traverser le salon pour faire quelques tours de promenade dans un petit pavillon, lieu peu spacieux, mais dont les quatre murs étaient décorés d'inscriptions, et l'escalier orné de plantes en fleur. C'était un endroit écarté et tranquille, où le maître de la maison venait se livrer au repos.

Arrivés dans ce pavillon, les convives s'occupèrent quelque temps à regarder ce qui était autour d'eux. Yang et Pe étant descendus au pied de l'escalier, Gou et Yang-Fang restèrent debout ensemble à l'un des côtés du pavillon. Yang-Fang leva la tête par hasard, et vit au-dessus de la porte une inscription de trois caractères, Fe kou hian, *Pavillon de la satisfaction intérieure ;* il la lut tout bas, et tint quelque temps les yeux fixés de ce côté. Gou remarqua qu'il la considérait avec attention. « Ces trois caractères sont de la main de Ouiupi, lui dit-il, les traits en sont fermes et hardis. On

peut dire que c'était un excellent calligraphe. »

Yang-Fang voulut faire l'entendu et montrer qu'il se connaissait en caractères : « Oui, dit-il, c'était un calligraphe habile. Le mot *pavillon* est pourtant assez ordinaire. Mais les deux caractères FE KAO sont divinement écrits. » — Et en parlant ainsi, il donna à ce dernier mot la prononciation vulgaire, ne sachant pas qu'il était pris d'un passage emprunté du livre des vers, où, pour la rime, il faut prononcer *kou* (1).

(1) Voilà peut-être un des passages qu'il est le plus difficile de rendre parfaitement intelligible en français. Voici ce qu'il faut savoir pour le bien comprendre. Les lettrés sont nourris de leurs livres classiques comme nous le sommes des auteurs latins. Il faut qu'ils en apprennent au moins un par cœur, et qu'ils aient dans la mémoire les principaux passages des autres. Il serait aussi honteux pour eux de ne pas saisir les allusions qu'on y fait en toute occasion, qu'il le serait chez nous de ne pas reconnaître au premier mot tel vers de Virgile ou d'Horace, qu'on n'a pas même besoin de laisser achever, par exemple : *Novimus et qui te.... Omne tulit....* ou de ne pas savoir à quel auteur appartient ce vers si connu : *Habent sua fata libelli*, etc. L'inscription que, d'après un autre usage des lettrés, notre académicien avait mise sur la porte de son pavillon, étant prise du livre des vers, un licencié, un homme voué à l'étude, tel qu'on a dépeint Yang-Fang, doit l'entendre à la première vue. Or voici ce qui fait voir qu'il ne l'entend pas.

Dans le livre des vers, les mots changent quelquefois de prononciation pour l'euphonie ou pour la rime. On

Ce seul mot suffit pour tout éclaircir aux yeux de Gou. Il se contenta de répondre vaguement: « Oui, vous avez raison. »

Les vers suivants s'appliquent très-bien à cette aventure :

Le silence souvent rend service à la figure.
Aisément on peut confondre le dragon et le serpent.
Mais si l'on vient à entendre leur voix,
La difformité de l'un, la beauté de l'autre, se montrent à découvert.

lira quelquefois *po* au lieu de *pi*, *thin* pour *thian*; *tsi* pour *tseu*, ou comme dans le cas dont il s'agit *kou*, au lieu de *kao*. Les hommes versés dans la littérature sont au fait de ces changements, et celui qui n'y aurait pas égard serait considéré comme l'est en Europe quelqu'un qui scande mal un vers hexamètre, et qui commet une faute de quantité.

Les deux caractères que l'académicien avait fait écrire sur la porte de son pavillon, indiquent qu'il y jouit d'une satisfaction intérieure, ou plus littéralement, *dont* rien n'avertit *au-dehors*. Ce sont les derniers mots de la troisième strophe de l'Ode II du livre V, dans la première partie du livre des vers. Voici la traduction de l'Ode entière, par où l'on jugera de l'allusion que Gou y avait faite.

« Heureux le sage qui, dans la vallée où il vit retiré, se réjouit au son de la cymbale. Seul sur sa couche et déjà éveillé, il s'écrie : Jamais, je le jure, je n'oublierai le bonheur dont je jouis. »

« Heureux le sage qui, au revers de la montagne, se réjouit au son de la cymbale. Seul dans sa couche et déjà éveillé, il chante : Jamais, je le jure, mes désirs n'iront au-delà de ce que je possède. »

Au moment même où ils parlaient, Yang et Pe remontaient ensemble. La conversation recommença. Gou invita ses hôtes à se remettre à table, et voulut aussi faire recommencer le jeu. Yang-Fang demandait à céder son tour à Pe; Pe insistait pour que Yang-Fang commençât : ni l'un ni l'autre ne voulut céder. Yang, qui craignait que ce jeu ne produisît à la fin quelque découverte fâcheuse, profita de l'occasion : « Puisque votre seigneurie ne consent

« Heureux le sage qui, sur la colline où il habite, se réjouit au son de la cymbale. Seul sur sa couche et déjà éveillé, il se repose, et jure que jamais il ne confiera au vulgaire le sujet de sa joie. »

Maintenant, pour qu'on juge combien serait grave la faute qu'on ferait en lisant le dernier mot de cette ode, sans avoir égard à la rime, il faut transcrire la dernière strophe en entier :

« Khao phan tsaï lou;
« Chi jin-tchi tchou
« Tou meï ou sou
« Young chi fe KOU. »

Le jeune homme, qui a pu lire ces derniers mots *fe kao*, est par cela seul convaincu d'ignorance. Il ne sait pas le livre des vers par cœur, il n'a pas fait de bonnes études, il n'a point de connaissances littéraires, il est indigne d'épouser une fille aussi belle et aussi savante que notre héroïne. Telles sont les conclusions que des parents épris de la belle littérature tireront tout à la fois d'une circonstance si minutieuse qu'elle semblerait insignifiante à un lecteur européen.

pas à donner l'exemple, dit-il, comment voulez-vous que mon fils soit assez indiscret pour cela? Il vaut mieux, je crois, causer ensemble en buvant. Mais mon désir ne doit pas prévaloir sur le vôtre. »

— « Votre avis est très-bon, répondit Pe, mais il faut bien quelque amusement pour s'animer à boire. »

« A table avec des amis, quel est celui qui refuserait de s'enivrer? » dit Yang. Le docteur Gou fit aussitôt donner à chacun de ses hôtes une grande tasse, et tous quatre se mirent à causer et à boire alternativement. Ils passèrent ainsi le temps à table, jusqu'au moment où ils sentirent les premiers avant-coureurs de l'ivresse. Alors Yang, qui tremblait que Pe, s'il venait à s'animer, n'eût l'envie de composer des vers, feignit d'être plus étourdi qu'il ne l'était réellement, et voulut absolument se lever et prendre congé avec Yang-Fang. Ainsi,

L'hôte avait double main,
Mais le maître avait quatre yeux.
La trame était divinement ourdie,
Mais la vue était encore plus subtile.

Laissons Yang et son fils s'en retourner chez eux après avoir pris congé de la compagnie

Gou, qui avait retenu Pe pour prendre encore quelques rafraîchissements, s'empressa de lui raconter l'aventure de l'inscription. — « J'avais bien remarqué, dit Pe, l'embarras où il était tantôt en vidant les tasses; mais une bévue semblable montre son ignorance à découvert. L'astrologue ne méritait aucune confiance, à ce qne je vois? »

Gou se mit à rire. — « Comment, dit-il, avez-vous pu vous arrêter aux paroles de ce devin? C'est sans doute le vieux Yang qui, frappé de la beauté des vers que ma nièce a composés l'autre jour, l'aura envoyé pour vous faire des contes. »

— « Cela doit être, dit Pe en secouant la tête; et sans l'expérience d'aujourd'hui, il s'en fallait peu que je ne donnasse dans le piége. »

Les deux beaux-frères continuèrent de causer ainsi et de boire ensemble pendant quelque temps, puis ils se séparèrent.

Si quelqu'un a un projet en tête,
C'est à moi d'y prendre garde.
A mille ruses, opposez dix mille précautions,
Vous ne pourrez errer de l'épaisseur d'un cheveu.

Cependant Yang, de retour chez lui, s'imaginait que son fils n'avait pas laissé connaître son ignorance à ce repas; tout joyeux il se di-

sait à lui-même : « Il y a lieu de croire que notre alliance se fera ; mais qui choisirai-je pour être l'entremetteur ? C'est un point essentiel. »

Après un instant de réflexion : « Ce vieillard est entier et opiniâtre, dit-il ; si je charge quelque personne de distinction d'aller lui parler, il dira que je l'importune de mon crédit. Il vaut mieux que je lui envoie Sse Fanghoei. Ils ont été compagnons d'études, ils sont amis, il n'aura rien à dire. »

Cette résolution prise, il allait partir pour faire une visite à son excellence Sse, quand un de ses domestiques lui rappela qu'un exprès était venu la veille annoncer qu'il y aurait ce jour même une assemblée de la chambre des inspecteurs généraux, et qu'il était temps de s'y rendre. « J'allais l'oublier, » dit-il. « Sans doute, ajouta-t-il en lui-même, Sse Fanghoei y viendra de son côté. »

Il donna ordre qu'on lui préparât un cheval, et il se rendit à l'assemblée des inspecteurs généraux. Plusieurs étaient déjà arrivés avant lui; par bonheur, Sse y vint aussi. Après les révérences, il fut question de l'objet de la convocation. C'était l'empereur régnant qui voulait envoyer près de son frère, captif en Tartarie, un officier

chargé de le complimenter, et de lui porter des habits d'hiver. Le ministère du personnel avait été long-temps sans proposer aucun choix à S. M., de sorte qu'un décret impérial ordonnait aux présidents des cours souveraines et des corps judiciaires et administratifs de se réunir pour en délibérer. La chambre des inspecteurs généraux était convoquée pour s'occuper de cette affaire en particulier et se mettre en état de porter un avis arrêté à l'assemblée générale.

Quand cet objet eut été soumis à la délibération, les inspecteurs généraux, guidés chacun par des considérations particulières, n'osèrent faire aucune proposition. Tous parurent devant l'assemblée, et faisant une profonde salutation, ils représentèrent que la commission dont il s'agissait exigeant que, pour aller trouver l'empereur captif, on se rendît au campement des Tartares, il fallait absolument, pour ne pas se montrer indigne de la confiance du prince, être un homme d'un talent éminent, et d'une prudence éprouvée; un homme courageux et robuste, en un mot, un homme accompli; qu'il était à craindre que dans le court espace de temps d'une délibération, le choix n'eût pas toute la maturité nécessaire; qu'il valait mieux que chacun

des magistrats s'en retournât chez lui, et songeât sérieusement à cette affaire, afin de pouvoir proposer ensuite à la chambre quelqu'un qui méritât sa confiance, et que son doyen fût ainsi parfaitement éclairé. » L'assemblée entière ayant été de cet avis, on se sépara à l'instant.

C'est en conseil que les affaires publiques doivent se traiter :
Qu'est-il besoin de retourner chez soi pour y songer?
Mais tel est l'esprit de ces magistrats courtisans :
Sur dix, il y en a neuf qui sont occupés de leur intérêt privé.

Au moment où les inspecteurs se séparaient, Yang se hâta de piquer son cheval pour rejoindre Sse, et quand il l'eut atteint. « J'ai une petite demande à vous faire, dit-il; je voudrais vous accompagner chez vous. »

— « Quelle affaire a votre seigneurie ? lui demanda Sse. Pourquoi ne m'en feriez-vous pas part sur-le-champ ? »

— « Si c'était tout autre objet, reprit Yang, nous pourrions nous en entretenir sur la route, mais pour celui-ci, il faut que j'aille chez vous : cela sera plus convenable. »

Tout en parlant ainsi les deux magistrats s'avançaient à côté l'un de l'autre, et en peu de temps ils arrivèrent à la demeure de Sse. Ils

descendirent de cheval, et entrèrent dans le salon où ils s'assirent. « Quelle est l'affaire dont vous vouliez m'entretenir? » demanda Sse.

— « Il ne s'agit de rien moins que d'un mariage pour mon fils; et je voulais vous prier de vous y employer. »

— « Monsieur votre fils a été inscrit l'automne dernier sur le catalogue des licenciés; comment se fait-il qu'il ne soit pas encore marié? »

— « Mon fils a vingt ans à présent: il a eu du bonheur l'année dernière. Mes collègues m'ont à l'envi fait des propositions de mariage pour lui. Mais il est absolument déterminé à n'épouser qu'une fille recommandable par ses vertus et ses talents, et c'est ce qui a retardé jusqu'ici la conclusion de cette affaire. Il y a quelques jours, quand je me suis trouvé à dîner avec votre seigneurie chez Pe, le maître des cérémonies, j'ai eu occasion de connaître le mérite et l'habileté de sa fille, par la manière dont elle a su composer des vers à la place de son père. En rentrant chez moi, j'ai raconté la chose à mon fils; il a conçu un désir extrême d'obtenir une personne aussi distinguée. Mais j'ai pensé que le seigneur Pe était d'un caractère prompt et fier, et j'ai craint, si je lui envoyais quel-

que autre personne, qu'il ne voulût pas écouter ses propositions, et que l'affaire ne vînt à manquer. Parmi mes compagnons d'études, il n'y a que votre seigneurie qui soit liée avec lui ; j'ai d'ailleurs le plus grand désir d'être honoré par vous d'une marque d'amitié : voilà pourquoi je suis assez hardi pour oser solliciter celle-là de vous. Serez-vous assez bon pour prendre cette peine ? »

— « Quand il s'agit d'une aussi belle alliance, je dois m'empresser de vous offrir mes services ; mais vous connaissez l'inflexibilité du seigneur Pe : s'il est bien disposé, il importe peu par qui vous lui fassiez parler. Mais s'il ne l'est pas, quoique je me flatte d'être son ami, j'aurai bien de la peine à le ramener. Le point essentiel dans cette affaire, c'est la jeunesse et le mérite distingué de Monsieur votre fils : c'est là, sans doute, ce dont il sera le plus touché. Je ne prévois pas qu'il puisse avoir de détermination contraire. Il est trop tard aujourd'hui pour que j'aille lui faire une visite ; mais demain matin j'irai m'acquitter de la commission de votre seigneurie ; et, que je le voie bien ou mal disposé, j'aurai toujours l'honneur de retourner pour vous en rendre compte. »

— « Je vous serai infiniment obligé, » répondit Yang, en faisant une révérence; et en finissant de parler il se leva et prit congé.

De l'aventure qu'on vient de raconter, on verra suivre une course dans les régions du nord, l'abandon d'une fille chérie, sa retraite dans la province de Nanking, et d'autres contretemps.

Pour un dessein qu'on s'est mis dans la tête
On fait mille plans, on établit cent combinaisons.
Mais le succès bon ou mauvais dépend du ciel.
Qui peut garantir la réussite ?

Ceux qui ne savent pas ce que produisit la visite de Sse l'apprendront dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

PE, DURANT UN VOYAGE PÉRILLEUX, TROUVE UN PROTECTEUR POUR SA FILLE.

**Dans ces alternatives dont la vie d'aucun homme n'est exempte,
Qu'il est doux de trouver l'appui d'un parent, d'un ami!
Heureux Souhoung d'avoir pu y recourir!
Quelle gloire pour Yingtchou d'avoir été l'appui des orphelins.
Il faut toujours qu'à la fin la vertu ait sa récompense,
L'intrigant est souvent puni par ses intrigues mêmes.
Le bien, le mal ne viennent pas des seuls caprices du sort.
Le parti le plus sûr dans le monde est de ne jamais recourir à la fraude.**

Sse, chargé par Yang de faire une demande de mariage à Pe, ne se dissimulait pas les difficultés de sa commission. Mais comme il étoit trop engagé pour pouvoir reculer, le lendemain matin il alla rendre une visite à Pe. Celui-ci n'était pas encore levé. Il fit prier Sse de s'asseoir un instant dans sa bibliothèque; et, achevant sa toilette en diligence, il se hâta de venir le trouver. « Seigneur, qu'est-ce qui vous a fait sortir de si grand matin? » lui demanda-t-il.

— « Une commission que j'ai reçue, répon-

dit Sse, et une demande que je dois faire. N'est-ce pas une bonne raison pour sortir de grand matin?»

— « De qui avez-vous reçu une commission, Seigneur, et à qui s'adresse la demande que vous avez à faire?»

— « C'est Yang Tseuhian qui m'a donné la commission, et la demande que j'ai à faire s'adresse à votre seigneurie.»

Pe comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait, et pour aller au-devant: « Seigneur, dit-il, puisque c'est Yang Tseuhian qui vous a donné cette commission, et qu'elle s'adresse à moi, je dois vous dire, qu'à moins qu'il ne s'agisse de mariage, je suis prêt, en toute autre chose, à recevoir vos ordres.»

Sse fit un grand éclat de rire: « Seigneur, s'écria-t-il, vous êtes aussi pénétrant qu'un génie: c'est de cela même qu'il s'agit. Hier, le vieux Yang s'est trouvé avec moi au conseil; après la séance, il est revenu chez moi pour m'entretenir de cet objet. Les vers de votre fille qu'il a vus l'autre jour lui ont donné la plus haute idée de son talent et de son mérite. Il en a été tellement touché, qu'il désirerait ardemment de voir le lierre s'entrelacer autour

de l'arbre. Il a donc remis entre mes mains le manche de la coignée. J'ai bien pensé que cette proposition pourrait ne pas convenir à votre seigneurie ; mais après les instances qu'il m'a faites, il m'était difficile de le refuser tout net. Je n'ai pas pu m'empêcher de venir vous en parler. Vous consentirez ou vous ne consentirez pas. Je recevrai votre détermination quelle qu'elle soit, et je ne vous importunerai en aucune manière. »

— « Peu s'en est fallu que je n'aie été sa dupe dans cette affaire, » dit Pe.

— « Comment cela ? » demanda Sse.

Pe lui raconta alors l'entretien qu'il avait eu avec l'astrologue Liaoteming, le dîner chez le docteur Gou, et l'aventure de la bévue à laquelle l'inscription avait donné lieu. « Si mon parent et moi, ajouta-t-il, nous eussions été moins attentifs, comment aurions-nous pu nous empêcher de tomber dans son piége ? »

— « Je connais à fond toute l'histoire de son fils. C'est Louwenming, le Sous-Préfet de la ville de Kinkhi ; c'est lui qui a reçu ce jeune homme dans la deuxième section du concours de poésie. Il y a quelques années que Lieou, l'examinateur général du Kiangsi, eut envie de

dénoncer le Sous-Préfet Lou; celui-ci trouva moyen de se faire soutenir par le vieux Yang; et pour s'acquitter envers lui, il a favorisé ensuite le fils de Yang dans son examen. Dernièrement encore le vieux Yang voulait faire obtenir de l'avancement au Sous-Préfet Lou: c'est Pehu-ying qui s'y est opposé. Vous voyez bien que son fils n'a véritablement aucun mérite; comment donc peut-il songer à l'unir à mademoiselle votre fille? »

— « Il n'en faut plus parler; retournez près de lui, seigneur, et dites-lui simplement que je n'ai pas accepté sa proposition. »

— « Je m'y étais bien attendu, » dit Sse. Et en disant ces mots, il voulut se lever. Mais Pe ne pouvait le laisser partir ainsi. Il le retint pour prendre une collation. Quand ils eurent déjeûné ensemble, ils se séparèrent. Ainsi:

La raison et la justice s'accordent naturellement ensemble.
Mais le droit et le tort ne sauraient s'unir.
Profitons, s'il est possible, des dispositions favorables d'autrui;
Car la violence est communément un mauvais parti.

En sortant de chez Pe, Sse ne rentra pas chez lui: il alla directement à la maison de Yang. En l'abordant, celui-ci lui dit: « Mille remercîments de la peine que vous avez prise: je

ne sais comment je pourrai vous en marquer ma reconnaissance. »

— « Ma peine n'a servi à rien ; mais j'espère que vous ne m'en saurez pas mauvais gré ; » répondit Sse.

— « Est-ce que Pe a refusé ma proposition ? » demanda Yang.

— « Je suis allé aujourd'hui voir le seigneur Pe, et je lui ai communiqué les ordres que j'avais reçus de votre seigneurie. Il m'a répondu qu'il serait naturellement disposé à vous complaire ; mais que d'abord, les talents éminents de monsieur votre fils, le peu de mérite de sa fille, rendaient l'alliance trop disproportionnée ; qu'en second lieu, il n'avait pas de fils ; que sa fille et lui s'étaient accoutumés depuis longtems à vivre l'un avec l'autre, et que la province natale de votre seigneurie étant fort éloignée, il aurait bien de la peine à supporter une séparation ; qu'enfin sa fille était bien jeune, et qu'il désirait attendre encore pour la marier. Voilà les motifs qui l'empêchent d'accepter votre proposition. »

— « Toutes ces raisons sont de purs prétextes, et je devine sa pensée. Sans doute il dédaigne mon peu de fortune, et l'infériorité de

ma charge. Ma maison ne lui paraît pas digne de s'allier avec la sienne. Puisqu'il refuse, c'est bien; n'en parlons plus! Mon fils n'a qu'un mérite ordinaire; mais il ne manquera pas de femme pour cela. Sa fille a seize ans; ainsi elle n'est pas trop jeune. Le Kiangsi est une province éloignée; mais prétend-il garder sa fille chez lui toute sa vie? Je vois bien à quelle espèce d'homme il la destine : ce sera sans doute à quelque poète. »

— « Ne vous irritez pas ainsi, seigneur. C'est l'attachement du seigneur Pe pour sa fille qui est la cause de son refus; ma maladresse, mon peu d'habileté dans l'art de la persuasion y auront aussi contribué; peut-être y repensera-t-il plus tard: qui sait s'il ne reviendra pas sur sa résolution? Puisque vous voulez demander pour monsieur votre fils la main d'une personne vertueuse et instruite, rien n'empêche que dans quelque temps vous n'employiez le secours d'un autre entremetteur. »

— « Puisque la proposition transmise par vous n'a pas été écoutée, quelle autre personne puis-je lui envoyer? Qu'il n'en soit plus question ! Je lui ai fait les premières avances; il s'y est refusé. Mais les affaires de ce monde sont

sujettes au changement. Qui sait s'il ne viendra pas un temps où ce sera lui qui me sollicitera? Tout ce qui me fâche, c'est d'avoir donné tant de peine à votre seigneurie; voilà ce qui n'était pas convenable. »

Sse vit bien que Yang était profondément piqué. « Mes efforts n'ont pas été heureux, dit-il, l'obstination de notre vieillard l'a emporté; et quand j'ai vu que je n'y pouvais rien, j'ai été obligé de le quitter. Mais il sera facile de trouver une autre occasion, et de revenir à la charge. »

— « Je vous ai donné bien de la peine, reprit Yang, et je vous suis infiniment obligé. »

A ces mots Sse prit congé et sortit.

Rien d'heureux ne peut naître de la colère.
La bienveillance n'a plus de place dans le cœur d'un ennemi.
Une demi génération ne suffit pas pour faire des amis éprouvés,
Et une heure donne naissance à d'implacables ressentiments.

Après avoir reconduit Sse jusqu'à l'extérieur, Yang rentra chez lui et s'assit dans le salon. Ses réflexions augmentèrent de plus en plus son dépit : « Ce méchant vieillard! s'écria-t-il, puisqu'il n'avait pas dessein d'accepter ma proposition, quel besoin de nous faire inviter, ces jours derniers, mon fils et moi, par le bonhomme

Gou! il est bien clair qu'il a voulu se jouer de moi. D'ailleurs c'est sa science qui l'énorgueillit et qui fait qu'il se montre plein d'arrogance à mon égard! Parce qu'il était mon compagnon d'études, je n'étais pas disposé à lui susciter des affaires. Le jour même où il fut question de ces vers sur les reines-marguerites, quand nous avons fait collation chez lui, combien de fois n'a-t-il pas donné cours à son humeur! j'ai tout supporté de sa part avec patience; et maintenant, qu'il s'agit d'un projet d'alliance, je faisais encore les premières démarches. Il me semble que je ne le déshonorais pas par cette proposition. Quel motif peut-il avoir de me refuser? Qu'il se présente une occasion de lui jouer quelque tour : c'est alors que mon ressentiment se montrera! »

Puis, continuant ses réflexions : « Voici mon affaire! se dit-il à lui-même. L'autre jour, quand j'ai dit que l'empereur régnant voulait envoyer quelqu'un auprès de l'empereur captif, et que c'était une mission épineuse et délicate, il s'est moqué de moi et a prétendu qu'il fallait n'avoir pas le cœur d'un homme pour la trouver difficile. Sa majesté a ordonné hier à notre Chambre de délibérer sur cette affaire, afin que chacun puisse proposer un sujet. Je n'avais per-

sonne en vue. Qui m'empêche de le présenter? Lui qui a le cœur d'un homme, il ira faire un tour en Tartarie. De plus, comme il n'a pas de fils, nous verrons un peu à qui il confiera la garde de cette jeune et aimable fille. Il ne serait pas impossible qu'il voulût alors lui-même me prier de renouer; mais il ne sera plus temps. »

Il s'en tint à ce dessein et il écrivit un placet où il exposa que le premier maître des cérémonies Pe-Hioüan était un magistrat dont l'âge avait mûri l'expérience; un homme d'un talent très-distingué et d'un courage à toute épreuve; que si on le choisissait pour aller auprès de l'empereur captif, il saurait honorer la commission de son souverain, et qu'on sollicitait pour lui cette faveur, *sauf meilleur avis*. Il alla secrètement remettre ce placet à la chambre des inspecteurs. On y était assez embarrassé de n'avoir personne à proposer, et l'on fut très-satisfait, en recevant ce placet, d'y trouver une présentation toute prête pour l'assemblée générale. Le hasard voulut que les six directeurs généraux présentassent aussi à l'assemblée le messager d'état Lichi. L'assemblée admit ces deux présentations et s'empressa de les soumettre à l'approbation de l'empereur.

Dès le lendemain, un décret impérial éleva les deux magistrats présentés à la dignité de premier et de second envoyés spéciaux, chargés d'aller s'informer de la santé de l'empereur captif, et de traiter de la paix avec les Tartares. Le terme de leur départ était fixé à cinq jours. On remettait à leur retour les promotions et les autres récompenses qu'ils pourraient avoir méritées.

Dès que ce décret eut été rendu, un message alla le porter à la maison de Pe. Celui-ci le lut et demeura confondu : « Qui peut m'avoir fait charger d'une commission si périlleuse? » se demanda-t-il d'abord.

Après un instant de réflexion : « Nul autre que Yang-Thingtchao! se dit-il en lui-même. Ce vieux fourbe, piqué de mon refus, sera devenu mon ennemi. Toutefois, quoique ce soit par des motifs d'inimitié personnelle qu'il me lance dans une affaire remplie de dangers, je dois penser qu'en ce moment même l'empereur est captif chez les barbares. Moi, qui suis son sujet, je ne suis tenu qu'à aller momentanément près de lui, m'informer de sa santé. Si, profitant de cette occasion, je puis traiter de la paix, obtenir le retour de sa majesté, m'acquitter en un mot du

devoir d'un sujet fidèle, je n'aurai pas été tout-à-fait inutile à mon pays.

« Mais ce voyage en Tartarie est une affaire dont on ne peut prévoir les suites. Qui sait combien durera mon absence? et ma pauvre fille Houngiu, comment pourra-t-elle demeurer seule? Ce vieux fourbe de Yang a bien osé s'attaquer à moi. Quand je serai parti, il ne manquera pas d'exciter les vents et de soulever les flots. Aucune barrière ne pourra l'arrêter, elle tombera dans ses mains empoisonnées. »

Au moment même où il était en proie à cette agitation, on vint lui annoncer la visite de l'inspecteur-général Sse. Pe sortit avec empressement pour aller à sa rencontre. Sse lui fit la révérence et avant d'avoir achevé de le saluer : « Cela est-il possible! s'écria-t-il; parce que, l'autre jour, vous avez refusé sa proposition d'alliance, il est allé, en se cachant de moi, porter le nom de votre seigneurie à la Chambre. Le décret a été rendu ce matin; aussitôt que je l'ai appris, je suis allé sur-le-champ chez lui. Mais il a eu soin de se celer et je n'ai pu le voir. Ne pouvant rien de ce côté, j'ai engagé quelques-uns de mes collègues à venir avec moi chez le seigneur Wang; nous lui avons raconté toute

l'affaire : comment il vous avait demandé votre fille, et comment vous la lui aviez refusée, ce qui était cause du tour qu'il venait de vous jouer. Le seigneur Wang a paru un peu surpris de ce récit. Il a dit que le décret était rendu, et qu'il n'était pas possible de le retirer, à moins que votre seigneurie n'écrivît un placet et ne prétextât une maladie pour s'excuser; qu'alors la Chambre s'assemblerait de nouveau, et présenterait une autre personne; que c'était le seul moyen de sortir d'embarras. C'est ce qui m'amène en ce moment près de vous : il faut promptement prendre un parti; il n'y a pas de temps à perdre. »

— « Je suis infiniment reconnaissant de votre extrême bonté. Mais, quoique ce soit le vieux Yang qui m'ait engagé dans cette périlleuse mission, le décret impérial est rendu : l'affaire est devenue celle de sa majesté. Comment celui qui exerce une charge pourrait-il refuser la commission qu'on lui donne? Si je prétextais une maladie, je ne ferais pas seulement une action contraire à ma réputation et à mon devoir, mais je m'exposerais aux railleries mêmes du vieux Yang. »

— « Le discours de votre seigneurie est plein

de sens et de raison; mais à l'âge avancé où vous êtes parvenu, vous aurez de la peine à supporter les rigueurs d'un climat sauvage et les fatigues d'une course hors des frontières de l'empire. »

— « L'empereur est en péril et n'a pour abri qu'une misérable hutte. Comment le moindre de ses sujets oserait-il se plaindre de la fatigue? »

Sse fut attristé de ces paroles et dit en soupirant: « Seigneur, votre ame est remplie de dévouement et de fidélité. Elle est de l'essence des génies. Mais le vieux Yang, cette indigne brute, n'est pas le seul à blâmer dans cette affaire; nous autres qui avons voulu juger un sage avec le cœur d'hommes vulgaires, nous méritons de partager l'indignation qu'il inspire. Un excellent ami est méchamment lancé dans un voyage périlleux, nous nous en affligeons, et nous ne savons pas y porter remède! que faire! que faire! »

Pe non moins ému lui répondit : « Vous me montrez l'affection d'un parent : il faudrait avoir l'insensibilité d'un arbre ou d'une plante, pour n'être pas touché de votre amitié! mais dans la situation où je me trouve, après avoir

consacré ma vie à l'étude de mes devoirs, dois-je, dans cette occasion, consulter autre chose et me manquer à moi-même! Si je me laissais troubler par l'orage, si je ne consultais que mon intérêt, et que je réglasse mes affections d'après les dangers auxquels ma vie peut être exposée, en quoi différerais-je du vieux Yang? »

— « Vos sentiments sont nobles et vos résolutions dignes de vous. Combien d'entre nous qui ne sauraient vous égaler! mais le ciel protège l'homme de bien. Surmontez le péril sans vous laisser troubler. Pour moi; dont le caractère n'est pas aussi élevé, je ne puis toutefois faire société avec des hommes si corrompus. D'ailleurs la capitale est un séjour trop dangereux. Quand votre seigneurie sera partie, je solliciterai bien vite quelque commission pour m'éloigner d'ici. »

— « Quelque commission que vous sollicitiez, il en sera ailleurs tout comme ici. » Et en finissant ces mots, Pe voulut engager Sse à venir s'asseoir dans sa bibliothèque, mais Sse s'y refusa : « Est-ce ici le moment, dit-il, et avez-vous du temps à perdre ainsi? »

Il se leva sur-le-champ, et sortit après avoir pris congé.

Le digne buveur n'est pas celui qui aime le vin.
Le vrai poète sait allier la poésie et la pratique de ses devoirs.
Au moment où il faudra porter les ordres de son maître chez les barbares du Nord,
Magistrat éprouvé, il ne fuira point devant les périls.

Après avoir reconduit Sse, Pe revint chez lui et entra dans l'appartement intérieur, pour faire part à sa fille de ce qui venait d'arriver. A ce récit, Houngiu fut saisie de douleur, son teint devint couleur de terre : sans qu'elle s'en aperçût, des torrents de larmes coulèrent de ses yeux, et comme une pluie abondante inondèrent ses joues. « Est-il possible ! est-il possible! s'écria-t-elle, et que ce soit une fille qui cause un si grand malheur à son père ! J'ai ouï dire que les pauvres prisonniers, captifs dans les déserts de la Tartarie, y souffrent le froid le plus rigoureux ! et encore, dans l'hiver, quand la neige et la bruine couvrent tous les chemins ! Un homme à la force de l'âge aurait peine à supporter ce voyage : vous, mon père, à l'âge où vous êtes, comment pouvez-vous l'entreprendre? La chose est évidente : c'est ce vieux Yang, c'est ce méchant homme qui, parce que mon mariage n'a pu se conclure, vous a suscité cette malheureuse affaire; mais, mon père, pourquoi ne pas présenter une sup-

plique à l'empereur, afin de lui faire connaître en détail toute cette aventure, prétexter une maladie, donner votre démission? peut-être que sa majesté aurait pitié de vous. »

— « Sse Fanghoeï me faisait à l'instant la même proposition que toi: il a été raconter l'affaire à la cour. Il voulait que j'écrivisse un placet pour prétexter une maladie, et il se chargeait de me tirer lui-même de ce mauvais pas, mais j'ai fait des réflexions à ce sujet. De cette affaire dépend la réputation de toute ma vie. Que je prétexte une maladie, ceux qui seront au fait de la chose verront bien que c'est une vengeance de Yang-Thingtchao; ceux qui ne la connaîtront pas diront que j'ai voulu fuir le péril. Je songe que, persécuté par Wangtchin, j'ai quitté ma charge et me suis retiré dans la solitude, et que par-là j'ai mérité la considération générale, et obtenu la charge que j'occupe aujourd'hui. Je suis rentré dans les emplois: et au moment où les dangers du pays exigent qu'on envoie des ambassadeurs au dehors, j'irais faiblir et donner encore une fois ma démission! je me montrerais comme un homme à deux faces, ayant une tête de tigre et une queue de serpent! Je deviendrais le sujet d'une

risée éternelle. Comment pourrais-je prendre ce parti? »

La jeune fille essuya ses larmes : « Vos réflexions sont parfaitement justes, mon père, dit-elle, je ne sais si ce serait agir en magistrat vertueux. Mais je suis votre fille, et ce que je sais bien, c'est qu'un pareil voyage au nord des frontières va vous exposer, dans un âge avancé, aux rigueurs d'un climat barbare, et mettre en danger votre vie, au milieu de peuples sauvages, semblables à des loups, accoutumés à la violence et au meurtre. Ils ont si peu de respect pour le royaume du Milieu (1), qu'on ne sait si l'empereur est mort ou vivant. Comment ménageraient-ils un simple envoyé? O mon père, vous êtes tombé dans la gueule d'un tigre! quel inépuisable sujet de douleur! »

— « Yesian n'a de barbare que le nom; quoique Tartare, il connaît les règles de la politesse et de la justice; il a appris que l'empire avait un régent, et plus d'une fois déjà il a manifesté ses regrets du mal qu'il nous a fait. D'ailleurs l'empereur a laissé éclater un si grand caractère, que les Tartares ne voudront pas ajouter aux ri-

[1] C'est le nom que les Chinois donnent à leur empire.

gueurs de sa captivité. Ces jours derniers il est arrivé du nord un envoyé pour traiter de la paix, et il semble que le désir qu'ils en ont est sincère. Je suis l'ambassadeur chargé de porter la réponse à ces propositions. Les mêmes rites sont en usage là comme ici. Bien certainement, ils ne choisiront pas cette occasion pour commettre de nouveaux excès. Mais après mon départ, pourras-tu rester seule ici, toi, ma pauvre fille, à l'âge où tu es, avec un fourbe comme ce vieux Yang? son projet n'est pas mort; il ne manquera pas d'ourdir de nouvelles trames. Quel moyen d'avoir l'esprit en repos?.

— « Vous êtes un des grands magistrats de l'empire, mon père; vous êtes envoyé en ambassade par le souverain. Votre famille restant ici, les portes bien fermées, que peut-il faire, malgré toute sa perversité?

— « Le cœur du méchant est comme les démons et comme le Iu (1): on ne saurait s'en

(1) Le Iu est, suivant les uns, une espèce de renard dont le corps est très-court; suivant d'autres, un démon ou encore un animal à trois pieds, fait comme une tortue. Il se tient sur le bord de la mer, et quand un homme en approche assez pour que sa figure se réfléchisse dans l'eau, le Iu lance avec sa gueule du sable sur cette image, ce qui fait mourir l'homme à l'instant. De là vient qu'on lui donne un autre nom qui signifie

faire une idée d'après les règles ordinaires. Si tu restais ici, quelque chose que je pusse faire, je ne pourrais me guérir de mes inquiétudes. Il vaut mieux, que tu t'en retournes, ou si tu redoutes la longueur du chemin et que tu craignes d'être trop long-temps en route, peut-être pourrais-tu t'arrêter quelque temps dans le Chantoung, chez ta tante Lo. Je partirais alors avec l'esprit tranquille. »

— « L'un et l'autre partis sont également bons. Mais des deux côtés la route est bien longue. Si je ne me hâte pas d'arriver, ce vieux Yang, si méchant et si audacieux, saura que je suis partie pour le midi : nul doute qu'il n'envoie à ma poursuite des gens à lui, et qu'il ne suscite quelqu'affaire sur la route, pour m'obliger à revenir, ou m'engager dans quelque démarche hasardée. Supposez que j'arrive sans encombre à la maison, je serai encore plus éloignée de mon père : comment pourrai-je avoir de ses

qu'il *tire sur les ombres*. Le P. Basile prétend que le Iu est un ver vénéneux qui naît sous les pas des femmes de mœurs équivoques, et ajoute que c'est pour cela qu'il y en a beaucoup dans la province de Canton. Le bon missionnaire se trompe, au moins en ce qui concerne la nature de l'animal, qui doit avoir trois pieds, peut-être quatre, et qui par conséquent ne saurait être rangé parmi les vers, qui n'en ont point du tout.

nouvelles? et à quelle inquiétude ne serai-je pas livrée? Il me vient une idée : il vaudrait mieux fermer les portes de votre maison comme à l'ordinaire, en disant que vous y laissez votre famille, et me faire partir secrètement pour la maison de mon oncle; de cette manière tout sera en sûreté, et votre fille pourra continuellement être informée des nouvelles de son père. »

Pe approuva beaucoup ce plan, et il allait envoyer quelqu'un chez son beau-frère pour en conférer avec lui, quand le docteur Gou, qui venait d'apprendre la nouvelle, arriva précisément pour s'informer de ce qui en était. Pe le fit aussitôt prier d'entrer dans l'appartement intérieur, et dit à Houngiu de venir avec lui à la rencontre de son oncle.

— « J'ai passé ces deux derniers jours-ci chez moi, dit le docteur, et je ne savais pas un mot de cette affaire. Tout-à-l'heure notre bureau s'est assemblé pour la rédaction de quelques écrits impériaux. En apprenant tout ceci je suis resté confondu. Cela se peut-il? Le vieux Yang est-il donc un homme si dangereux? »

— « Tout cela vient de la pièce de vers de l'autre jour, répondit Pe. C'est là la racine du

mal. Du reste, ce voyage n'est pas en lui-même une chose bien grave. Nous étions tout à l'heure à en causer, ma fille et moi. C'est elle, une jeune fille faible et sans appui, qui est le sujet de ma plus grande inquiétude. »

— « J'aurais imaginé que le climat rigoureux des pays situés au-delà des frontières vous aurait inspiré de la crainte. Mais, mon beau-frère, puisque vous avez assez de courage pour entreprendre ce voyage, ce sera pour vous et pour nous un sujet de gloire qui égalera la durée de notre vie. Quant à ma nièce, puisque je suis ici, qu'avez-vous à redouter pour elle ? Partez tranquille; je suis en état de répondre à votre confiance. »

Ce discours fit grand plaisir à Pe: « Nous en parlions à l'instant même, ma fille et moi, dit-il, et son idée était parfaitement d'accord avec l'offre que vous me faites. Mais je redoute la méchanceté extraordinaire de ce vieux Yang. Quand je serai parti, bien certainement, il recommencera ses persécutions. Je désirais bien de vous confier ma fille, mais j'avais peur de vous entraîner dans quelque mauvaise affaire: cette crainte m'arrêtait et je n'osais vous en parler; puisque vous avez tant de bonté pour

nous, cette marque d'amitié m'ôte toutes mes inquiétudes et elle me permettra de partir avec tranquillité. »

— « Quelque méchant que soit le vieux Yang, dit Gou, il s'agit ici de la fille d'un des principaux magistrats de l'empire; comment oserait-il se permettre rien de contraire aux rites, surtout quand je suis ici ? »

— « Dès-que mon oncle veut bien me promettre sa protection, vous pouvez être sans inquiétude, mon père. Mais il faut maintenant prendre un parti relativement à votre voyage. »

— « Puisque je sais à qui je puis te confier pendant mon absence, dit Pe en riant, mon parti sera bientôt pris. Si, dans ce voyage au nord, mon corps est en danger, c'est ma langue qui en est cause. Le terme fixé par l'empereur pour mon départ est de cinq jours. Que je le veuille ou que je ne le veuille pas, aujourd'hui, demain, il faut se soumettre; quel parti y a-t-il à prendre ? Va faire servir le dîner. Ton oncle et moi nous avons besoin de boire quelques tasses ensemble, pour nous préparer à notre séparation. »

Mademoiselle Pe obéit, et elle chargea ses femmes de faire préparer une légère collation,

et de l'apporter à son père et à son oncle. Pe voulut que sa fille s'assît aussi à ses côtés. Quand il eut pris quelques tasses, il fit un long soupir et dit : « Que de mal un misérable peut causer à un sage ! Je suis encore aujourd'hui à boire tranquillement avec mon frère et ma fille ; demain je serai sur un cheval à traverser les sables des déserts, et j'ignore en quelles régions j'irai vivre ou mourir : en y songeant avec attention, on voit que ce sont les méchants qui sont chargés de la punition de nos fautes. »

— « Un misérable peut se jouer du sort d'un sage, dit Gou ; mais à la fin le ciel n'accorde le bonheur qu'à l'homme vertueux. Ce voyage dans d'affreux climats est un malheur dont vous n'avez pu vous garantir, mon frère. Mais ce sera une occasion pour que le mérite, les talents et la vertu d'un homme de bien soient mis dans tout leur jour. On verra que vous n'êtes pas de ces magistrats qui n'ont en vue que le profit, et qui tournent avec les circonstances. »

— « Ce que vous dites, mon frère, est tout-à-fait d'accord avec ce que je pense ; mais ce qui m'afflige, c'est de voir que dans ma vieillesse, privé du bonheur d'avoir un fils, n'ayant que ma pauvre fille, il faut que nous soyons encore

en butte aux orages. Je suis bien heureux de pouvoir la déposer en vos mains: mais le miroir de jaspe n'a pas encore été mis en usage. Elle n'est pas mariée, et je sens, dans la circonstance critique où je me trouve, que mon affection pour ma fille l'emporte malgré moi sur les sentiments héroïques dont je devrais être animé. »

La jeune Houngiu, assise à côté de son père, n'avait pas cessé de verser des larmes. Quand elle entendit ce discours, sa douleur en devint encore plus amère: « Mon père! s'écria-t-elle, c'est pour l'amour de votre fille que vous vous êtes jeté dans cette malheureuse situation, et dans ce moment même, votre pensée reste encore attachée sur elle! C'est moi qui suis coupable de tous les tourments qui agitent votre ame; mon crime s'élève jusqu'au ciel. Que ne puis-je mourir pour vous délivrer de tous les chagrins que je vous coûte! mais ma mort les accroîtrait encore, et à votre retour vous n'auriez personne pour être à vos côtés, recevoir vos ordres, et partager les affections de votre vieillesse! Je suis agitée de mille pensées opposées; mon cœur est comme déchiré. Puisque mon oncle veut bien me prendre sous sa pro-

tection, c'est comme si j'avais le bonheur d'avoir encore ma mère. Soyez en repos de ce côté. J'espère que vos forces se soutiendront pendant ce voyage, et qu'après avoir *épuisé votre ame* au service du prince, vous reviendrez dans notre village. Mais je vous en supplie, ne vous occupez pas de moi. Je suis encore jeune : le temps du mariage n'est pas encore passé. Qu'est-il besoin de se tant presser? Mon père, si vous vous désolez ainsi à cause de moi, que voulez-vous que je devienne? »

Tout en parlant, Pe avait bu plusieurs fois. Il se trouvait déjà un peu échauffé, et son émotion redoubla quand il vit l'excès de l'affliction de sa fille. Les larmes lui vinrent aux yeux sans qu'il s'en aperçût : « Au temps de la dynastie de Han, dit-il, Souwou fut envoyé en ambassade chez les Huns. Il y fut retenu dix-neuf ans, et sa barbe et ses cheveux étaient tout-à-fait blanchis, quand il lui fut possible de revenir. Sous la dynastie des Soung, Foupi alla dans le Catai pour y traiter de la paix, et ses courses pour cet objet l'arrêtèrent si long-temps, qu'à son retour il trouva le livre de sa famille déchiré. Je crains que l'intention de l'artisan de notre disgrace ne soit de voir ton père réduit au même

malheur que ces sages du temps passé. J'ai peu de mérite sans doute, mais j'ai consacré ma vie à l'étude des écrits des anciens; depuis une demi-génération, je sers l'empereur en qualité de magistrat; aujourd'hui je pars pour obéir à l'ordre que j'ai reçu. Pourquoi n'imiterais-je pas ces vertueux personnages? pourquoi montrerais-je la faiblesse d'une fille ? Ton père cette fois avait quitté sa retraite et n'était venu ici que pour te choisir un époux digne de toi: il ne prévoyait guère qu'avant de l'avoir trouvé il tomberait dans le piége d'un traître. Depuis que tu as perdu ta mère, à l'âge de onze ans, quelle est l'heure, quelle est la minute où tu n'aies pas été à mes genoux? Maintenant qu'il me faut tout-à-coup te quitter et entreprendre un long voyage, mon cœur, fût-il de fer ou de pierre, ne saurait résister à la douleur. Encore ai-je lieu de me réjouir en cet instant. Mais demain, quand je serai sorti de ma maison, ma personne tout entière sera dévouée au service de sa majesté, et il faudra que je dépose ces pensées mêmes dont je suis occupé. »

Gou prit la parole : « Il est pénible pour un père et pour sa fille de se séparer ainsi, dit-il, mais puisque les choses en sont venues à ce

point, il n'y a rien à faire. Mon frère, vous avez la force d'un grand magistrat; ma nièce aussi est une fille versée dans les lettres, et l'honneur de l'appartement intérieur. En remplissant le rôle de l'illustre prisonnier de Tsou, vous pourrez apprendre que Yang n'a pas renoncé à ses prétentions; mais du moment où vous me confiez Houngiu, elle n'est plus ma nièce, elle est ma fille. Et si je puis lui trouver un époux digne d'elle, comptez sur mon zèle à exécuter vos ordres. »

En entendant ces mots, Pe se hâta d'essuyer ses yeux, et son visage reprit sa sérénité habituelle: « Mon frère, s'écria-t-il, vous écartez la haie de roseaux qui fermait mon cœur. Puisque vous vous chargez de procurer un époux à ma fille, je suis content, et quand je devrais trouver la mort au fond de la Tartarie, je la recevrais avec joie. » — Alors se tournant vers Houngiu: « Demain, lui dit-il, tu iras à la maison de ton oncle; il ne doit plus être question des noms d'oncle et de nièce: qu'ils soient remplacés par ceux de père et de fille. C'est à ce titre qu'il pourra conclure pour toi une alliance convenable. »

Houngiu aurait voulu répondre, mais elle craignit d'augmenter encore la douleur dont

son père était ému. Elle contint elle-même les sentiments qui se pressaient dans son sein et se borna à dire : « Je reçois avec respect les ordres de mon père. »

Après qu'ils furent restés à table un certain temps, le soir étant venu, les domestiques allumèrent des lanternes qu'ils tinrent à leurs côtés. Gou prit encore quelques tasses, puis il se leva et les quitta pour retourner chez lui.

Dés torrents de larmes ont inondé son visage.
Ses vêtements attestent l'excès de sa douleur.
Qu'on ne dise pas qu'un grand homme n'a jamais pleuré.
Un grand homme pleure, mais ses larmes sont furtives.

Le lendemain Pe venait de se lever, quand un domestique lui annonça la visite du seigneur Tchang, du ministère du personnel. En jetant les yeux sur le billet de visite, Pe reconnut que c'était en effet Tchang Tchijin, conseiller de seconde classe, chargé de la désignation aux emplois civils. L'idée lui vint à l'instant que ce magistrat étant du même pays que Yang, c'était sans doute de la part de ce dernier qu'il venait lui parler. Il sortit aussitôt pour aller le recevoir. Il y eut entre eux beaucoup de compliments et de cérémonies. Dès qu'ils furent assis, les domestiques servirent le thé, après

quoi. Tchang prit le premier la parole : « Hier, dit-il, votre excellence a été promue à une charge glorieuse, mais qui l'entraîne dans un long voyage. Tout cela s'est fait sur la présentation de deux bureaux, notre ministère n'y a été pour rien. »

— « Un pauvre lettré tel que moi, sans habileté, sans connaissances, aurait dû depuis longtemps solliciter sa retraite à raison de ses infirmités. J'ai reçu hier les ordres de l'empereur. J'ignore quel est celui qui a pu recommander une personne aussi peu digne que moi de la confiance de sa majesté. »

— « Votre excellence demande qui est celui qui l'a recommandée? »

— « Je l'ignore, » répondit Pe.

— « Ce n'est nul autre que votre compagnon d'études Yang-Tseuhian, » répliqua Tchang.

— « Si c'est lui, il sait à quel point je suis dépourvu de talents. Comment a-t-il pu porter si loin sa bonne volonté à mon égard? c'est un service d'ami, dont je suis véritablement confus. Tout ce que je crains, c'est que si, dans ce voyage, je ne parviens pas à rendre les services qu'on attend de moi, cela ne fasse peu d'honneur à la présentation du seigneur Yang. »

— « Je n'ai pas même su un mot de tout cela : l'empereur avait cependant ordonné que notre ministère en délibérât, car c'est une affaire qui est dans mes attributions. Son excellence le seigneur Yang a bien voulu me raconter la chose comme elle s'est passée. Je savais que je ne pourrais avoir l'honneur de vous voir qu'aujourd'hui. Dites-moi, je vous prie, si vous avez le désir de faire ce voyage, ou si vous y avez quelque répugnance et si vous souhaiteriez de vous en dispenser? »

— « Comment votre excellence peut-elle s'exprimer ainsi? Je suis ici au service de l'empereur; s'il me donne un ordre, que ce soit pour aller au nord ou au midi, au levant ou au couchant, c'est un ordre, il faut y obéir. Que peut-il être question de désir ou de répugnance? »

— « J'admire la pureté de vos principes. Mais c'est l'estime que je fais de vous qui m'amène en ce moment. Vous pourriez, seigneur, m'ouvrir votre cœur, et ne pas recourir à de vains détours. »

— « Puisque vous m'avez fait la grace de songer à moi, dit Pe, je me garderai bien de vous cacher mes sentiments, mais je prierai

votre excellence de m'expliquer ce qu'elle entend en me parlant du désir ou de la répugnance que je puis avoir dans cette occasion. »

— « Si vous désirez faire ce voyage, répondit Tchang, il n'y a rien à dire. Demain vous recevrez votre patente, et vous pourrez partir. Mais si vous avez le désir de rester, je vais parler avec toute franchise à votre excellence. Cette affaire vient uniquement du refus que vous avez fait au seigneur Yang. C'est lui qui a soulevé le bout du filet ; or, on dit vulgairement que *celui qui a attaché le grelot doit le détacher*. Ce qu'il y a de mieux ici c'est de me charger d'arranger les choses : que votre excellence se décide à consentir au mariage en question. On proposera une autre personne à votre place, et votre excellence sera dispensée du voyage. D'alleurs il n'y a rien que de très-convenable dans cette alliance. Vous avez été compagnons d'études, vos biens sont égaux, votre excellence devrait considérer attentivement toutes ces circonstances. »

Pe se mit à rire : « J'ignorais encore, dit-il, que mon compagnon d'études eût le bras si long. »

— « Quoique le seigneur Yang soit dans une

haute charge, dit Tchang, il est surtout très-intimement lié avec le vice-roi Chi, et il est fort bien avec Wangtsiouan, l'un des alliés de la famille impériale; c'est ce qui fait qu'il a tant de cordes à faire mouvoir dans le palais. Il y a encore MM. Tchin et Wang qui prennent pour bon tout ce qu'il leur dit. Seigneur, vous êtes ici dans les emplois. Vous avez besoin l'un de l'autre, et vous ne sauriez vous dispenser de lui complaire. D'ailleurs, dans cette alliance c'est lui qui vient au-devant de votre excellence. L'affaire est avantageuse, qui pourrait encore vous retenir? »

— « Je suis ici dans les emplois, et les conseils que votre excellence veut bien me donner à ce sujet sont excellents, c'est de l'or et du jaspe; mais je suis d'un caractère simple, indifférent aux honneurs. Que je garde ma place, que je la perde, je n'aimerais point d'avoir recours au crédit des hommes puissants. Quant au voyage dont il s'agit aujourd'hui, l'idée en vient primitivement du seigneur Yang, cela est vrai; mais enfin, l'empereur lui-même a fait connaître sa volonté; je suis magistrat au service de l'empereur, je reçois ses ordres et je pars. Que la présentation du seigneur Yang ait été

faite par des motifs d'intérêt public ou particulier, c'est de quoi je ne m'informe pas. En ce qui concerne le mariage, un simple magistrat tel que moi ne peut accepter cet honneur. »

— « Si votre excellence tient peu à ses charges, elle doit du moins songer à éloigner d'elle les malheurs qui peuvent suivre sa résolution. Je ne parle pas des dangers du voyage que vous allez entreprendre, au milieu de peuples barbares. Mais il ne sera pas très-aisé d'obtenir la paix ; et si on parvient à la conclure, il y a une autre affaire plus délicate, le retour de l'ancien empereur. Qu'il revienne, ou qu'il ne revienne pas, les services qu'on aura rendus dans cette occasion peuvent se changer en crimes dans la bouche des courtisans. D'ailleurs, après le départ de votre excellence, votre fille, une jeune personne faible et sans défense, va rester ici. Le regard du léopard est bien pénétrant : pourra-t-elle se garantir de tout accident? »

Pe changea de couleur en entendant ce discours : « Il y a, répondit-il, une parole d'un ancien, qui dit : *Tant que mon ennemi subsiste, que deviendra ma famille?* Mais la vie et la mort, la félicité et l'infortune sont réglées par

le ciel, et nous ne pouvons que nous soumettre à la destinée. Aujourd'hui que j'ai reçu l'ordre de me rendre en Tartarie, qu'ai-je à considérer au-delà? Qu'est-il question de services ou de crimes? Qu'importe même ma fille et sa faiblesse? Je puis perdre la tête, mais je ne serai jamais intimidé par personne. »

— « J'étais venu pour vous rendre service, reprit Tchang. J'ignorais que votre excellence eût ainsi pris sa résolution. Je vois que j'ai commis une indiscrétion. » Et aussitôt il se leva, prit congé et sortit. Pe le reconduisit hors de la grande porte de la maison.

On est écrasé du poids du crédit.
On est enivré par le profit comme par un vin capiteux.
Exceptez-en toutefois l'homme de tête.
Il aimerait mieux risquer sa vie que de faiblir.

Lorsque Tchang fut sorti, Pe, qui venait de le reconduire, s'abandonna plus que jamais à des réflexions pleines de tristesse. « Il est donc vrai, dit-il, que c'est ici un tour de ce vieux fourbe de Yang! Et il m'envoie encore des gens en place pour m'en imposer par leur autorité! Il me poursuit l'épée dans les reins pour cette alliance. Peut-on être pervers à ce

point! mais si j'allais à présent me mettre en querelle ouverte avec lui, tout le monde dirait que j'appréhende ce voyage en Tartarie. Il sera temps de ressentir tout cela à mon retour; mais je ne dois apporter aucun retard pour mettre ma fille en sûreté. »

Aussitôt il écrivit un billet au docteur Gou, pour le prier de l'attendre chez lui, et tout de suite il alla trouver sa fille : « Ce fourbe de Yang, lui dit-il, est un homme d'une perversité extraordinaire. Il faut le plus promptement possible te mettre à l'abri de ses poursuites. Il ne faut surtout pas attendre que je sois sorti de la maison. Va bien vite préparer quelques robes, et cette nuit même je te conduirai à la maison de ton oncle. »

Mademoiselle Pe n'osa s'opposer à cette résolution, et elle se hâta de faire ses préparatifs. Dès que la nuit fut venue, Pe, ayant pris très-secrètement deux chaises à porteurs, fit placer sa fille dans l'une, monta lui-même dans l'autre, et la conduisit ainsi au logement de Gou. Celui-ci avait mis d'avance en sentinelle quelqu'un pour les attendre et les faire entrer dans la partie postérieure de la maison. Pe dit à sa fille de faire à son beau-frère quatre réveren-

ces, et après l'avoir aussi salué de la même manière: « Ce que j'aime comme moi-même, lui dit-il, le bien le plus précieux que j'aie au monde, le voici, je le dépose entre vos mains. »

— « Soyez en repos, mon beau-frère, répondit Gou. Je saurai certainement me montrer digne de votre confiance. »

Houngiu avait le cœur trop serré pour pouvoir parler. Elle cachait ses larmes et baissait la tête sans proférer une seule parole. Le docteur Gou voulut retenir Pe à souper; mais celui-ci s'y refusa : « Je n'ose pas même m'asseoir, dit-il, de peur que quelqu'un ne vienne à savoir que je suis ici. » Puis s'adressant à sa fille, « Ton père va se séparer de toi, lui dit-il; j'ignore quand nous pourrons nous revoir. » Et il voulut sortir.

Sa fille ne put résister plus long-temps à sa douleur. Elle le retint pour lui faire quatre révérences, et tout en s'acquittant de ce devoir, elle fit entendre des sanglots involontaires, et ses pleurs s'ouvrirent un cours malgré elle. Pe laissa aussi couler ses larmes. Gou, non moins ému qu'eux, était debout à les contempler. Enfin, ne pouvant plus contenir leur douleur, le

père et la fille s'arrachèrent l'un à l'autre sans pouvoir prononcer un seul mot :

Quelle tristesse, quelle douleur dans cette vie !
Dans un tel moment vit-on ? n'est-ce pas la mort même qui nous sépare ?

Lorsque Pe revint chez lui après avoir conduit sa fille chez son beau-frère, il ressentit une affliction profonde. Toutefois, comme il était délivré de l'un des soins qui l'avaient le plus inquiété, il ne laissa pas de prendre un repas et de dormir jusqu'au lendemain. Il se leva de bonne heure, et se rendit au ministère pour y chercher ses lettres de commission. Ensuite il revint chez lui pour donner ses ordres et fermer les portes de son appartement. Il en remit la garde à ses domestiques, en leur enjoignant de dire que leur jeune maîtresse y était restée. Pour lui, il se fit accompagner seulement de deux serviteurs intelligents, et suivi de quelques bagages, il dit adieu à la cour, et il alla hors de la ville, s'arrêter dans la maison de poste, pour attendre le principal envoyé, Lichi, avec lequel il devait faire la route.

Pe, qui occupait l'une des neuf charges de maîtres des cérémonies, eût dû naturellement avoir le titre de premier envoyé, et il conve-

nait que Lichi, qui n'était que messager d'état, fût le second. Mais la conduite que Pe avait tenue la veille à l'égard de Tchang, officier du ministère du personnel, avait offensé celui-ci, et pour se venger il avait fait donner à Lichi le titre de conseiller du ministère des rites, avec celui de premier envoyé, et à Pe un titre inférieur, celui de conseiller du ministère des ouvrages publics, avec la qualité d'envoyé en second; mais Pe ne s'embarrassa guère de cette disposition.

Dans ce temps-là, c'était un usage assez général que les magistrats qui partaient pour quelque commission reçussent au moment de leur départ deux sortes de repas d'adieu (1), l'un qui leur était fourni par l'état, l'autre qui leur était offert par des particuliers. Ceux qui s'étaient rassemblés, à cette occasion, passèrent deux jours dans l'espèce de confusion qui était inséparable de ces réunions. Après quoi Pe et Lichi prirent la route des contrées du nord.

Cependant Yang n'avait eu d'abord d'autre intention que de mettre Pe dans l'embarras, afin de l'obliger à recourir à lui pour s'en

(1) Voyez la note ci-dessus p. 94.

tirer. Il espérait par là le placer dans la nécessité de consentir à l'alliance qu'il lui avait proposée. Il n'avait pas prévu que le caractère inflexible de Pe lui ferait préférer les risques de la mission qui lui était conférée, à tout accommodement sur ce point. Quand il vit que l'affaire prenait une autre tournure, il fit ses réflexions : « Voilà l'alliance manquée, se dit-il à lui-même. Lorsque le vieux Pe va revenir, après le mauvais tour que je lui ai joué, nous ne pourrons plus nous revoir. On dit vulgairement : *Si tu ne réussis pas d'un coup, ne t'arrête pas à deux.* Ce qu'il y a de mieux est de profiter de son absence, et d'agir des pieds et des mains, pour que d'une manière ou d'une autre le mariage soit fait quand il sera de retour ; nous nous trouverons alliés : qu'il se mette en colère tant qu'il voudra, il n'y pourra rien. Voyons seulement comment nous nous y prendrons. »

Après un instant de méditation : « Voici le vrai moyen, dit-il : ces jours derniers, Tchang, du ministère du personnel, et Sse, l'inspecteur-général, ont fait l'un et l'autre le personnage d'entremetteur ; quoiqu'il les ait refusés tous deux, je n'ai qu'à les prier de dire qu'ils ont

reçu de lui une promesse verbale. J'enverrai Yangfang chez Wangtsiouan, pour lui demander de choisir un jour heureux, et de faire lui-même la noce dans son hôtel. Le vieux Pe n'étant pas ici, qui est-ce qui osera se mêler de cette affaire? »

Quand son projet fut ainsi formé, il commença par aller secrètement en faire part à Tchang; celui-ci était un homme du même caractère que Yang; du premier mot il consentit à tout, et se chargea même de voir Sse, et de l'amener à faire ce qu'on désirait de lui. Sse ne voulut ni refuser ni consentir formellement, et donna des paroles ambiguës. Le hasard voulut qu'en ce moment la place d'inspecteur de la province de Houkouang se trouvât vacante; il la fit solliciter en secret près du doyen de la chambre, et l'ayant obtenue, il se hâta de faire les préparatifs de son départ.

Dès que le docteur Gou eut appris le départ de Sse, il fit bien vîte préparer une collation qu'on porta hors de la ville, et qu'il vint offrir à Sse comme repas d'adieu. « Seigneur Sse, lui demanda-t-il alors, comment se fait-il que vous ayez si subitement reçu cette commis-

sion ? et pourquoi mettez-vous tant d'empressement à partir ? »

Sse fit un soupir : « Avec tout autre que vous, répondit-il, je craindrais de m'expliquer là-dessus. Mais votre excellence n'est pas un étranger pour moi, et je n'ai pas de raison de me taire. » Et aussitôt il lui raconta comment Yang avait voulu faire jouer à Tchang et à lui le rôle d'entremetteurs dans la démarche violente qu'il avait projetée, et comment il avait voulu envoyer son fils chez Wang Tsiouan pour solliciter l'appui de la cour. « Vous pouvez croire, seigneur Gou, ajouta-t-il, si j'aurais voulu le servir dans un pareil projet. Mais le seigneur Pe est parti : qui est-ce qui oserait se déclarer l'adversaire de cet homme ? Voilà le motif qui m'a fait solliciter cette commission. Je n'ai pas d'autre projet que de me soustraire à ses persécutions. »

— « Quoi ! les choses en sont venues-là ! » s'écria le docteur Gou ; mais dans ce moment il survint plusieurs personnes qui reconduisaient les voyageurs au moment de leur départ. Sse ne voulut pas boire plus de quatre ou cinq tasses. Ensuite il se leva et partit.

En s'en revenant le docteur Gou se livra à

ses réflexions : « Puisque ce vieux fourbe de Yang est capable d'actions aussi immorales, se dit-il à lui-même, et puisqu'il a des amis si puissants dans le palais, il n'aurait qu'à obtenir par surprise un ordre de l'empereur, pour donner suite à ses recherches. Ma nièce est à présent chez moi, et je ne le crains pas. Mais il faudra plaider contre lui, et après toutes les recommandations que Thaïhiouan (1) m'a faites, si je venais à négliger la plus petite précaution, mon repentir serait superflu. Le parti que le vieux Sse a pris pour se tirer d'embarras est le plus sûr. Je n'ai rien de mieux à faire, dès demain, que de demander un congé pour partir aussi avant qu'on ait eu le temps de faire la moindre tentative. »

Une fois fixé sur ce point, il alla dès le jour suivant solliciter un congé. Le collége des docteurs de l'académie n'impose pas une grande assiduité, et dans ce moment il n'y avait pas de travaux littéraires, de sorte que le congé fut très facilement accordé. Dès qu'il l'eut obtenu, Gou demanda un passeport, et

(1) C'est un des surnoms de Pe : on a vu dans la préface qu'il était d'usage d'employer ainsi, selon les cas, les diverses dénominations d'une personne.

ne possédait elle-même qu'un mérite assez ordinaire. Elle était cousine de Houngiu; mais Gou, tout occupé du dépôt que son beau-frère lui avait confié, craignit que Yang ne vînt à pousser plus loin ses recherches, et faisant changer de nom à Houngiu, il voulut qu'elle se nommât Woukiao (sans attraits), et qu'elle passât pour la propre sœur de Wouyan. Il ordonna à tous ses gens de désigner seulement les deux demoiselles par les titres d'aînée et de cadette, et leur défendit expressément de prononcer le nom de Pe.

Quand le docteur Gou arriva dans son pays, on était déjà en plein hiver. Le temps se passa en visites qu'il fut obligé de rendre, et en repas qu'il ne put se dispenser d'accepter. Insensiblement on atteignit le premier printemps, et l'idée de chercher un époux pour Woukiao vint l'occuper uniquement. Mais les informations qu'il prit dans toute la ville ne purent lui faire découvrir ce qu'il cherchait.

Un jour, plusieurs magistrats de Nanking firent la partie d'aller dîner ensemble au temple de la *Vallée des Immortels*, pour jouir de la vue des pruniers en fleurs. C'était un des amusements favoris des habitants de Nanking. A plu-

sieurs milles du temple, la route était plântée de pruniers, les uns à fleurs blanches, les autres à fleurs rouges; l'air était embaumé des parfums qu'ils répandaient. Dans l'enceinte du temple, des bosquets touffus commençaient à se couvrir de feuilles et de fleurs. Dès le retour du printemps, une foule innombrable de poètes venait se promener en ces lieux.

Ce jour-là, Gou se laissa entraîner à suivre les personnes qui s'y rendaient. On alla d'abord dans le temple admirer les fleurs dont il était entouré. Un ancien poète, nommé Kaokiti, a composé deux pièces de vers pour célébrer la beauté des fleurs de prunier; la première est ainsi conçue :

Rubis, digne d'être l'ornement d'un trône,
Qui vous a semés en tous lieux dans la province de Nanking?
Pendant que le lettré repose au milieu des monts couverts de neige,
Une belle vient sous les bosquets errer au clair de lune.
Dans la saison rigoureuse, ma flûte est ma seule consolation.
Au printemps, je foule le vaste tapis de mousse parfumée.
Quel amant ne se plaît à faire entendre d'agréables chants,
Quand le vent d'Orient vient se jouer dans sa solitude mélancolique?

Voici la seconde :

La bruine a laissé des traces humides sur les fleurs.
Qui tendra un pavillon pour mettre à l'abri leurs tissus délicats et parfumés?
Mes vers vont à dix milles chercher le règne du printemps,

Mon ame attristée contemple à minuit la lune suspendue sur le village.
Dans ma mélancolie, je demande aux nuages une compagne,
Dans mon délaissement, je cherche une ame pour lui confier la mienne.
Au printemps, j'irai parcourir les délicieux paysages de Lofeou.
A la chute des feuilles, je m'enfermerai pour me livrer à l'étude.

Le docteur Gou et les autres magistrats ses confrères passèrent une partie de la journée à boire et à se divertir ensemble. Quand le vin les eut un peu égayés, ils firent lever la nappe, et, quittant la table, ils allèrent en différents endroits pour varier leurs amusements. Gou, de son côté, s'arrêta à considérer les pièces de vers qui étaient attachées aux deux pans du mur: on y voyait des morceaux composés par des hommes célèbres d'autrefois, d'autres, par les auteurs du temps, d'anciennes poésies et des vers nouveaux. Gou les parcourut toutes avec attention; la plupart étaient assez communes, et rien n'y décélait un génie extraordinaire. Mais, en passant dans une galerie voisine, il aperçut, sur un mur de plâtre, une pièce de vers écrite avec la légèreté des dragons. Il s'approcha pour la voir, et il lût ce qui suit :

Le corps en repos, le cœur tranquille, modéré dans ses désirs,
Le poète au milieu des bosquets remplirait cette galerie des fruits de sa verve.

Le parfum des fleurs séduit et ravit mon ame.
Aucune parole ne rendrait l'ivresse qu'elles m'inspirent.
La neige, dont elles brillent, éveille mille pensées incertaines.
La lumière embrumée de la lune me fait songer au mariage.
Dans ce moment, je crois voir une troupe de belles devant mes yeux.
Ma maîtresse est la fleur du pêcher, ses suivantes les branches du saule.

Par *Sse Yeoupe* de Nanking.

Gou lut et relut plusieurs fois ces vers, et s'écria avec un transport d'admiration : « Les beaux vers ! quelle pureté ! quelle élégance ! c'est la manière de Paothsankiun et du poète de Iukhaï ! »

Il remarqua alors que les traces de l'encre n'étaient pas encore tout-à-fait sèches : « Ce doit être, dit-il en lui-même, quelque jeune auteur de ce temps, et certainement ce n'est pas un homme d'un talent ordinaire. »

Il retint le nom de Sse Yeoupe dans sa mémoire, et comme il était indécis sur ce qu'il devait faire, un des religieux du monastère vint lui offrir du thé ; Gou lui montra aussitôt l'objet de son admiration : « Savez-vous de qui sont ces vers ? » lui demanda-t-il.

— « Il y avait tout-à-l'heure ici une compagnie de jeunes gens occupés à boire, répondit le religieux ; j'imagine que ce sont eux qui les ont écrits. »

— « Et où sont-ils allés ? » demanda Gou.

— « Quand vos seigneuries sont venues pour

prendre leur collation, j'ai craint qu'ils ne vous incommodassent, et c'est moi qui les ai invités à passer dans la chapelle de Kouanyin, pour continuer leur divertissement. »

— « Y sont-ils encore à présent? »

— « Je l'ignore, » répondit le religieux.

— « Allez-y voir, reprit Gou, et, s'ils y sont encore, dites, je vous prie, à M. Sse, celui qui a composé ces vers, que je désirerais avoir un moment d'entretien avec lui. »

Le religieux alla s'acquitter de cette commission, et peu de temps après il revint près de Gou: « Tous ces jeunes gens viennent de partir, dit-il. Il faut envoyer après eux; on pourra encore les rejoindre. »

Gou fut contrarié d'apprendre que les jeunes gens étaient partis: « Ce jeune homme est doué d'un talent distingué, dit-il en lui-même; mais j'ignore quel est son extérieur. En pressant un peu le pas, je pourrai le voir; puisqu'il est parti, il serait peu décent d'envoyer après lui et de le faire revenir. »

Le jour commençait à baisser. Les magistrats s'étaient remis à table, et profitaient du dernier moment qui leur restait. Bientôt ils se séparèrent et reprirent la route de la ville. Gou

monta dans sa chaise, et dit à ses porteurs de relever les rideaux, pour profiter d'une belle soirée, et ne rien perdre du parfum des arbres en fleur qui bordaient le chemin.

Il n'avait pas fait plus d'un ou deux milles (1), quand il vit à côté de la route, dans un bosquet formé par de grands pruniers, un tapis d'écarlate qu'on avait étendu, des vases à vin et une troupe de jeunes gens assis en cet endroit pour jouir de la vue des fleurs et faire de la musique.

Le docteur Gou supposa que Sse Yeoupe devait être dans le nombre, et il dit à ses porteurs d'arrêter. Il descendit comme pour admirer les fleurs, et jeta un coup d'œil à la dérobée sur cette compagnie. Il y avait en tout cinq ou six jeunes gens, de l'âge de vingt à trente ans, mais d'un extérieur commun, peu avantageux, ayant l'air d'hommes tels qu'on en voit partout. Un seul parmi eux se faisait remarquer. Sa coiffure, ses vêtements étaient simples ; mais,

« Il était beau comme le jaspe d'une couronne,
« brillant comme un rubis. Les vapeurs des mon-

(1) Le cinquième d'une lieue de France, tout au plus.

« tagnes et des rivières avaient formé son corps.
« Son esprit, comparable à une broderie écla-
« tante, était digne de son visage. Il avait la taille
« élégante de Weïkiaï, l'extérieur noble de Pan-
« gan, rien de cette démarche hautaine d'un
« riche insolent. Tout en lui faisait voir un homme
« d'un vrai mérite. »

Après l'avoir bien considéré, Gou se dit à lui-même : « Si c'est là Sse Yeoupe, c'est un homme accompli pour les dons de l'esprit comme pour les avantages extérieurs, et le meilleur époux qu'un père puisse donner à sa fille. »

Il appela un de ses domestiques, homme adroit et intelligent : « Va, lui dit-il, sans qu'on s'en aperçoive, t'informer quel est celui de ces messieurs occupés à boire qui se nomme M. Sse. »

Le domestique, pour s'acquitter de cet ordre, s'approcha doucement de l'homme qui avait apporté le vin, et, en ayant appris ce qu'il voulait savoir, il revint dire à son maître que M. Sse était le jeune homme qui avait le petit bonnet et l'habit tout uni.

Le docteur Gou fut intérieurement charmé de ce rapport : « Ce jeune homme est fort bien, dit-il tout bas. Si je parvenais à lui faire épouser

Woukiao, je pourrais me flatter de n'avoir pas mal rempli la commission de Thaïhiouan. »

Il rappela son domestique pour lui donner ses ordres : « Je vais m'en retourner le premier, lui dit-il. Toi tu resteras ici jusqu'à ce que M. Sse soit sur le point de s'en revenir. Tu le suivras, et tu t'informeras qui il est, en quel endroit il demeure, s'il a encore son père et sa mère chez lui, s'il est marié ou garçon. Il faut absolument que tu me rapportes des renseignements exacts sur tous ces points. »

Le domestique promit de s'acquitter exactement de cette commission, et Gou, étant remonté dans sa chaise, continua son chemin en se livrant au plaisir de contempler les arbres en fleur.

Le lendemain, son domestique vint lui rendre compte du résultat de ses recherches : « Hier, dit-il, j'ai suivi M. Sse à son retour. Il demeure dans la ruelle des Habits Noirs. J'ai pris des informations détaillées sur son compte; M. Sse est un étudiant du collége de la ville, il a déjà perdu son père et sa mère, il a peu de bien et n'est pas encore marié ; sa famille n'est point inscrite sur les rôles de la ville de Nanking, et il n'y a aucun parent ou allié. »

La satisfaction de Gou fut complète, quand il eut entendu ce rapport : « Puisque ce jeune homme est pauvre et qu'il n'est pas encore marié, notre affaire vaut faite, se dit-il à lui-même. Il n'a pas de parents, j'ai les pleins pouvoirs de Thaïhiouan: il ne saurait y avoir d'empêchement. »

Après un instant de réflexion: « Son extérieur est vraiment bien, dit-il ; il a beaucoup de talent pour la poésie ; mais nous ignorons où il en est dans ses études. S'il ne s'était adonné qu'à composer des vers et à boire (1), s'il avait négligé son avancement, il ne pourrait arriver à rien par la suite. Ce serait un de ces beaux esprits qui n'ont rien de mieux à faire que de se retirer dans les montagnes; ce ne serait pas encore là le trésor que nous cherchons. »

Appelant de nouveau son domestique : « Il faut, lui dit-il, que tu ailles encore pour moi au collége de la ville ; tu t'informeras si M. Sse y est connu comme un homme de talent, et s'il a obtenu un rang distingué dans les examens. »

(1) Ces deux idées paraissent inséparables chez les poètes de la Chine, comme elles le sont quand on parle d'Horace et d'Anacréon.

Le domestique mit une partie de la journée à prendre ces renseignements. En revenant, il dit à son maître : « M. Sse est entré au collége à l'âge de dix-sept ans. A peine y était-il entré qu'il a perdu sa mère ; le deuil triennal l'a retenu jusqu'à l'an dernier, qu'il a atteint sa dix-neuvième année. Son deuil étant fini, il s'est présenté cet hiver à l'examen annuel présidé par le seigneur Li ; c'était son premier examen, et les listes n'ont pas encore paru, de sorte qu'on ignore quelle place il aura obtenue ; il a vingt ans à présent, et l'on dit qu'il passe pour un homme de mérite. »

— « C'est bien, reprit Gou. Les listes du principal devraient déjà avoir paru. »

— « Un des gardiens du collége m'a dit qu'elles paraîtraient dans quatre ou cinq jours : » répondit le domestique.

— « Tu retourneras prendre des informations, dit le maître, et, dès que les listes auront paru, tu sauras quelle place il aura obtenue, et tu viendras me le dire. »

Il se passa une dixaine de jours, et le docteur Gou avait perdu de vue cette affaire, quand son domestique, qui avait été au collége, en rapporta la liste générale: Gou la déploya, et vit

que le nom de Sse Yeoupe était le premier sur le tableau de collége de la ville. Cette circonstance remplit de joie le cœur de Gou : « Quel bonheur ! s'écria-t-il, quelle satisfaction, qu'il y ait parmi nos jeunes gens un homme d'un mérite aussi accompli ! Voilà celui que le sort paraît avoir destiné pour notre mariage. »

Aussitôt il envoya chercher une vieille dame Tchang, qui exerçait la profession d'entremetteuse pour les mariages (1), et, quand elle fut venue, il lui fit part de ses intentions : « J'ai, dit-il, une fille nommée Woukiao, qui a dix-sept ans cette année. Il faut que vous vous chargiez de traiter pour elle d'un mariage. »

— « Veuillez me dire, reprit la dame, quel est le seigneur à qui je dois aller porter les propositions de votre seigneurie. »

— « Ce n'est point un seigneur, répartit Gou ; c'est un simple étudiant du collége de la ville. Son nom de famille est Sse ; il demeure dans la ruelle des Habits-Noirs ; il vient tout ré-

(1) Les fonctions de *l'entremetteuse* font une partie essentielle des cérémonies du mariage à la Chine ; cette profession et le nom qui la désigne n'ont par conséquent rien que d'honorable. Il n'en est pas toujours de même parmi nous, et j'aurais voulu trouver un mot qui rappelât exclusivement l'union conjugale légitime et régulière.

cemment d'obtenir la première place dans le concours. »

— « J'ai ouï dire, reprit la dame, que ces jours derniers le président Tchang vous avait fait faire des propositions d'alliance, et que vous ne les aviez pas acceptées. »

— « Je ne tiens point à la richesse et aux honneurs, répondit Gou. Je veux pour gendre un homme de mérite. Ce jeune Sse est doué de tous les avantages du talent et de la figure; c'est pour cela que je lui donne la préférence. »

— « Votre seigneurie a parfaitement raison, reprit dame Tchang. Je vais y aller à l'instant, et d'un mot l'affaire sera conclue. Il faut seulement que j'entre chez vous pour voir la dame dont il s'agit. »

— « Rien n'est plus juste, » répondit Gou, et aussitôt il chargea un petit domestique de conduire la dame Tchang dans les appartements intérieurs.

Madame Gou, qui voyait Woukiao, continuellement occupée de son père, se livrer à la douleur la plus amère, était allée avec elle dans le jardin derrière la maison, pour tâcher de la distraire. Elles n'étaient donc pas dans leur appartement lorsque le petit domestique y

conduisit la dame Tchang. Il demanda à une femme de chambre où étaient ces dames: « Madame, répondit celle-ci, est allée avec mademoiselle dans le pavillon du jardin pour jouir de la vue des fleurs. »

Le petit domestique conduisit donc la dame entremetteuse au pavillon du jardin. Madame Gou était effectivement dans ce lieu avec mademoiselle Woukiao. Appuyées sur les fenêtres du pavillon, elles contemplaient les fleurs de couleur d'améthyste dont les pêchers étaient chargés.

La dame Tchang s'empressa de faire la révérence aux deux dames: « Qui êtes-vous ? » lui demanda madame Gou.

— « Je suis, répondit la dame entremetteuse, une personne que monsieur votre mari a fait venir pour traiter du mariage de mademoiselle. »

— « Ah! c'est monsieur qui vous a fait venir, reprit madame Gou. Effectivement, il m'a dit hier qu'il y avait un M. Sse, un jeune homme accompli pour le mérite et pour la figure, qui ne pouvait manquer de s'élever par la suite aux premiers emplois. Si vous voulez traiter de ce mariage pour mademoiselle, nous vous aurons beaucoup d'obligations. »

— « Je ne manquerai pas de m'employer tout entière pour m'acquitter des ordres que monsieur et madame me donnent, » répondit l'entremetteuse; et tout en parlant elle considérait attentivement la jeune demoiselle, elle admirait cette beauté dont la nature l'avait douée.

L'éclat des fleurs, l'élégance des saules,
Les plantes, les arbrisseaux charment nos yeux;
Mais que sont-ils auprès d'une belle personne?
Une belle est le chef-d'œuvre du ciel.

La dame Tchang, frappée des charmes extraordinaires dont elle la voyait briller, s'écria: « Se peut-il que ce soit cette jeune demoiselle? »

— « C'est elle-même, » répondit madame Gou.

— L'entremetteuse se mit à rire: « Ce n'est pas une flatterie ou une exagération de ma part, dit-elle. Parmi les demoiselles de distinction de cette ville que j'ai vues, et dont je ne saurais dire le nombre, il ne s'en est jamais trouvé une qui fût aussi parfaitement belle. Comment a fait ce M. Sse pour mériter une telle alliance? »

— « Bien des personnes de distinction, des magistrats de la ville sont venus la demander, reprit madame Gou; mais monsieur n'a pas voulu la leur accorder. En se promenant hors

de Meïchan qui, lorsque Kaotsoung passa dans le midi, vint s'établir sur la rive gauche du grand fleuve, et fonda une famille dans la ville de Nanking. A l'âge de treize ans, Sse Yeoupe avait perdu son père Sse Hao. Malgré ce malheur, la veuve de Sse Hao, nommée madame Tchin, femme éclairée et douée d'un vrai mérite, avait donné les plus grands soins à l'éducation de son fils Yeoupe; elle s'en était occupée sans relâche, le jour comme la nuit. Yeoupe, doué de beaucoup d'avantages extérieurs, beau, bien fait, de la plus heureuse physionomie, n'était pas moins supérieur aux autres hommes par les dons de l'esprit, la sagacité et la pénétration ; il entra au collége à l'âge de dix-sept ans, mais, peu de temps après, il eut le malheur de perdre sa mère. Yeoupe demeura ainsi orphelin, isolé sur la terre et sans aucun appui. A la vérité Sse Youan, l'inspecteur général, était son oncle ; mais celui-ci était temporairement établi dans la province de Honan ; ils avaient rarement des nouvelles l'un de l'autre, et, dans le moment dont nous parlons, chacun d'eux ignorait ce que l'autre était devenu. Petit à petit, Sse Yeoupe s'était accoutumé à vivre dans une honnête pauvreté, heureux et

satisfait dans son humble condition, uniquement occupé de l'étude, et s'exerçant à la composition. L'idée même du désir n'approchait pas de son cœur ; il avait d'abord eu le nom de Liangthsaï (1), mais son admiration pour le génie de Lithaïpe (2) l'avait engagé à changer son surnom en celui de Yeoupe, et il avait aussi puisé dans une pièce de son auteur favori l'idée du nom d'honneur qu'il avait adopté, suivant l'usage, Liansian, *l'immortel du Nénuphar* (3). A son exemple, il composait dans ses moments de loisir des morceaux de poésie qui obtenaient l'approbation et les éloges de tous ses condisciples. Cette même année, après avoir fini son deuil, il s'était présenté à l'examen annuel, ouvert par le principal du collége, et sans s'y être attendu, il y avait mérité la première

(1) Ce surnom, significatif comme tous ceux des Chinois, pourrait être traduit par *ingénieux* ou *habile*.

(2) Lipe ou Lithaïpe, célèbre poète du VIII[e] siècle de notre ère, membre de l'Académie impériale, élevé aux emplois par Hiouantsoung, à qui le talent du poète avait inspiré pour lui beaucoup d'estime. On a de lui trente livres de poésies auxquelles il est souvent fait des allusions dans les ouvrages des écrivains plus récents.

(3) Sur les usages relatifs à ces différents noms d'un même personnage, *voyez la préface*, p. 56.

place. Beaucoup de gens étaient venus lui faire compliment, et c'était un de ces visiteurs qu'il reconduisait au moment dont nous parlons.

Il était sur le point de rentrer chez lui, quand la dame Tchang, qui vit un beau jeune homme bien fait et d'une physionomie heureuse et distinguée, imagina que ce pouvait être Sse Yeoupe, et entrant après lui sous la porte : « Monsieur Sse, dit-elle, il est heureux que vous soyez chez vous ; je suis venue bien à propos. »

Sse Yeoupe tourna la tête et voyant une vieille femme : « Qui êtes-vous ? » lui demanda-t-il.

— « Je suis une messagère de joie : » répondit en riant la dame Tchang.

— « Quelle bonne nouvelle avez-vous encore à me donner de mon examen ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Monsieur Sse, répondit la dame, le succès éclatant que vous avez eu au concours n'est qu'un médiocre sujet de joie, et l'on est déjà venu vous l'annoncer. Mais la nouvelle que je vous apporte est un véritable coup du ciel, la chose la plus heureuse du monde. »

Sse Yeoupe se mit à rire : « S'il en est ainsi,

dit-il, entrez, je vous prie, et venez vous asseoir pour me la raconter. »

La dame Tchang suivit Sse Yeoupe dans sa chambre et s'assit. Quand elle eut pris le thé, Sse Yeoupe renouvela sa question : « Quel autre sujet que son examen un pauvre bachelier tel que moi peut-il avoir de se réjouir ? »

— « Monsieur Sse, vous êtes à la fleur de l'âge et vous vivez seul; si je vous offrais une personne riche, noble, une demoiselle d'une beauté parfaite pour être votre *dame*, ne serait-ce pas un coup du ciel, et la chose la plus heureuse du monde ? »

Sse Yeoupe se mit à rire : « Bonne femme, dit-il, si je m'en rapportais à vos paroles, ce serait en effet un grand sujet de joie pour moi; mais la chose est-elle bien telle que vous me le dites ? »

— « Remerciez-moi bien seulement; je vous réponds de la réalité de la chose. »

— « Eh bien ! apprenez-moi à quelle famille appartient la demoiselle, et quels dons elle a reçus de la nature. »

— « Il ne s'agit point ici de ces magistrats qui ont exercé jadis de hautes charges ; c'est

un grand personnage, actuellement employé à la cour, et qui est venu ici par congé, c'est Gou l'académicien. Sa richesse et son rang vous sont bien connus, monsieur Sse, et il est inutile que je vous en entretienne en détail. Je vous dirai seulement que sa fille, nommée Woukiao, a maintenant dix-sept ans, et qu'elle est si belle, que, s'il y en a de pareilles dans le ciel, il n'y en eut jamais sur la terre, fût-ce même en peinture. Tout ce que je craindrais, si vous la voyiez, ce serait que vous n'en fussiez ensorcelé. »

— « Si c'est la fille du docteur Gou, et si elle est si parfaitement belle, pourquoi ne l'a-t-il pas donnée à quelque grand personnage décoré comme lui de la ceinture d'honneur ? Comment se fait-il qu'il vienne chercher un pauvre bachelier tel que moi ? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'ai peur que cette jeune demoiselle ne soit pas aussi belle que vous dites. »

« Monsieur Sse, vous ne savez peut-être pas une chose : ce seigneur Gou a reçu du ciel un caractère singulier. Tout ce qu'il y a de magistrats et de grands dans la ville sont venus lui deman-

der sa fille; il les a tous refusés. On dit qu'il y a un grand nombre de jeunes gens, fils ou neveux des premières maisons du pays, qui ont été repoussés de cette manière. Ces jours-ci, il a vu, je ne sais dans quel endroit, des vers de votre façon, qui, dit-il, annoncent un rare talent. Il en a été charmé, au point de vouloir vous appeler à lui, et faire de vous son gendre. C'est un effet de votre heureuse destinée, un bonheur que vous avez apporté en naissant, reste de celui qui vous était promis dans une existence antérieure (1). Quel doute pouvez-vous avoir sur la beauté de cette jeune demoiselle? Vos soupçons sont ridicules. Sous le rapport du rang, il y a parmi les magistrats ou les grands de la ville bien des gens qui iraient de pair avec le docteur Gou; mais à l'égard de la beauté, on ne trouverait ni dans la ville, ni dans tout l'empire, une personne aussi accomplie que sa fille. Je ne suis point capable de vous tromper, monsieur Sse; mais si vous craignez

(1) Idée prise du dogme de la métempsycose, et d'après laquelle les vertus et les mérites qu'on s'est acquis durant une première vie sont portés en compte sur le bonheur dont on doit jouir dans quelque vie subséquente.

d'être induit en erreur, vous n'avez qu'à prendre des informations. »

Sse Yeoupe se mit à rire : « Bonne mère, dit-il, je vous entends bien, mais je ne saurais ajouter une confiance entière à ce que vous dites. Ne pourrais-je m'en assurer par moi-même ? Je serais tout-à-fait tranquille alors. »

— « Voilà bien une autre plaisanterie, monsieur Sse ! comment voudriez-vous qu'une jeune demoiselle, la fille d'un magistrat de distinction, se laissât voir par un homme ? »

— « Bonne mère, si cela n'est pas possible, vous pouvez vous en retourner près d'elle, » répondit Sse Yeoupe.

— « J'ai fait pendant la moitié de ma vie l'office d'entremetteuse, et je n'ai jamais rien vu de si étrange. Le seigneur Gou a une fille d'une beauté ravissante ; il la refuse à je ne sais combien de partis riches et honorables ; il se porte de lui-même à vous donner la préférence, et c'est vous, quand un bonheur inespéré vous tombe du ciel, qui faites des façons et des difficultés pour l'accepter. Dites-moi vous-même si ce n'est pas une chose extrêmement ridicule. »

— « Je ne fais ni façons, ni difficultés ; mais le mariage est une grande et importante affaire,

au sujet de laquelle on se permet bien des tromperies. Voilà pourquoi je n'oserais me fier légèrement à ce qu'on me dit. Bonne mère, si vous avez réellement tant de bienveillance pour moi, ne soyez pas si sévère, et faites que je puisse m'assurer par un coup d'œil de la vérité de ce que vous dites. Je ne me bornerai pas à de vains remercîments, je vous aurai une obligation que je n'oublierai de ma vie. »

La vieille dame réfléchit quelques instants; « Monsieur Sse, dit-elle enfin, vous êtes défiant à l'excès; si je ne vous procure pas le moyen de la voir, vous direz que j'ai voulu vous en imposer. Eh bien! soit, je ferai pour vous tout ce qu'il est possible de faire. »

— « Si vous avez cette bonté, je vous devrai beaucoup de reconnaissance, » dit Sse Yeoupe.

— « Derrière la maison du seigneur Gou, reprit la vieille dame, il y a un parterre qui donne précisément sur les fossés de la ville, du côté du boulevard oriental. Dans ce parterre on a construit un pavillon qui s'élève au-dessus des murs du jardin; de ce pavillon on a une vue superbe sur la ville et sur les environs: en allant vous promener le long des boulevards, il vous sera très-aisé de reconnaître ce pavillon.

Dans ce moment-ci, où les pêchers sont en pleine fleur, madame Gou et sa fille se plaisent à aller les considérer du haut du pavillon. Puisque vous voulez absolument voir cette demoiselle à la dérobée, faites semblant de vous promener au-dessous du pavillon. Peut-être qu'en allant et en venant, le hasard voudra que vous aperceviez sa figure. Mais gardez-vous bien d'en ouvrir la bouche à qui que ce soit. Si le seigneur Gou venait à savoir une pareille chose, il me serait impossible de vous être de la moindre utilité. »

— « Bonne mère, reprit Sse Yeoupe, vous me rendez un véritable service : comment oserais-je vous comprometttre par une indiscrétion? mais puisqu'il en est ainsi, il ne faut pas que vous retourniez encore chez le seigneur Gou. Attendez un jour ou deux, et revenez savoir ce que j'aurai pu faire. »

— « Soit, répondit l'entremetteuse; vous êtes bien affairé aujourd'hui; mais prenez garde quand vous l'aurez vue et que vous viendrez me prier, que je ne sois aussi affairée à mon tour. Si cela arrive, vous n'aurez pas le droit de le trouver mauvais. »

— « Non, non, dit en riant Sse Yeoupe; je

ne vous demande que cette seule chose, et je vous devrai tout mon bonheur. »

— « Puisque vous avez pris votre parti, je vais m'en aller et je reviendrai dans deux ou trois jours savoir les nouvelles. »

— « Oui, oui, lui dit Sse Yeoupe. » La dame Tchang se leva et sortit.

Les discours de la vieille dame avaient ému et enflammé Sse Yeoupe. Dès le lendemain, sans rien dire à personne, sans même prendre avec lui son valet, il s'en alla tout seul et secrètement se promener derrière le parterre de la maison du docteur Gou. Il reconnut d'un coup-d'œil le pavillon qui s'élevait au-dessus de la muraille; les fenêtres étaient garanties de l'ardeur du soleil par des rideaux de gaze, et par des jalousies peintes en rouge et à moitié baissées. Il était venu de trop grand matin; tout était tranquille, on n'entendait aucune voix. Il resta debout quelque temps en cet endroit; puis craignant de ne pouvoir y demeurer assez long-temps, il se mit à se promener en long et en large. Après avoir passé un certain temps de cette manière, il s'en revint dîner et ensuite il retourna se promener de nou-

veau comme auparavant, la mémoire toute remplie de ce qu'on lui avait dit.

Cette fois il fut plus heureux : comme il passait devant le pavillon, il y entendit la voix de personnes qui riaient et parlaient ensemble. Il eut peur qu'on ne le vît regarder de ce côté; et pour se mettre à couvert, il entra sous un bouquet de grands ormes, où il fit semblant de cueillir des herbes sauvages qui croissaient le long des murs de la ville, mais sans cesser de tenir à la dérobée les yeux fixés sur le pavillon.

Un instant après il vit deux femmes de chambre qui, soulevant le rideau de la fenêtre, en ouvrirent les deux volets. Le soleil approchait du midi, et un vent léger, soufflant par intervalles, apportait à Sse Yeoupe un air chargé des plus suaves parfums du matin. Le bruit qu'il avait entendu vint augmenter son émotion. En se relevant, il aperçut un couple d'hirondelles qui du haut de la poutre peinte, sur le toit du pavillon, étaient venues se poser devant la jalousie, et voltigeaient en se jouant, avec cette vivacité et ces mouvements gracieux, doux effet des influences du printemps.

Dans ce moment une des femmes qui étaient

debout à côté de la fenêtre se mit à appeler à haute voix : « Mademoiselle! dit-elle, venez vite voir ces hirondelles! comme elles voltigent avec grace! »

Elle n'avait pas fini de parler, qu'une jeune demoiselle qui se tenait à demi cachée s'avança près de la fenêtre : « Où sont ces hirondelles? » demanda-t-elle.

En même temps les hirondelles, voyant du monde, s'envolèrent et vinrent se cacher dans le feuillage des saules. La femme de chambre les montra du doigt : « Ce n'est pas ici, dit-elle, les voilà. »

Sa jeune maîtresse s'avança avec empressement, et se tint à mi-corps en dehors de la fenêtre : et comme les hirondelles volaient de côté et d'autre, Sse Yeoupe eut tout le temps de la considérer :

« Sa coiffure était ornée de perles et de plumes d'alcyon : elle était vêtue d'une robe de satin. Sa taille était régulière et élégante; mais quoiqu'elle eût les graces et les attraits d'une vierge, sa figure n'avait rien de distingué, et ses traits ne brillaient point d'un éclat extraordinaire (1). Nulle expression dans ses yeux, ni

(1) Un traducteur moins réservé aurait mis que *la*

dans ses sourcils; une réserve empruntée sur son visage; ses lèvres, son teint chargés de fard, tout, dans sa physionomie, était l'effet de l'art. Qui eût deviné que deux filles, de figures si différentes, vivaient dans la même maison, l'une à l'orient, l'autre à l'occident? qu'une colombe et une pie habitaient dans le même nid? »

Cette demoiselle n'était pas Woukiao, c'était Wouyan, la propre fille du docteur Gou. Mais comment Sse Yeoupe eût-il pu soupçonner sa méprise? il n'avait entendu parler que d'une seule jeune fille. Avant de l'avoir vue, son cœur était rempli d'agitation; mais dès qu'il l'eut considérée, il demeura tout interdit.

— « J'ai été bien avisé, se dit-il à lui-même, de venir jeter un coup-d'œil ici. Si je m'en étais rapporté aux discours de la dame Tchang, que serait-il arrivé de moi, dans une occasion où il s'agit de ma vie entière? »

Il sortit tout doucement du bosquet où il s'était tenu caché. La jeune demoiselle, voyant qu'il y avait quelqu'un sous les arbres, se retira précipitamment de la fenêtre, et rentra

physionomie de cette belle manquait d'idéal. C'est bien là le sens des paroles de l'auteur.

dans le pavillon; Sse Yeoupe, déjà tout refroidi, ne s'arrêta pas à la considérer plus attentivement, et reprit le chemin par où il était venu.

On cherche une fleur, et on ne trouve qu'un saule (1);
On voulait entendre une hirondelle, et c'est le cri d'un loriot,
C'est le même air de jeunesse répandu sur le visage,
Mais que la beauté et la laideur inspirent des sentiments différents !

Deux jours après cette aventure, la dame Tchang revint s'informer de ce qui s'était passé : « Seigneur Sse, demanda-t-elle, cet objet dont nous avons parlé l'autre jour, l'avez-vous déjà vu? »

Sse Yeoupe fit une réflexion : « Le docteur Gou, dit-il, est un grand personnage dans la littérature. Il jouit d'une haute considération. Si je dis que j'ai vu sa fille, et que la trouvant laide, je ne veux pas de son alliance, ma conduite lui semblera inconvenante et il pourra s'irriter de mon dédain. Je dois colorer mon refus et en dissimuler les motifs. » Alors, s'adressant à la dame Tchang : « Je n'ai pas encore été à l'endroit dont nous avons parlé l'au-

(1) *Chercher des fleurs*, *trouver des saules*, façons de parler proverbiales quand il s'agit de vers, à cause des sujets qui se présentent ordinairement à l'imagination des poètes chinois.

tre jour, répondit-il, comment aurais-je pu voir la personne en question ? »

— « Et par quelle raison n'y avez-vous pas été, monsieur ? » demanda la vieille dame.

— « C'est que j'ai repensé à cette affaire, répondit Sse Yeoupe ; c'est un grand personnage que cet académicien, un homme d'un rang éminent. Si j'allais en cachette voir sa fille, et que je fusse surpris par quelqu'un, ce serait pour lui comme pour moi une chose infiniment désagréable. D'ailleurs j'aurais bien pu attendre depuis le matin jusqu'au soir, sans être servi par le hasard. Il faut, bonne mère, que vous preniez la peine de reporter ma réponse. »

— « Vous l'avez vue, ou vous ne l'avez pas vue, monsieur ; je dois là-dessus m'en rapporter à vous ; mais ce que je vous ai dit ne s'écarte en rien de la vérité. Veuillez bien y songer encore. »

— « Ce n'est pas le seul motif qui me retient. Un lettré du premier ordre, comme ce docteur, un pauvre bachelier tel que moi, peuvent-ils se convenir l'un à l'autre ? »

— « Ce n'est pas vous qui allez le chercher ; c'est lui qui vient au devant de vous. Quelle difficulté pourrait-il y avoir ? »

— « Je suis très-honoré de la préférence singulière qu'il veut bien m'accorder; mais je ne suis pas disposé à en profiter, j'aurais lieu d'en être humilié. Décidément, je n'ose accepter cette proposition. »

La dame Tchang essaya à plusieurs reprises de le faire changer de résolution; mais ses exhortations ne produisant aucun effet, elle se vit obligée d'y renoncer et de prendre congé de Sse Yeoupe, pour venir rendre compte de ce qui s'était passé au docteur Gou.

Ce jour-là Gou n'était pas chez lui, et la dame Tchang, entrant dans l'appartement intérieur, demanda à parler à la maîtresse de la maison. Dès que celle-ci l'aperçut: « Quelles nouvelles de l'alliance que vous avez bien voulu vous charger de conclure? » lui demanda-t-elle.

— « On ne doit répondre de rien d'avance dans ce monde! répliqua la dame Tchang en secouant la tête. Sur dix alliances de ce genre, on n'en manquerait pas une. Qui eût jamais deviné qu'un pauvre bachelier ferait difficulté d'accepter une pareille proposition? »

— « Monsieur m'a dit que ce jeune homme avait beaucoup de mérite et d'agréments. D'où

peut provenir son obstination? » demanda madame Gou.

— « Ne vous formalisez pas si je vous parle d'une autre personne, reprit l'entremetteuse. Celui-ci peut avoir du mérite, et une figure agréable, mais c'est un homme abandonné du ciel. J'aurais à vous proposer un excellent parti, c'est le fils du gouverneur Wang; il a dix-neuf ans, et quant à l'extérieur et au talent, il ne le cède en rien au bachelier Sse. D'ailleurs sa famille et sa fortune seraient tout-à-fait assorties. Si vous vous rejetiez de ce côté, madame, vous n'auriez, j'en suis bien sûre, aucun sujet de vous en repentir. »

— « C'est bien, repartit madame Gou; quand mon mari reviendra, je lui en parlerai. »

L'entremetteuse se retira, et le docteur Gou étant rentré quelque temps après, sa femme lui rendit compte de tout ce qu'elle avait appris de la dame Tchang. Ce récit fit soupirer Gou, qui demeura quelque temps sans rien dire : « Quel motif peut-il avoir de me refuser? s'écria-t-il ensuite. C'est cette entremetteuse qui n'aura pas su s'expliquer; mais il me reste un autre moyen. »

Aussitôt il appela un domestique : « Prends

un de mes billets de visite, lui dit-il, et vas au collége inviter le jeune M. Lieouiutching à venir me voir. »

Le domestique ne fut pas long-temps à s'acquitter de la commission, et il revint annoncer que la personne à qui il avait porté l'invitation allait venir.

Il faut savoir que ce Lieouiutching était un autre étudiant du même collége, également distingué par ses talents. Il avait été pendant quelque temps disciple du docteur Gou : aussi, tout en recevant l'invitation, il s'était montré fort empressé de s'y rendre. Après les cérémonies d'usage, il s'adressa aussitôt à Gou : « Respectable maître, lui dit-il, vous avez mandé votre disciple ; quelle commission avez-vous à lui donner ? »

— « Nulle autre que celle-ci, répondit Gou. J'ai une fille qui se nomme Woukiao. Elle a maintenant dix-sept ans ; elle a quelque beauté, mais surtout beaucoup d'esprit, et elle ne l'emporte pas seulement sur les autres personnes de son sexe par les agréments de la figure ; elle a acquis des talents distingués en tout genre de poésie et de littérature. Elle est l'objet de toute la tendresse de ma femme comme de la mienne.

Bien des hommes en place me l'ont fait demander; mais j'ai pensé que l'on trouvait rarement un mérite solide chez les jeunes gens nés de familles riches et de distinction. Il y a quelques jours qu'étant allé voir les arbres en fleur, j'ai rencontré par hasard le jeune homme qui a obtenu la première place au dernier examen, Sse Yeoupe. J'ai été frappé de ses agréments, de ses connaissances, et du talent distingué qu'il a pour la poésie, et j'ai conçu le désir de lui donner ma fille (1). Il y a quelques jours que j'ai chargé une entremetteuse d'aller lui en faire la proposition, mais il l'a refusée, je ne sais par quel motif. J'imagine que c'est par la faute de cette femme dont les discours n'auront pu lui inspirer assez de confiance. Je voudrais, mon jeune ami, que vous prissiez la peine de lui parler, et de pénétrer ses intentions. »

— « Le seigneur Sse Liansian est effective-

(1) Plus poétiquement dans l'original, *de l'attirer dans la partie orientale de ma maison. L'Orient*, ainsi qu'on en verra plus tard bien des exemples, est toujours l'emblême du mariage. Le *vent d'Orient*, le *soleil à l'Orient*, le *mur oriental*, *un hôte d'Orient*, sont toutes des expressions formées d'après cette idée, et qui, de la poésie, ont passé dans le langage le plus ordinaire de la conversation.

ment par sa figure et par son talent le jaspe qui donne de l'éclat à notre maison. Quand l'inspecteur a proclamé le résultat du concours, tout le monde s'est répandu en éloges sur son compte. La préférence que vous accordez à un tel homme sur ceux qui ont en partage les richesses et les honneurs, est une marque de cette bienveillance générale dans laquelle vous vous complaisez, et de cette pureté semblable à la glace qui distingue votre caractère. Je suis très-honoré du choix que vous faites de moi pour tenir *le manche de la coignée.* Dès demain matin je m'acquitterai de vos ordres. J'imagine que le jeune Sse sera charmé de pouvoir élever les yeux jusqu'à vous, mon respectable maître, qui serez pour lui comme la montagne sacrée ou comme l'étoile polaire. Il n'est personne qui ne souhaite l'appui d'un grand arbre. »

— « Si vous avez tant de complaisance, reprit le docteur Gou, je ferai mes efforts pour vous marquer ma gratitude. Mais, mon jeune ami, continua-t-il, au dernier examen, vous avez sans doute obtenu un rang distingué. »

— « J'ai peu de talent, répondit Lieouiu-tching, je n'ai pu être placé que sur la seconde liste. »

— « Vous avez un mérite éminent, mon jeune ami, et fait pour la première liste. Comment se fait-il que vous n'y soyez pas compris? La première fois que je verrai sa seigneurie l'inspecteur Li, je veux lui en parler. »

— « Les résultats du concours, répartit Lieouiutching, sont aux yeux de l'examinateur un objet de haute importance et d'intérêt général. Je suis soumis à sa décision; mais si vous daignez jeter un regard sur votre disciple, et me procurer quelque avancement par votre recommandation, ce sera de votre part la marque d'une bonté toute particulière. »

Après cet entretien, Lieouiutching se leva et prit congé du docteur Gou.

On rencontre un homme, on lui demande un service;
S'il l'accorde, on devient son ami.
Mais quand on voit ouvrir les portes à quelqu'un,
Qu'il est difficile de savoir si c'est pour l'intérêt du public ou des particuliers !

Si l'on veut savoir comment Lieouiutching s'acquitta de sa commission, on n'a qu'à lire le chapitre qui suit.

FIN DU TOME PREMIER.



Tom. II. P. 248.

LA GALERIE DES FLEURS.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES;

Roman Chinois,

TRADUIT

PAR M. ABEL-RÉMUSAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

OÙ SE TROUVE UN PARALLÈLE DES ROMANS DE LA CHINE ET DE CEUX DE L'EUROPE.

TOME SECOND.

PARIS,

MOUTARDIER, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-COEUR, N° 4.

1826.

IU-KIAO-LI,

OU

LES DEUX COUSINES.

CHAPITRE V.

UN PAUVRE BACHELIER REFUSE D'ÉPOUSER UNE RICHE DEMOISELLE.

Une vaine curiosité coûtera mille regrets au jeune lettré,
Se sera-t-il bien exactement informé du vrai, du faux ?
L'homme pénétrant trouvera un sujet de joie dans les paroles échappées aux génies ;
Et l'étourdi regrettera la confiance qu'il aura mise à des discours en l'air.
Il y a des lacunes dans la conduite même de l'homme le plus sage.
Ses paroles, quelque mesurées qu'elles soient, donnent lieu à des malentendus,
Et pourtant, nous nous fions au rapport de nos oreilles ;
La vérité, l'erreur, n'ont pas d'autre fondement dans notre esprit.

La réputation de Sse Yeoupe s'était considérablement accrue, depuis qu'il avait été désigné pour la première place du concours. On admirait en lui un âge si peu avancé, un talent déjà si distingué, et les agréments peu communs de

la figure. Tous ceux qui avaient des filles auraient désiré qu'il devînt leur gendre. De son côté, Sse Yeoupe se livrait à des réflexions qui le faisaient soupirer. « Des cinq sortes de relations qui règlent la vie de l'homme (1), se disait-il à lui-même, les deux premières n'existent pas pour moi: une mort prématurée m'a enlevé mon père et ma mère, et je n'ai point de frères. Pour ce qu'un sujet doit à son prince, un ami à son ami, il faut attendre qu'il se présente des occasions de le remplir. Si je n'épouse une femme accomplie, d'une beauté parfaite, digne d'être ma compagne, que sera Sse Yeoupe dans ce monde? A quoi lui servira-t-il d'avoir donné tant de temps à l'étude et à la poésie, d'être devenu lui-même un poète? livré tout entier à de vaines imaginations ou à des sentiments sans objet, quel sera mon refuge! La mort même ne m'offrira aucune consolation (2). »

(1) Ces cinq devoirs sont ceux du fils envers son père, du frère envers son frère, du mari à l'égard de sa femme, du sujet envers son prince, et de l'ami à l'égard de son ami.

(2) Les consolations que la mort offre à un Chinois consistent dans la certitude que les enfants qu'il laisse après lui rempliront avec exactitude les devoirs funé-

Tout occupé de ces idées, lorsqu'on vint lui faire des propositions de mariage, il prit des informations, et le résultat en ayant été peu favorable aux personnes dont il s'agissait, il ne balança pas à les refuser toutes. Ceux qui se virent ainsi rebutés finirent par se rebuter à leur tour. Le docteur Gou fut le seul qui, à cause de la commission que lui avait laissée Pe Thaïhïouan, craignit de manquer une si belle occasion de lui donner pour gendre un homme de mérite, et ce fut par ce motif qu'il chargea Lieouiutching d'aller parler à Sse Yeoupe.

Lieouiutching ne mit aucun retard à s'acquitter des ordres du docteur Gou. Il vint trouver Sse Yeoupe, et après quelque préparation, il lui expliqua le motif de sa visite.

— « Il y a déjà une entremetteuse qui est venue, ces jours derniers, me parler à ce sujet, répondit Sse Yeoupe; je lui ai exprimé mon refus de la manière la plus positive. Comment se fait-il, monsieur, que vous preniez encore une fois la peine de venir pour la même affaire? Je dois naturellement beaucoup de déférence à vos sa-

raires d'où dépend la tranquillité des mânes. On a parlé de ces préjugés chinois dans la préface.

ges avis ; mais j'ai déjà pris ma résolution. Je ne puis absolument pas vous obéir. »

— « Le seigneur Gou est l'un des respectables habitants des jardins académiques, reprit Lieouiutching. Par ses biens, il est le premier de la ville. Il aime tendrement sa fille, il la chérit à l'égal des perles et des pierres précieuses. Je ne sais combien de jeunes gens des premières maisons de la ville, et décorés de la ceinture, sont venus la lui demander : il les a tous refusés. Mais touché de votre mérite et des agréments de votre figure, il veut au contraire qu'on insiste auprès de vous. C'est, au reste, le parti le plus avantageux du monde sous tous les rapports : comment se peut-il que vous vous y refusiez avec tant d'obstination ? »

— « De toutes les affaires humaines, répartit Sse Yeoupe, la première et la plus importante est le mariage. Mais si les talents et les qualités extérieures ne sont pas bien assortis, c'est véritablement un esclavage auquel on est condamné pour toute la vie. Doit-on prendre un pareil engagement à la légère ? »

Lieouiutching se mit à rire : « Mon frère, dit-il, ne vous formalisez pas de ce que je vais vous dire. Sans doute vous venez d'avoir un

grand succès dans votre examen ; mais c'est une gloire de quelques heures, qui n'empêche pas que vous ne soyez un pauvre bachelier. Comment pouvez-vous imaginer que la fille d'un académicien ne soit pas pour vous un parti sortable, pour ne rien dire de plus? Sans parler de sa beauté, sans dire qu'elle est comme une fleur et pareille au jaspe, son rang, monsieur, et sa richesse, si vous voulez en prendre possession, sont un assaisonnement que chaque jour vous savourerez davantage (1). »

— « Il est inutile que vous mettiez en avant ces deux mots de rang et de richesse, mon frère. Nous avons déjà quelqu'accès dans le bosquet de la littérature, et je me flatte que nous ne serons pas long-temps pauvres et inconnus ; mais je ne sais si, dans toute ma vie, je serai assez heureux pour trouver la femme accomplie qui serait vraiment digne d'être aimée. »

— « Voilà qui est encore plus plaisant! dit Lieouiutching. Puisque vous doutez si peu de la richesse et du rang qui vous attendent, avez-vous jamais vu un homme opulent et de

(1) Plus littéralement : Ce sera comme si, chaque jour, vous aviez de la soupe jaune aux racines.

distinction chercher une femme aimable et n'en pas rencontrer? »

— « Mon frère, reprit en riant Sse Yeoupe, n'accordez pas tant d'estime aux honneurs et aux biens, et ne faites pas si peu de cas des femmes aimables. Autrefois comme aujourd'hui, tout homme qui s'est distingué par ses talents a pu acquérir de la fortune et mériter un rang élevé. Mais y a-t-il jamais eu beaucoup de femmes aimables et d'une beauté parfaite? Si le talent va sans la beauté, je n'appelle pas celle qui le possède une femme accomplie. Si la beauté est dépourvue de talent, ce n'est pas non plus une femme parfaite à mes yeux. Et si le talent même et la beauté se trouvaient réunis dans une personne dont, au reste, les goûts et les sentiments ne s'accorderaient pas avec les miens, comme les battements du pouls, ce ne serait pas encore là la femme aimable qu'il faut à Sse Yeoupe. »

— « Vous êtes fou, mon frère! s'écria Lieouiutching, avec un grand éclat de rire. Si c'est une femme aimable de cette espèce qu'il vous faut, c'est parmi les chanteuses et les courtisanes que vous devez l'aller chercher. »

— « Je pense en cela comme le prince de la littérature, répondit Sse Yeoupe. L'union for-

mée par l'harmonie des cœurs est ce qui prépare le bonheur de deux époux à cheveux blancs, sans cesse occupés à veiller l'un sur l'autre (1). Quand je m'en rapporte aux saines maximes de la haute antiquité, qu'est-il question de courtisanes et de chanteuses ? »

— « Mon frère, ne perdez pas votre temps à répéter ces vaines maximes de la haute antiquité pour négliger le bien réel que vous avez devant les yeux, » dit Lieouiutching.

— « Soyez tranquille, mon frère, répliqua Sse Yeoupe. J'en ai déjà fait le serment. Si je ne rencontre pas la femme accomplie dont je vous ai parlé, mon parti est pris de ne me marier de ma vie. »

Lieouiutching fit un nouvel éclat de rire : « Ainsi donc, dit-il, si sa majesté vous appelait pour vous donner une princesse de sa maison, vous vous y refuseriez ? Voilà assurément le dessein le plus judicieux du monde ! Avec tout cela, mon frère, gardez-vous de tenir à une résolution qui, en vous faisant manquer une pareille occasion, vous engage dans une route

(1) C'est une expression de Confucius en parlant des époux qui ont vieilli dans la jouissance du bonheur conjugal, *têtes blanches*, dit-il, *qui veillent l'une sur l'autre.*

où vous pourriez trouver le repentir à moitié chemin. »

— « Je ne m'en repentirai pas, bien certainement, » répondit Sse Yeoupe.

Lieouiutching se vit obligé de prendre congé de lui et d'aller rendre compte de sa démarche au docteur Gou. Quand celui-ci eut appris que Sse Yeoupe avait obstinément refusé sa proposition, il entra dans une grande colère, et s'emportant en injures : « Quoi ! s'écria-t-il, ce petit animal se donne de pareils airs ! Parce qu'il a obtenu la première place à l'examen, il croit pouvoir tenir une conduite aussi inconvenante, aussi contraire aux lois de la politesse ! nous verrons si ce grade de bachelier dont il est énorgueilli est une chose aussi solidement terminée qu'il l'imagine. »

En finissant ces mots, il se mit à écrire à l'examinateur, et après lui avoir fait part de ce qui venait de se passer, il lui demanda de retirer à Sse Yeoupe le rang éminent qu'il lui avait accordé à l'examen. Cet examinateur, dont le nom de famille était Li, et le surnom personnel Meouhio, était du même âge et du même collége que le docteur Gou. A la vue de la demande que celui-ci lui adressait, il éprouva le

désir de lui donner satisfaction. Toutefois, touché du mérite et des qualités de Sse Yeoupe, auquel il n'avait aucun reproche à adresser, il eût voulu lui sauver cette mortification. Mais entièrement dévoué aux volontés de Gou, il prit le parti d'envoyer chercher le principal du collége et de le charger secrètement de prévenir Sse Yeoupe, en lui faisant part des intentions qu'on avait à son égard, pour l'obliger à se prêter aux propositions de mariage du docteur Gou, et à lever ainsi l'obstacle qui allait s'opposer à sa promotion. Le principal ayant reçu ces ordres, fit sur-le-champ inviter Sse Yeoupe à se rendre à son cabinet, et lui rendit compte de tout ce qui venait de se passer.

— « Je remercie mes dignes maîtres des marques de bienveillance qu'ils m'accordent, répondit Sse Yeoupe. Votre disciple devrait sans doute exécuter les ordres qu'il plaît à son maître de lui donner, mais j'ai quelques motifs particuliers, que je ne puis déclarer devant vous; tout ce que j'ose vous demander, quand vous verrez le seigneur examinateur, c'est, à tout prix, de lui faire agréer mon refus. Je vous en aurai infiniment de reconnaissance. »

— « Vous avez tort, mon jeune ami, répli-

qua le principal, vous avez vingt ans; c'est le moment de songer à votre établissement. Le seigneur Gou a l'extrême bonté de vous rechercher, et de faire les premières démarches: c'est pour vous l'affaire la plus heureuse du monde. Je ne vous parle pas de la richesse et du rang du seigneur Gou : votre mérite distingué peut vous les faire voir avec indifférence. Mais j'ai ouï dire que sa fille est douée de tous les attraits, de tous les talents imaginables. Quand vous vous feriez quelque violence pour répondre à ses vues, je ne vois pas qu'il en pût résulter de dommage pour vous. Quel motif peut vous porter à un refus si obstiné? »

— « Je ne chercherai point à imposer à mon respectable maître, répondit Sse Yeoupe; j'ai déjà pris les informations les plus précises au sujet de sa fille, et c'est ce qui fait que je ne puis absolument pas me soumettre aux désirs du docteur Gou. »

— « Si vous vous y refusez, mon jeune ami, il serait difficile de vous contraindre. Mais le seigneur Gou est contemporain et condisciple du seigneur examinateur, et a par conséquent beaucoup d'influence sur son esprit. Si l'affaire ne se conclut pas à son gré, j'ai peur, mon

jeune ami, qu'il n'en arrive quelque chose de fâcheux pour votre promotion. »

Sse Yeoupe se mit à sourire : « De quelle promotion s'agit-il? serait-ce de ce collet verd (1)? je ne dois pas, pour une semblable perspective, m'engager dans une affaire grave, qui intéresse tout le reste de ma vie. Tout ce que je puis faire est de me soumettre aux décisions du seigneur examinateur. » Et en disant ces mots, il se leva, prit congé et sortit.

Le principal voyant l'affaire manquée, le fit savoir sur-le-champ à l'examinateur. A cette nouvelle, l'examinateur mécontent se dit à lui-même : « Puisque ce jeune homme est d'un caractère peu traitable, je veux lui retirer son rang. »

De nouvelles réflexions se présentèrent à son esprit : « Tout autre bachelier, dit-il, accepterait avec empressement un si brillant parti, quand l'idée même ne lui en serait venue qu'en songe, et celui-ci s'exposerait à la mort plutôt que d'y accéder ! c'est pourtant un jeune homme qui annonce d'heureuses dispositions. C'est à regret que je me vois obligé d'agir ainsi envers lui. »

(1) Le signe du baccalauréat.

Comme il était dans cette indécision, le bruit d'un de ces bâtons creux que portent les gardes de nuit annonça la gazette, et l'un des huissiers vint en apporter un exemplaire à l'examinateur. Celui-ci la prit et en la parcourant il vit un article relatif aux récompenses et promotions accordées à des officiers qui avaient rendu d'importants services : à un maître des cérémonies qui, pour sa belle conduite, était promu au grade de conseiller à la cour des ouvrages publics. C'était Pe Hiouan qui, envoyé hors des frontières de l'empire pour remplir une mission au camp des Tartares, et complimenter l'empereur captif, s'était acquitté avec honneur de cette double commission ; de retour à la cour, on avait reconnu ses services en lui accordant effectivement le rang de conseiller au ministère des ouvrages publics. En même temps, le mauvais état de sa santé l'avait obligé de solliciter un congé, et on lui avait accordé la permission de prendre la poste et de revenir dans son pays, pour s'y rétablir, son service ne l'appelant pas en ce moment dans la capitale.

Dans un autre paragraphe du même article, l'inspecteur-général Yang Tchaothing, présenté au nombre des magistrats recommandables par

leurs services, était élevé au rang de conseiller de seconde classe avec une augmentation d'appointements. Un troisième paragraphe, consacré aux membres de l'Académie impériale, annonçait que les magistrats chargés de la direction de ces assemblées littéraires que l'empereur honore de sa présence ayant été appelés à d'autres fonctions, Gou Koueï et quelques autres étaient mandés à la cour pour succéder à cette charge : les décrets relatifs à toutes ces nominations avaient été rendus par l'empereur.

Lorsque Li l'examinateur vit que Gou était promu en dignité et appelé à la cour, et que Pe Hiouan, son parent, était dans un moment de faveur, il jugea que ni l'un ni l'autre ne jeteraient plus les yeux sur Sse Yeoupe, et aussitôt il envoya au collége un placard sur lequel on lisait ces mots :

« Moi Li, inspecteur du collége et examinateur, j'ai pris des informations au sujet de l'élève Sse Yeoupe, et j'ai su qu'il était d'un caractère intraitable et obstiné, plein de confiance en son propre mérite, et de bonne opinion de lui-même, orgueilleux et impoli. Je devrais prendre à son égard des mesures sévères; mais

la commisération que m'inspire sa jeunesse m'engage à me contenter de rayer son nom de la liste des candidats, et de ne pas lui permettre de se présenter à l'examen. Voilà ce qui m'a paru convenable. »

Quand le placard eut été apporté au collége, et que les bacheliers eurent connaissance de l'affaire, elle excita parmi eux une grande rumeur et beaucoup d'agitation. Toutes leurs conversations roulaient sur ce qu'ils venaient d'apprendre. Il y en eut qui se moquèrent de la simplicité de Sse Yeoupe; d'autres qui exaltèrent la noblesse et l'élévation de son caractère; quelques-uns, plus particulièrement liés avec lui, le gourmandèrent vivement : « Pourquoi, lui dirent-ils, n'avoir pas accédé à cette proposition de mariage? quelle raison de refuser l'alliance d'un magistrat distingué par son rang? c'est sans doute ce refus qui vous a fait retirer votre grade de bachelier. Vous devriez faire une réclamation écrite, et aller la porter à l'examinateur. »

A cette proposition Sse Yeoupe se récria : « C'est cette première place sur la liste des candidats qui m'a valu tout ceci, répondit-il; aujourd'hui, s'il faut laisser tomber mon bonnet

de bachelier, mes oreilles n'en seront pas moins nettes. Quel sujet aurais-je de m'affliger? Vos exhortations, messieurs, sont ici tout-à-fait superflues. »

Quand les jeunes condisciples de Sse Yeoupe virent comment celui-ci prenait les choses, ils se décidèrent à le quitter Ainsi:

Trois parties d'obstination et sept d'imprudence
Fermentent ensemble pour former le caractère du poète.
Il dédaigne de s'expliquer avec les gens du monde;
Un ami seul peut percer le voile de son silence.

Laissons pour quelque temps Sse Yeoupe, et parlons maintenant du docteur Gou. Tout irrité qu'il s'était montré d'abord, il n'apprit pas que Sse Yeoupe avait été privé de l'avantage de son examen, sans former le dessein de le lui faire rendre quelques jours après. Mais sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle des honneurs que Pe venait d'obtenir à son retour, ainsi que celle de sa propre nomination et de son rappel à la cour. Il s'empressa d'en venir faire part à Woukiao, et au milieu de la joie qu'en éprouva toute la famille, l'affaire de Sse Yeoupe lui sortit entièrement de la mémoire.

En recevant son brevet, Gou se serait sur-le-

champ mis en route pour la capitale; mais il voulait avoir une entrevue avec Pe, et remettre entre ses mains la demoiselle Woukiao dont la garde lui avait été confiée. Il prit donc le parti de l'attendre chez lui, et d'envoyer en même temps quelqu'un à sa rencontre pour le prévenir.

De son côté, Pe, qui venait effectivement d'être nommé par un décret conseiller du ministère des ouvrages publics, prit la poste sans délai, pour revenir dans le village où il faisait sa demeure. Il garda *l'incognito* sur toute la route, et étant, en moins d'un mois, arrivé à Kinling (1), il vint descendre chez Gou. Celui-ci eut la plus grande joie de le revoir, et Pe répondit à son accueil par les marques de la plus vive affection.

Après les premiers compliments, les deux amis entrèrent dans l'appartement intérieur et l'on fit avertir la demoiselle Woukiao de venir voir et saluer son père. Rien n'égale la joie qu'ils éprouvèrent à se trouver réunis. Gou avait fait préparer un repas, et après avoir offert à Pe le coup du voyageur (2), il se mit à boire

(1) Nanking.
(2) Littéralement *pour laver la poussière.*

avec lui. Ce fut alors qu'il demanda à son beau-frère des détails sur la mission que celui-ci venait de remplir en Tartarie.

Pe laissa échapper un soupir : « Il n'y a rien à faire pour le service de l'empereur, dit-il. Quand je reçus ma commission, il y a quelque temps, il devait être question d'aller au devant de l'empereur captif; mais les lettres de créance qui me furent remises ne parlaient que des informations à prendre sur la santé de ce prince, et des vêtements d'hiver que je devais lui offrir; du reste pas un mot sur son retour. L'empereur fut très-mortifié de cette circonstance, et Yesian, m'ayant pressé de questions, me mit dans le plus grand embarras. Tout ce que je pus lui dire fut que le retour de l'empereur captif était naturellement l'objet des vœux de notre gouvernement; mais que comme on ignorait si le prince tartare serait disposé à y consentir, on n'avait pas osé toucher ce point dans les lettres de créance, et qu'on m'avait seulement chargé d'en conférer verbalement avec le général. Cette réponse ne satisfit nullement Yesian, et tout en consentant à traiter de la paix, il nous dit que pour l'autre objet il ne suffisait pas d'une conférence verbale; que

puisque les lettres de créance ne parlaient pas du retour de l'empereur captif, il ne pouvait de son côté consentir au départ de ce prince; que s'il agissait différemment, il s'exposerait au mépris du royaume du milieu ; qu'il fallait qu'on envoyât quelqu'autre personne pour cette négociation, et que pour lui, on le trouverait toujours dans les mêmes dispositions. Quand nous avons rendu compte de ce résultat de notre mission, la cour en a été un peu déconcertée; mais on n'a pu se dispenser de députer Yangchen pour conclure. »

— « Et croyez-vous, demanda Gou, que l'intention de Yesian soit véritablement de consentir au départ du prince captif? »

— « Autant que je puis en juger, il a véritablement cette intention ; et si Yangchen va en Tartarie, l'empereur captif ne peut guère manquer de revenir à la cour ; mais j'ai peur que ce retour ne mette l'empereur régnant dans un grand embarras, et c'est ce qui m'a engagé à prétexter une maladie et à solliciter promptement un congé, pour ne pas me trouver compromis dans toutes ces intrigues. Ce n'est pas le soin de ma conservation qui m'a engagé à la retraite ; mais les choses en

sont venues à un point, que ce n'est pas un seul homme qui pourra y porter remède. »

— « Mon frère, répartit Gou, vous venez cette fois d'endurer le vent et la bruine, le danger et la fatigue. Vous n'avez pu vous en préserver; mais la manière dont vous vous êtes acquitté de cette importante mission honore votre caractère et met le sceau à votre réputation. Pour moi, le décret que je viens de recevoir me rappelle à la cour; je ne puis me dispenser de rentrer dans le filet : comment en sortirai-je ? »

— « Vous êtes, mon frère, répondit Pe, une plante des jardins académiques; vous devez y croître et y grandir. Vous avez d'ailleurs pour ressource les examens généraux, et tôt ou tard vous ne pouvez manquer d'obtenir quelque mission. Vous ne devez avoir aucun sujet d'inquiétude à cet égard. »

— « Je l'espère, dit Gou. Mais, dites-moi, pourrons-nous, à l'avenir, nous trouver avec le vieux Yang ? »

Pe se mit à rire : « Quel homme sans cœur et sans caractère! dit-il. A peine étais-je arrivé dans la capitale, qu'il est accouru deux ou trois fois pour me faire ses excuses. Le décret qui a

proclamé mes services et augmenté mes appointements, n'a fait que redoubler son zèle et son affection pour moi. Il m'a adressé invitations sur invitations, et lorsqu'à mon départ de la capitale j'ai reçu le repas public, il est venu m'en offrir un autre en particulier. Quand j'ai vu qu'il prenait les choses de cette manière, malgré la mine que je lui faisais, je n'ai pu m'empêcher de boire et de me réjouir avec lui comme auparavant, et je n'ai pas trouvé de meilleure manière de le mortifier qu'en ne lui parlant de rien. »

— « C'est très-bien, reprit Gou en riant, de le mortifier en ne lui parlant de rien ; mais je trouve qu'il mériterait d'être mortifié à coups de bâton. »

Les deux amis restèrent à table et se divertirent ainsi une partie du jour. Le soir, Gou retint Pe à coucher ; mais le lendemain Pe voulut partir : « J'ai prétexté une maladie pour retourner chez moi, dit il, je n'oserais rester ici plus long-temps ; je craindrais de donner occasion à des caquets. »

— « Sans doute, répondit Gou, c'est ce que vous devez éviter ; mais il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous restiez ici deux ou trois

jours. Songez qu'après ceci nous ignorons quand nous pourrons nous revoir. »

— « Eh bien ! dit Pe, je resterai encore aujourd'hui ; mais demain, il faut absolument que je parte. »

— « A propos, reprit Gou, en riant, il s'est passé ces jours derniers quelque chose d'assez plaisant ; je n'ai pas encore pu vous le raconter. »

— « Qu'est-ce donc ? demanda Pe. »

— « Je suis allé, il y a quelque temps, voir les pruniers en fleur, auprès du temple de la vallée des Immortels. Là, j'ai fait la rencontre d'un jeune bachelier qu'on nomme Sse Yeoupe, très-bien de sa personne, sachant composer d'excellents vers, en un mot rempli de mérite et de capacité. J'ai fait prendre des informations ; il s'est trouvé que l'examinateur Li lui avait donné la première place sur la liste du concours qu'il a présidé. J'ai pensé que ce pouvait être un bon parti pour ma nièce. Je lui ai envoyé une entremetteuse, ensuite un ami commun ; on y est allé deux ou trois fois. J'ignore quel motif il a eu ; mais il n'a jamais voulu accéder à ma proposition. Ne pouvant surmonter sa résistance, je me suis avisé d'écrire à l'examinateur Li, pour

le prier de venir à mon aide. L'examinateur a fait connaître ses intentions au principal du collége. Celui-ci a parlé au jeune Sse, et lui a conseillé de se prêter à cette affaire. Croiriez-vous que ce petit obstiné n'a rien voulu écouter? Quand l'examinateur a vu qu'il était intraitable, il lui a retiré la première place qu'il lui avait assignée. Eh bien! ce jeune homme n'a pas témoigné le moindre regret. Avez-vous jamais vu une affaire plus plaisante? »

Ce récit causa quelque surprise à Pe. « Voila qui est bien singulier! dit-il; quelque mérite et quelques agréments qui distinguent ce jeune homme, la fermeté de sa conduite le rend plus respectable encore à mes yeux. Les hommes de talent ont chacun leur manière de voir, et ils ne doivent pas se faire de violence les uns aux autres. Il faut, mon frère, que dès demain vous alliez trouver l'examinateur Li pour qu'il rétablisse ce jeune bachelier dans le rang dont il a été privé. »

— « Rien n'est plus aisé, reprit Goū. Il est tout naturel de lui rendre sa place sur la liste du concours. »

Les deux beaux-frères causèrent ainsi quelque temps de leurs affaires, et la journée se

passa dans cet entretien. Mais le troisième jour Pe voulut absolument partir. Il emmena avec lui sa fille Houngiu, et après avoir fait ses remercîments au docteur Gou, il prit la route de Kinchi. De son côté, Gou se prépara à se rendre à la capitale. Ainsi :

Au lieu d'un fragment de verre brisé,
On trouve un vêtement décoré d'une riche broderie.
Cet autre croit sa gloire littéraire obscurcie ;
Mais qui peut savoir si c'est une apparence ou une réalité.

Depuis que Sse Yeoupe s'était vu retirer les fruits de son examen, il passait son temps chez lui à boire, à faire des vers, à célébrer les saules et les fleurs. Quoiqu'il ne fût ni avide de renommée, ni fort touché de sa pauvreté, il ne pouvait rencontrer un beau site, sans se sentir ému et sans éprouver le regret de ne pas avoir une compagne digne de lui, et souvent seul, livré à ses pensées, il tombait dans des accès de mélancolie et de découragement. Les gens qui savaient combien il était difficile dans le choix d'une épouse, et qui ne reconnaissaient eux-mêmes à leurs filles que des qualités ordinaires, avaient cessé de venir lui parler de mariage. Lui de son côté avait renoncé à ses recherches,

persuadé que l'aimable objet de ses désirs n'existait pas dans la ville.

Un jour que le printemps brillait dans tout son éclat, il lui prit fantaisie d'aller de bon matin hors de la ville, prendre le divertissement de la promenade, en rêvant à quelque sujet de poésie. Au moment même où il passait le seuil de sa porte, il aperçut plusieurs hommes habillés de bleu et coiffés de grands bonnets, montés sur des chevaux de poste. Tout en suivant la rue, l'un d'eux demanda à un passant dans quelle maison demeurait M. Sse.

— « Dans celle-ci, répondit quelqu'un, et vous le voyez lui-même, debout devant la porte. »

Les cavaliers descendirent avec empressement de leurs chevaux; et s'approchant au-devant de lui : « Monsieur, lui dirent-ils, permettez-nous de vous demander si vous seriez M. Sse, fils du seigneur Sse Hao? »

— « C'est moi-même, répondit Sse un peu surpris. Mais, messieurs, quel motif vous amène? »

— « Nous sommes, dirent-ils, envoyés par sa seigneurie l'inspecteur général Sse, de la province de Honan. »

— « Je pense, dit Sse Yeoupe, que c'est de mon oncle paternel que vous voulez parler. »

— « De lui-même, » répliquèrent-ils.

— « Cela étant, messieurs, je vous prie d'entrer chez moi, pour que nous puissions nous entretenir ensemble. » Ils se rendirent à l'invitation de Sse Yeoupe et le suivirent dans son appartement. Là, ils se mirent en devoir de le saluer de la manière qui convient à des inférieurs.

— « Un instant! messieurs, dit Sse Yeoupe. Êtes-vous des domestiques de la maison de mon oncle, ou des employés de son bureau? »

— « Nous sommes des courriers du gouver-« nement qu'il a dépêchés, » répondirent-ils.

— « En ce cas, messieurs, vous êtes employés à un service public: ce n'est point ici le cas d'une salutation en forme. Vous ne me devez qu'une révérence ordinaire. »

Après ces compliments il invita ses hôtes à s'asseoir, et leur demanda où était actuellement le seigneur son oncle.

— « A son retour d'une course d'inspection qu'il a faite dans la province de Houkouang, il se rend à la cour pour prendre de nouveaux ordres de l'empereur; et il est dans ce moment

à bord d'une barque, à l'embouchure du fleuve. Il désire, monsieur, vous emmener avec lui à la capitale, et c'est pour cela qu'il nous a chargés de vous apporter sa lettre et de venir vous chercher. » Et aussitôt ils tirèrent une lettre qu'ils remirent à Sse Yeoupe. Celui-ci l'ouvrit et y lut ce qui suit :

« Un pauvre oncle fait mille salutations à son cher neveu, et lui adresse la présente lettre :

« Les affaires de l'état m'entraînent dans des courses perpétuelles, et me font passer sans cesse de l'orient à l'occident. Elles nous ont tenus éloignés l'un de l'autre, nous qui sommes comme la chair et les os. Cette pensée est pour moi un sujet d'affliction.

« En apprenant, il y a quelques années, que ma belle-sœur avait quitté ce monde, j'ai été saisi de la plus vive douleur. Mais ce fut une grande consolation de savoir que vous faisiez dans vos études des progrès proportionnés à votre âge. J'ai maintenant soixante-trois ans. Je sens que je commence à approcher du tombeau (1). C'est un soir qui ne doit pas être suivi

(1) Il y a dans le texte : *Je vais entrer parmi les mûriers et les ormes.* Ce sont les arbres que l'on plante au-dessus des sépultures.

d'un matin; car je n'ai pas d'enfants. Vous qui pouvez un jour vous faire un nom dans les lettres, vous avez perdu votre père et votre mère; votre état d'orphelin vous condamne à une vie solitaire. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous réunir à moi? Comme vous verriez en moi un père, je trouverais en vous les sentiments d'un fils, et nous aurions, l'un dans l'autre, notre appui et notre consolation mutuelle : voilà l'affaire que votre oncle a le plus à cœur; ne doutez pas que feu mon frère et ma belle-sœur n'y donnent un entier assentiment du fond de leur sépulture : ne balancez donc pas, mon cher neveu. Les gens que je vous envoie prendront soin de vos bagages et viendront avec vous. Je vous attendrai à bord de ma barque, où je vous en dirai davantage. »

La lecture de cette lettre fit naître mille pensées dans l'esprit de Sse Yeoupe. Sa maison appauvrie et tombée en décadence; son grade de bachelier qui venait de lui être enlevé; tout espoir d'alliance à-peu-près anéanti : voilà des circonstances qui lui rendraient peu agréable le séjour qu'il avait habité jusque-là. Ne valait-il pas mieux suivre son oncle paternel, et faire

avec lui un voyage à la cour? Ce n'étaient pas les richesses et le rang de cet oncle qui le séduisaient. Mais cela même pouvait contribuer à lui faire découvrir l'objet dont il était occupé, cette femme accomplie qui comblerait tous ses vœux.

Ce dernier point fixa sa résolution ; il s'adressa aux envoyés de son oncle : « Messieurs, dit-il, votre seigneur me fait demander ; il veut rapprocher la chair et les os ; je ne puis me refuser à son désir. Mais il y a bien loin d'ici à l'embouchure du fleuve, je crains que nous ne puissions arriver aujourd'hui. »

— « Notre seigneur est pressé ; il vous attend pour lever l'ancre. D'ici à l'embouchure du fleuve, il n'y a que soixante milles (1). Nous avons un cheval : si vous voulez partir de suite, nous pourrons encore être arrivés de bonne heure. »

— « Eh bien ! messieurs, partez les premiers, allez retrouver votre seigneur. Je vais en même temps préparer mon bagage, et je vous suivrai. » En disant ces mots il prit une once d'argent (2) qu'il leur présenta en disant : « Il faut

(1) Six lieues.
(2) Sept fr. cinquante cent.

que nous partions sans délai; je ne puis donc vous offrir de rafraîchissements : voici pour en tenir lieu. »

Les messagers voulaient refuser : « Seigneur, dirent-ils, vous êtes de la famille de notre maître. Nous ne saurions accepter votre présent. »

— « Ce n'est qu'une bagatelle, messieurs, ne perdons pas le temps qui nous reste. »

Les messagers consentirent enfin à accepter l'argent et, d'après les ordres de Sse Yeoupe, ils prirent les devants, en lui laissant un bon cheval pour son usage. Aussitôt après, Sse Yeoupe manda un vieux domestique, qui se nommait Sse Cheou. Il lui enjoignit de rester à la maison et de veiller avec soin sur tout ce qu'il y laissait. Il fit ensuite choix de quelques habits et des objets nécessaires pour la route, et les ayant distribués en deux paquets, il les envoya devant lui par un autre domestique qu'il chargea de les porter jusqu'à l'embouchure du fleuve. Lui-même ne prit avec lui qu'un petit valet nommé Siaohi, et après avoir donné tous ses ordres, il monta à cheval et voulut partir.

Par un hasard fâcheux, son cheval se trouva rétif et fringant, il sentit dès le premier instant que Sse Yeoupe n'était pas un cavalier expéri-

entre ses dents : « C'est véritablement bien lui : » et saisissant à deux mains la bride de son cheval, il l'arrêta.

Sse Yeoupe qui, dans ce moment, était tout entier à ses réflexions, ne s'attendait pas à cette surprise. Il ne put se garantir d'un mouvement de frayeur, et jetant à la hâte un regard sur celui qui l'arrêtait ainsi, il vit que cet homme avait sur la tête un chapeau pointu de feutre, tout déchiré, et posé de travers, qu'il était vêtu d'une veste de toile bleue en lambeaux, et qu'il avait aux jambes de mauvaises bottines toutes couvertes de poussière. La sueur ruisselait sur tout son corps, comme s'il eût été exposé à la pluie.

— « Qui êtes-vous? lui demanda Sse Yeoupe avec trouble, et pourquoi arrêtez-vous ainsi mon cheval? »

Cet homme, encore haletant de sa course, fut quelque temps à reprendre haleine; il ne put répondre distinctement, et tout ce qu'on entendit, ce fut : « Bien! je l'ai rencontré tout à point! »

A ces paroles dépourvues de sens, Sse Yeoupe leva son fouet pour le frapper. « Monsieur, s'écria cet homme à l'instant, ne me

frappez pas, si je ne retrouve pas ma femme, c'est vous qui en êtes la cause. »

Ce discours mit Sse Yeoupe dans une grande colère : « Quel est cet extravagant? dit-il; si ta femme ne se retrouve pas, en quoi cela me concerne-t-il? je ne t'ai jamais vu, ni connu. T'ai-je jamais fait le moindre tort? »

— « Je ne dis pas que ce soit vous qui m'ayez enlevé ma femme. Mais il dépend de vous de me la rendre : c'est une chose bien certaine. »

— « Tu déraisonnes de plus en plus : je suis un passant qui suit sa route, où veux-tu que je trouve ta femme, et comment dis-tu que c'est une chose certaine que cela dépend de moi? je gage que tu n'es qu'un misérable voleur de grand chemin. Comment oses-tu, en plein jour, m'arrêter dans mon voyage? je suis le fils du seigneur Sse, l'inspecteur-général. Prends-bien garde à ne pas chercher quelque méchante affaire. » Et en parlant ainsi, il leva son fouet et en donna plusieurs coups à cet homme, sur la tête et en travers du visage. Siaohi accourut en même temps et se mit à le battre aussi de son côté : plus cet homme se sentait frapper, et plus les paroles qu'il prononçait dans son trou-

ble devenaient inintelligibles. Tout ce qu'on pouvait comprendre au milieu de ses cris, c'était : « Retenez votre main, monsieur! ayez pitié de moi, soyez touché de mon affliction ! en vérité, je ne suis pas un misérable! » Mais quoique la douleur tirât des cris de sa bouche, ses mains ne cessaient pas de tenir la bride, et on l'eût tué plutôt que de la lui faire lâcher.

Sur ces entrefaites, des voyageurs et des paysans du village voisin voyant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire entre ces deux hommes, accoururent pour en savoir la cause, et s'amassèrent autour d'eux pour les regarder. Sse Yeoupe criait de toutes ses forces : « Y a-t-il rien d'aussi étrange dans le monde? si tu as perdu ta femme, comment t'adresses-tu à un homme qui passe pour la retrouver? »

— « Je serais bien fâché de vous arrêter, monsieur, mais tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien me donner votre fouet, et ma femme se retrouvera à l'instant même. »

Les assistants se mirent à rire à ces paroles. « Cet homme est un fou, s'écrièrent-ils, que veut-il dire d'une femme perdue qui se retrouvera par la vertu d'un fouet? »

— « Mon fouet a une poignée de corail, et

vaut plusieurs onces d'argent, pourquoi irais-je te le donner? dit Sse Yeoupe, » et sa colère augmentant encore, il leva son fouet pour le frapper de nouveau.

L'homme se mit à crier : « Monsieur! dit-il, attendez! avant de me battre, permettez-moi de vous expliquer une chose. »

— « Suspendez un moment votre courroux, monsieur, dirent les assistants, et permettez-lui de s'expliquer. Nous ne vous retiendrons pas ensuite, si vous voulez le châtier. » Et ils demandèrent à cet homme de quel pays il était, et quelle était son affaire, en lui enjoignant de leur expliquer tout cela en détail.

— « Je suis, répondit-il, du village de Yangkia, près de la petite ville de Tanyang. Mon nom est Yangko. Ces jours derniers j'ai envoyé ma femme à la ville pour retirer des effets que nous avions mis en gage. Des inconnus l'ont enlevée sur la route. J'ai passé toute la journée à la chercher, sans en avoir aucune nouvelle. Ce matin de très-bonne heure, étant au bourg de Keouyoung, j'ai rencontré un docteur qui sait l'art des prières magiques : je l'ai supplié d'en dire une à mon intention, et il m'a promis qu'aujourd'hui, à trois heures trois

quarts après midi, je retrouverais ma femme. Je lui ai demandé de quel côté je devais me diriger pour la chercher. Il m'a répondu qu'en allant vers le nord-est, l'espace de quarante milles (1), je trouverais un carrefour; que j'y rencontrerais un jeune seigneur, vêtu d'un habit de couleur jaune de saule, et monté sur un cheval tacheté; que je devais l'arrêter, lui demander le fouet qu'il portait à la main, et qu'alors ma femme se retrouverait; qu'il fallait seulement courir en toute hâte, parce que si je le manquais d'un seul pas, et qu'il fût déjà passé, il me serait impossible de la rejoindre jamais. Muni de cette instruction je suis venu tout d'une haleine, et à jeun. J'ai fait quarante milles pour arriver à ce carrefour, et grâce à ma diligence, j'ai rencontré monsieur, monté sur son cheval, et dont l'habillement et la figure répondent parfaitement à la description qu'on m'en avait faite. Comment douter que ce ne soit lui qu'on m'a indiqué? j'ai prié monsieur de faire un acte d'humanité, et de vouloir bien me donner son fouet, pour que nous puissions, ma femme et moi, nous voir réunis de nou-

(1) Quatre lieues.

veau, puisque c'est de lui que dépend cette merveilleuse opération. »

— « Vous perdez tout-à-fait le sens, mon cher ami! dit en riant Sse Yeoupe, il n'y a jamais eu dans le monde de docteur doué de facultés si extraordinaires. Après avoir vu bien distinctement mon cheval, mon habillement et ma figure, vous avez forgé ce conte à plaisir, pour m'escroquer mon fouet. Comment voulez-vous qu'on ajoute foi à ce que vous dites? »

— « Je ne serais pas assez hardi pour vouloir vous en imposer, répondit Yangko; je pense bien que vous ne vous en rapporterez pas à moi. Mais vous ne sauriez manquer de croire à toutes les choses que ce docteur a dites. Il a encore ajouté que votre voyage avait pour objet la recherche d'un mariage. Cela est-il vrai, ou faux? vous savez bien, monsieur, à quoi vous en tenir. »

A ces mots de *recherche d'un mariage*, Sse Yeoupe resta interdit : « Voilà, se dit-il, une affaire que j'ai tenue si bien renfermée dans mon sein, que les dieux eux-mêmes n'auraient pu la découvrir. Comment cet homme a-t-il fait pour la pénétrer? Il y a donc quelque chose de vrai dans tout ceci. » Puis s'adressant à Yang-

ko : « Eh bien! lui dit-il, je consens à vous donner mon fouet, ce n'est pas une chose de grande conséquence. Mais il faut qu'aujourd'hui même je fasse diligence pour arriver à l'embouchure du fleuve, et si je n'ai pas de fouet mon cheval ne voudra pas avancer; comment pourrai-je me tirer d'embarras? »

Les assistants, qui avaient trouvé quelque chose d'extraordinaire dans cette affaire, étaient tous fort curieux de voir comment le fouet de l'un ferait retrouver la femme de l'autre, et s'apercevant à la physionomie de Sse Yeoupe qu'il était disposé à accorder ce qu'on lui demandait, ils commencèrent à prendre son parti : « Puisque ce monsieur veut bien consentir à vous donner son fouet, dirent-ils, vous devriez bien vîte aller lui couper une branche de saule, pour lui en tenir place. »

Yangko ne demandait pas mieux que de rendre ce service à Sse Yeoupe; mais la crainte que celui-ci ne profitât du moment pour s'éloigner l'obligeait à rester pour le retenir. Sse Yeoupe devina son motif, et lui remettant d'avance le fouet : « Puisque je vous l'ai promis, dit-il, je ne vous manquerai certainement pas de parole. Allez vîte me couper une branche,

car je suis très-pressé de continuer ma route. »

Yangko prit le fouet en faisant mille protestations de gratitude : « Que de remercîments je vous dois, monsieur! lui dit-il, si je parviens à retrouver ma femme, bien certainement je ne manquerai pas de vous le reporter. » Et s'étant relevé, il regarda de côté et d'autre, pour voir où il pourrait aller cueillir une branche de saule.

On était alors à la seconde décade de la deuxième lune (1). Les bords de la route étaient plantés de jeunes saules dont les rameaux encore mous et flexibles n'auraient pas fait avancer un cheval. Mais du côté du sud-est, à l'entrée d'un sentier ombragé, et tout auprès d'une vieille chapelle en ruines, s'élevaient trois ou quatre grands saules, dont on apercevait les têtes par dessus la muraille. Yangko s'y dirigea en toute hâte; mais à peine était-il grimpé dans un de ces arbres, et sur le point d'en arracher une branche, qu'il entendit les cris de quelqu'un qui se lamentait dans la chapelle. Il écarta le feuillage; et ses regards plongeant dans l'intérieur, il vit trois hommes qui entouraient sa femme et qui la retenaient de force au milieu

(1) Vers le commencement de mars.

d'eux. Elle résistait à cette violence qui était la cause de ses cris et de ses sanglots.

A ce spectacle, Yangko ne put se contenir : « Brigands, misérables ! s'écria-t-il, c'est donc ici que vous venez vous cacher après avoir ravi la femme d'autrui ! » En même temps il descendit de l'arbre précipitamment, et se mit à frapper à coups redoublés à la porte de la chapelle.

Les assistants qui avaient entendu les mots, *c'est donc ici*, se hâtèrent d'approcher tous ensemble pour voir de quoi il s'agissait. Yangko, qui s'était présenté d'abord à la principale porte de la chapelle, l'avait trouvée barricadée, et ne voulant pas s'arrêter à l'enfoncer, comme il eût fallu faire, avec sa tête ou ses pieds, il chercha une ouverture pour entrer. Mais avant qu'il eût achevé le tour et qu'il fût parvenu derrière la chapelle, il y avait long-temps que les trois ravisseurs avaient pris la fuite en passant par une des brèches de la muraille. La femme seule y était restée. Les deux époux furent transportés de joie en se voyant réunis, et ils se mirent à pleurer d'attendrissement. Les assistants étaient demeurés saisis d'étonnement à cette vue, et ils reconnurent que tout ce que Yangko avait dit était conforme à la vérité.

Cependant Sse Yeoupe, qui avait entendu dire que Yangko venait de retrouver sa femme, fut frappé d'une surprise inexprimable. Il descendit lui-même, et laissant Siaohi pour veiller sur son cheval, il s'approcha de la chapelle pour s'assurer de la chose par ses yeux. En le voyant entrer, Yangko dit à sa femme : « Si je n'étais pas venu couper une branche de saule pour obtenir de monsieur qu'il me donnât son fouet, nous ne nous serions jamais revus dans cette vie. » — Puis remettant le fouet à Sse Yeoupe : « Mille remercîments, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus besoin de ceci. »

— « Vit-on jamais dans l'univers quelque chose d'aussi étrange que cette aventure ! s'écria Sse Yeoupe ; je vous ai fait injure, mon ami ; mais dites-moi, je vous prie, quel est le nom de ce docteur qui dit les prières magiques ? »

— « Personne ne sait son nom de famille ou ses surnoms, répondit Yangko, mais comme il porte à la main une pancarte sur laquelle sont écrits les mots : *Saï chin sian*, on s'est accoutumé à l'appeler *Saï-Chin-Sian*, ou l'*Hermite de la Reconnaissance* (1). »

(1) Les mots chinois ont une signification particulière. Ils s'appliquent à une cérémonie qui se fait à la fin de

En finissant de parler, il renouvela encore par deux et trois fois ses actions de graces à Sse Yeoupe ainsi qu'aux autres assistants, et, emmenant sa femme avec lui, il reprit le chemin par où il était venu. Après son départ, Sse Yeoupe sortit de la chapelle, remonta à cheval, et tout en cheminant il se livra à mille pensées différentes, qui lui étaient inspirées par ce qu'il venait de voir.

— « Je puis bien m'appliquer le proverbe : *Une vie de bon sens et une heure d'étourderie.* Le voyage que j'entreprends par l'ordre de mon oncle a pour objet, au fond, de chercher une personne accomplie. Cet hermite, qui a pu deviner que j'étais sorti de chez moi dans la vue d'un mariage, saurait sans doute en quel endroit ce mariage peut avoir lieu. Si, sans avoir pris aucun renseignement, je vais m'abandonner aux avis qui me viendront de côté ou d'autre, ce sera chercher en tous lieux un objet qui n'a ni ombre ni vestige. Je risque d'y perdre ma peine. Il est encore de bonne heure : j'aime mieux aller au bourg de Keouyoung. Je verrai cet hermite, je le prierai de m'éclairer sur l'affaire de

l'année, pour remercier les dieux des bienfaits qu'on en a reçus dans le cours des mois qui viennent de s'écouler.

mon mariage, et je pourrai encore, sans trop de retard, arriver au lieu où est la barque de mon oncle. »

Ce parti pris, il tourna bride et se dirigea du côté du sud-ouest, vers le chemin par où il avait vu s'en aller Yangko. De cette seule course on verra par la suite naître bien des incidents. On verra comment une belle, se montrant au milieu de mille traverses, deviendra l'objet des vœux assidus et de la poursuite infatigable d'un poète.

Ces arbres qui se balancent en abandonnant au vent leurs cimes feuillues,
Ces filaments qui voltigent au hasard dans le vague de l'air,
Ce n'est pas encore la passion qui les pousse et qui les emporte.
Privé d'appui, dans la saison nouvelle, on n'écoute que la voix du printems.

Pour savoir si Sse Yeoupe alla effectivement trouver l'*Hermite de la Reconnaissance*, et s'il parvint à le consulter sur son mariage, il faut lire le chapitre qui suit.

CHAPITRE XXIV.

UN INDIGNE AMANT S'ATTRIBUE LE MÉRITE DE VERS QU'IL N'A PAS FAITS.

Qu'on plâtre sa réputation, qu'on farde sa conduite, qu'on sème l'or,
Mais qu'en littérature, au moins, on ne se permette pas de larcins !
Une seule expression poétique est une source qui coulera pendant des siècles ;
Dix années de chagrins peuvent être la suite de quelques lignes.
De beaux vers sont aussi précieux que les reliques d'un saint.
L'homme de génie confiera-t-il à d'autres la broderie de la poésie?
Si vous vous livrez au plaisir d'une conversation de village,
Gardez de vous laisser aller à la tentation d'y chanter pour passer le temps.

Nous avons vu que Sse Yeoupe, tout en voulant aller consulter l'hermite, n'avait pourtant pas l'intention de manquer au rendez-vous que lui avait donné son oncle l'inspecteur-général. Il poussait vivement son cheval du côté de Keouyoung. Mais il n'avait pas encore fait plus de quatorze ou quinze milles (1) que déjà le disque du soleil commença à décliner et à pâlir en avançant du côté de l'oc-

(1) Une lieue et demie.

cident. Il ne lui restait pas plus d'une toise à parcourir dans le ciel. Sse Yeoupe fit encore quatre ou cinq milles ; mais la nuit commençant à tomber, il jeta les yeux autour de lui, et n'apercevant aucune maison, il en conçut quelque inquiétude. Son domestique Siaohi, qui avait la vue plus perçante, lui dit : « Monsieur, soyez tranquille. Voyez-vous ces arbres qui bordent un sentier là-bas, du côté du couchant? sans doute il y a là quelque village. »

— « Qu'en sais-tu? » lui demanda son maître.

— « Ce qui s'élève entre ces arbres, dit Siaohi, n'est-ce pas le clocher d'un couvent? S'il y a un clocher, c'est qu'il y a un temple, et près de ce temple il doit y avoir des habitations. »

— « Tu as raison, c'est un clocher, dit Sse Yeoupe après avoir regardé de ce côté. Mais je ne vois pas de maisons, nous n'avons qu'à demander un gîte dans le couvent. » Et piquant son cheval, il lui fit prendre le sentier. En arrivant au bouquet d'arbres, il trouva qu'il y avait dans cet endroit un village, formé de deux ou trois cents maisons, mais disséminées çà et là, quatre ou cinq ensemble, à une certaine distance les unes des autres.

La nuit était alors tout-à-fait tombée; les portes de toutes les maisons étaient fermées et il n'eût servi de rien de s'y présenter. Par bonheur on était alors à la nuit du 12 au 13 de la lune; cet astre brillait dans tout son éclat; le ciel était clair, et il était facile, en se dirigeant d'après la position du clocher, de chercher et de trouver la porte du monastère. Tout en tournant une pièce d'eau, nos voyageurs entendirent un coup de cloche. « Bon ! s'écria Sse Yeoupe, nous n'aurons pas le désagrément de passer cette nuit sans avoir de couvert. »

Quelques pas de plus le conduisirent à la porte du couvent. Là, il quitta son cheval, et le donnant à tenir à son valet Siaohi, il entra dans le temple. Ce n'était pas un grand et vaste édifice, mais une construction élégante et régulière, située au pied d'une montagne, et des deux côtés entourée par une plantation de cyprès. Sse Yeoupe ne fit pas en ce moment beaucoup d'attention à l'agrément du site, et il s'avança vers le principal corps de logis, où deux ou trois religieux étaient encore occupés à réciter l'office du soir.

En voyant quelqu'un s'approcher d'eux, l'un de ces religieux, qui était fort âgé, vint au-

devant avec un empressement : « Que voulez-vous, monsieur ? » demanda-t-il.

— Je suis un étudiant parti de la ville pour me rendre à la chapelle de Keouyoung. J'ai été surpris par le soir et obligé de m'arrêter ; je désirerais passer une nuit dans votre monastère, et j'espère que vous voudrez bien me le permettre. »

— « Rien n'est plus aisé, » répondit le religieux ; et aussitôt il chargea quelqu'un d'aller par derrière conduire Siaohi et le cheval, et dit à une autre personne de prendre une lanterne, et de mener Sse Yeoupe dans l'intérieur du couvent.

Après les premiers compliments, Sse Yeoupe et le religieux s'assirent : « Puis-je vous prier de me dire votre nom et le nom de votre famille ? » demanda celui-ci.

— « Le nom de ma famille est Sse, » répondit Sse Yeoupe.

— « Eh bien ! seigneur Sse, quelle affaire vous conduit à Keouyoung ? »

— « Mon oncle, dit en riant Sse Yeoupe, se rend à la cour pour y prendre des ordres. Il est à bord d'une barque à l'embouchure du fleuve ; il m'a envoyé chercher pour que je

l'accompagnasse dans son voyage. A moitié chemin, j'ai, par hasard, entendu dire qu'il y avait à Keouyoung un personnage nommé *l'Hermite de la Reconnaissance*, qui a un talent extraordinaire pour les prières divinatoires. J'ai voulu aller le trouver pour lui demander d'en dire une à mon intention, et c'est ce qui m'a fait venir jusqu'ici. »

— « Quelle est la charge de votre oncle ? » demanda le religieux.

— « Mon oncle vient de faire une tournée comme inspecteur-général dans la province de Houkouang ; et il se rend à la cour pour y prendre de nouveaux ordres. »

— « Quoi ! seigneur, dit le religieux, vous êtes une personne d'un rang aussi distingué ; j'ai bien manqué au respect que je vous dois. » Et aussitôt il appela quelqu'un à qui il ordonna d'apprêter le souper.

— « Quel est votre nom, maître ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Je me nomme Tsingsin (1), » répondit le religieux.

(1) Ce nom qui signifie *cœur tranquille* est un de ces noms de religion que les prêtres de la Chine prennent en entrant dans la vie monastique.

— « Et ce joli monastère, continua Sse Yeoupe, est sans doute la chapelle du village? Est-ce un monument ancien, ou une construction récente ?

— « On l'appelle le temple de Kouanyin (1); ce n'est pas un ancien monument, et ce n'est pas non plus la chapelle du village. C'est un oratoire érigé par un conseiller d'état du village de Kinchi, nommé Pe, il y a dix-huit ou dix-neuf ans. »

— « Et quel motif a eu ce conseiller d'état pour construire ici un oratoire ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Le seigneur Pe n'avait pas de fils, répondit Tsingsin. Et comme il était, ainsi que sa femme légitime, très-pieux et dévot à Boud-dha, il a bâti ce temple qu'il a mis sous l'invocation de *Kouanyin à la robe blanche*, dans le désir d'obtenir un fils. Il a de plus acheté des

(1) *Kouanyin* est le nom d'un *Phousa* ou de l'une des plus grandes divinités de la religion indienne importée à la Chine. Quelques mythologues peu instruits en ont fait la *déesse de la porcelaine*. Mais c'est en réalité un dieu, qui n'a rien de commun avec la porcelaine. C'est à lui que se rapportent la plupart de ces figures appelées *Magots de la Chine* qui étaient autrefois en possession de toutes les cheminées, et qui, depuis quelques années, semblent de nouveau prendre faveur.

terres, des champs, et il a dépensé ici un ou deux milliers d'onces d'or. »

— « Et a-t-il effectivement obtenu un fils ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Il n'a point eu de fils ; mais il a bâti ce temple une année, et l'année suivante, il lui est né une fille. »

Sse Yeoupe éclata de rire : « Une fille, vraiment ! s'écria-t-il. Mais il lui serait né dix filles au lieu d'une, que cela ne pourrait pas compter pour un garçon. »

— « Ne parlez pas ainsi, monsieur, dit Tsing-sin. Dix garçons ne seraient rien en comparaison de la fille du seigneur Pe. »

— « Comment cela ? » demanda Sse Yeoupe.

— « Cette jeune demoiselle est d'une beauté capable de charmer les poissons et de faire descendre les grues du ciel ; sa figure effacerait le disque de la lune et ferait rougir les fleurs. Mais tout cela ne mérite pas qu'on en parle. Elle excelle à manier le pinceau et l'aiguille ; elle brille dans les ouvrages de tout genre, et pour ne pas vanter non plus ces talents, elle est consommée dans la connaissance des livres et de l'histoire tant ancienne que moderne. Il n'y a rien qu'elle ne sache à fond. Elle compose

des pièces de vers, des chansons, des odes, et pourrait surpasser tous les anciens poètes; de telle sorte que le seigneur Pe lui-même, quand il a écrit quelques morceaux de littérature, lui confie quelquefois le soin de les corriger. Dites-moi, Monsieur Sse, s'il y a dans le monde un seul garçon qu'on puisse lui comparer? »

En entendant louer tant de belles qualités Sse Yeoupe fut enchanté, et son ravissement lui causa un trouble qui s'étendit à toute sa personne et s'empara de son ame. « Cette jeune demoiselle est-elle déjà mariée? » demanda-t-il avec empressement.

— « Qui voulez-vous qu'elle ait épousé? » répartit Tsingsin.

— « Dans ces cantons, il ne manque pas de jeunes gens riches et bien nés. Il pourrait bien s'en trouver quelqu'un dont la famille convînt à la sienne: pourquoi ne l'aurait elle pas épousé? »

— « S'il était question de jeunes gens riches et bien nés, la chose serait facile. Mais le seigneur Pe ne s'embarrasse pas de la richesse et du rang: il veut du mérite, des agréments, un talent distingué. »

— « Eh bien ! cela est encore plus aisé à trouver, » dit Sse Yeoupe.

— « Il y a encore quelque difficulté, Monsieur Sse. Quand un prétendant se présente pour la demander en mariage, il faut qu'il compose un morceau, soit en vers, soit en prose, et qu'il le soumette au jugement du seigneur Pe et de sa fille. Elle ne sera donnée qu'à celui qui obtiendra leur approbation. Mais la jeune demoiselle a les yeux difficiles. Les essais littéraires de tous ceux qui se sont présentés jusqu'ici n'ont pas trouvé grace devant elle. Elle a maintenant atteint sa dix-septième année, et n'a pas encore voulu contracter un engagement qui ne l'eût pas satisfaite. »

— « Si cela est ainsi,... » dit Sse Yeoupe; mais une réflexion l'obligea d'interrompre, et cachant sa joie : « C'est ici que m'attendait la destinée de mon mariage ! » pensa-t-il intérieurement. Dans cet instant les frères apportèrent le souper ; il se mit à table avec le religieux. Ensuite, celui-ci lui dit : « Monsieur Sse, vous devez être fatigué de votre voyage d'aujourd'hui, et sans doute vous avez dessein de prendre quelque repos. »

Il se fit donner une lanterne et conduisit Sse Yeoupe dans une chambre propre et élégamment décorée, destinée aux hôtes. Il ordonna d'y allumer un brasier, d'y brûler des parfums et de mettre sur le feu une bouilloire d'excellent thé amer, qu'on laisserait sur la table. Puis jugeant que Sse Yeoupe avait sommeil, il prit congé de lui.

Tout occupé du récit qu'il avait entendu, Sse Yeoupe brûlait du désir de voir mademoiselle Pe. Son imagination en était tellement remplie, qu'au lieu de reposer, il ne fit que s'agiter sur son lit, et ne pouvant réussir à fermer l'œil, il prit le parti de s'habiller et de se lever. Il s'approcha de la fenêtre, et vit que la lune brillait au milieu du ciel et qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour. Il éveilla Siaohi et lui ordonna de le suivre à la porte du monastère. Le clair de lune, les pensées dont il était agité l'entraînant sans qu'il s'en aperçût, il traversa un petit bois de cyprès, et il était éloigné du couvent à la distance d'une portée de flèche, quand il entendit des gens qui parlaient en riant. Ce bruit appela son attention, et en regardant autour de lui, il se vit près d'une habitation champêtre située au milieu d'une planta-

tion de pêchers et de pruniers. Il continua sa promenade, et étant entré, il s'approcha d'un pavillon où il aperçut deux hommes occupés à boire et à composer des vers. Il se tint debout, sur la pointe des pieds, en dehors, à côté de la fenêtre, pour écouter leur conversation. L'un des deux, qui était vêtu d'un habit blanc, disait à l'autre : « Monsieur Tchang, votre rime de *branche* n'est pas encore bien amenée. »

L'autre, qui était vêtu de verd, répondit : « Ce n'est pas le mot *branche* qui m'embarrasse le plus : c'est le mot *pensée* dont la rime est difficile à préparer. Et pourtant, excepté moi, y a-t-il quelqu'un qui s'y entende ? »

— « Véritablement, vous y excellez, reprit le premier, et si l'on veut prendre un poète, il n'y a que vous sur qui le choix puisse tomber. Quand ces deux pièces de vers vont être achevées, le mariage pourra être regardé comme une affaire bien avancée. »

Le jeune homme habillé de verd tenait la tête penchée de côté ; il réfléchissait, puis marmottait tout bas quelques paroles. Au bout d'un moment, il s'écria tout haut : « Le voilà ! le voilà ! excellent ! admirable ! » Et saisissant avec vivacité le pinceau, il le posa sur le papier, et

fit voir à son compagnon ce qu'il venait d'écrire. Après l'avoir lu, celui-ci frappa des mains, et faisant un éclat de rire : « C'est excellent, s'écria-t-il, c'est tout-à-fait la manière du vieux Touchi (1). Non-seulement les rimes sont amenées à ravir, mais vous avez réussi à mettre de la force et de la noblesse dans vos transitions. Vous possédez, monsieur, un talent supérieur, et j'y suis, je vous l'assure, infiniment sensible. »

— « Voilà ma pièce finie, dit le jeune homme habillé de verd. Si la belle vient à m'échoir, est-ce que vous me l'abandonnerez sans regret ? »

— « Les vers que j'ai faits l'autre jour m'avaient donné du courage. Mais cette nuit vous m'avez terrassé. Je n'ai pas la force de recommencer. Buvons quelques tasses pour nous égayer et réveiller un peu nos esprits. Ensuite je tâcherai de composer quelque chose, pour le disputer à votre seigneurie. »

— « Si vous voulez boire, attendez que je lise ma pièce tout haut, pour qu'en l'entendant vous puissiez me dire ce que vous en pensez. »

(1) Poète célèbre du huitième siècle, dont nous avons les œuvres.

— « C'est juste! c'est juste! » dit le jeune homme habillé de blanc: et son compagnon se mit à lire à haute voix ce qui suit :

L'alisier et le saule ont rencontré la saison printanière ;
Et l'on voit naître successivement une branche, et puis une autre branche.
On dirait des herbes verdoyantes qui sont suspendues sur un baton,
Ou plutôt encore des fils d'or qui seraient attachés par en haut.

Le jeune homme vêtu de blanc n'attendit pas que l'autre eût terminé sa lecture; il l'interrompit en s'écriant : « C'est admirable! c'est excellent ! Je vais vous verser une tasse et puis vous acheverez. »

Le jeune homme habillé de verd, tout joyeux, prit la tasse, la but, et continua de déclamer :

Quelle joie pour le pêcheur quand il a harponné le poisson !
Mais quel tourment pour le cocher qui frappe un cheval rétif !
En un matin, en un jour, l'arbre desséché mourra,
Et ses branches filamenteuses fourniront une charge de fagots.

A peine eut-il fini de lire, que son compagnon se répandit en louanges qui ne tarissaient pas. Sse Yeoupe, qui les entendait du coin de la fenêtre où il était caché, ne put se retenir plus long-temps, et laissa échapper un grand éclat de rire. A ce bruit, les deux amis se levèrent avec empressement et se mirent à la fenêtre. En voyant Sse Yeoupe: « Qui êtes-vous?

lui demandèrent-ils, et comment venez-vous vous cacher là pour vous moquer de nous? »

— « C'est le hasard, répondit Sse Yeoupe, et le désir de jouir du clair de lune qui m'ont amené ici. En entendant réciter de beaux vers, mes mains et mes pieds ont tressailli de plaisir, et je n'ai pu retenir un cri d'admiration qui vous a interrompus. J'ai bien des excuses à vous demander pour mon impolitesse. »

Les deux jeunes gens virent que Sse Yeoupe avait les dehors d'un homme comme il faut et qu'il s'exprimait avec grace; celui qui était vêtu de blanc lui adressa la parole: « Puisque vous vous connaissez en poésie et que vous avez du goût, nous sommes amis, » dit-il.

— « Puisque vous êtes un homme de mérite, dit l'autre, venez vous asseoir avec nous. » Et prenant Sse Yeoupe par le bras, il le fit entrer dans le pavillon.

— « Je ne devrais pas vous causer cette importunité, » dit Sse Yeoupe.

— « Pourquoi donc? reprit le jeune homme habillé de verd. Tous ceux qui vivent entre les quatre mers ne sont-ils pas frères? » Et l'ayant obligé de s'asseoir, il ordonna à un petit domestique d'apporter du vin. Puis s'adressant à

Sse Yeoupe: « Quels sont, lui demanda-t-il, vos noms et vos surnoms ? »

— « Je suis de la famille Sse; mon surnom est Liansian. Et vous, messieurs, oserai-je vous demander comment vous vous appelez ? »

Le jeune homme habillé de blanc répondit: « Je me nomme Wang, et mon surnom est formé de *Wen*, *littérature*, et de *Hiang*, *regarder*. Pour monsieur, ajouta-t-il en montrant son compagnon, son nom de famille est Tchang, et son surnom, Fanjou. C'est le seigneur le plus riche, et en même temps le meilleur poète de notre bourg. C'est ici son jardin fleuriste, et en même temps le lieu où le seigneur Fanjou a établi son cabinet d'étude. »

— « Je vois, dit Sse Yeoupe, à quel point j'ai été indiscret. « Puis il ajouta: « La pièce que j'ai entendue de là-bas est, si je ne me trompe, destinée à célébrer les saules printaniers. »

— « Seigneur Liansian, dit Tchangfanjou, vous devez avoir l'oreille fine pour distinguer cela au travers de la croisée. C'est effectivement une pièce sur les saules printaniers, et qui présentait bien des difficultés. »

— « Quelles difficultés ? » demanda Sse Yeoupe.

— « C'est, répondit Tchangfanjou, que les rimes en étaient données, aussi y ai-je employé tous mes soins, pour en faire un morceau achevé. »

— « De qui était la pièce originale? » demanda Sse Yeoupe.

— « Vous pensez bien, reprit Tchangfanjou, que si elle n'eût pas été d'un auteur distingué, je n'aurais pas pris tant de peine. »

— « Messieurs, dit Sse Yeoupe, puisque vous voulez bien m'honorer de votre amitié, pourquoi n'achèveriez-vous pas de me mettre au fait? »

— « C'est une chose très-curieuse que cette histoire, reprit Wangwenhiang; mais elle n'est pas de celles qu'on raconte si aisément : si vous avez envie de l'entendre, il faut que vous buviez trois grandes tasses, après quoi nous vous la dirons. »

— « Il a raison, il a raison, » s'écria Tchangfanjou; et il dit à ses domestiques de servir du vin.

— « Ma tête est faible, et je ne saurais beaucoup boire, » dit Sse Yeoupe.

— « Il faut vous faire un peu de violence, si vous voulez savoir notre histoire, » répliqua Wangwenhiang.

Sse Yeoupe prit effectivement les trois tasses, et ensuite Tchangfanjou lui dit : « Seigneur Sse, vous êtes un brave homme, je vais vous raconter cela : la pièce originale dont les rimes nous ont été données a été composée par une demoiselle, fille d'un grand personnage qui habite dans un bourg ici près. Cette demoiselle a reçu du ciel plus d'attraits que Sichi et Maotsiang; elle est d'une beauté incomparable. Elle a juré de ne pas épouser un homme ordinaire; elle veut un poète d'un talent distingué, qui, en fait de vers et de littérature, de stances et de pièces descriptives, puisse aller de pair avec elle. Elle ne veut se marier que quand elle l'aura trouvé. Il y a quelques jours qu'elle est allée brûler des parfums dans le temple. Elle y a vu des saules tout nouvellement couverts de feuillage et dont l'aspect l'a charmée. Elle en a pris l'occasion de composer sur ce sujet même une pièce de vers, et en même temps elle a adressé à Bouddha une prière pour obtenir d'être mariée à celui qui saurait composer une autre pièce sur les mêmes rimes. C'est ce qui fait que le seigneur Wang et moi nous sommes ici à nous consumer. Si je parvenais à remplir, dans un morceau de ma composition, les conditions

prescrites, je regarderais cette affaire de mariage comme étant en fort bon train, et vous conviendrez, seigneur Sse, que ce serait là une chose très-avantageuse. »

A ce récit, Sse Yeoupe n'eut pas de peine à deviner qu'il s'agissait de la fille du conseiller d'état Pe; mais il n'en laissa rien connaître, et se borna à dire: « Monsieur, d'après ce que je viens d'entendre, je voudrais bien vous prier de me montrer la pièce originale. »

— « Si vous désirez la voir, il faut que vous buviez encore trois tasses, » répliqua Tchangfanjou.

— « Je boirai quand j'aurai vu les vers, » répartit Sse Yeoupe.

— « A la bonne heure, mais soyez de parole, » reprit Tchangfanjou, et il alla prendre dans un coffre la pièce qu'il remit à Sse Yeoupe. Celui-ci la développa et vit que c'était un morceau d'écriture cursive, *sur les saules du printemps*, et qui était ainsi conçu :

Le verd pâle et le jaune doré brillent à la seconde lune.
Vers la surface de l'eau, du haut du toit, le saule laisse tomber ses branches.
Ce sont comme des soies que le vent agite mollement.
La lumière de la lune viendra bientôt éclairer leur tissu délicat.
Telle une jeune fille, long-temps avant le temps des présents de noces,

Laisse errer sur ce sujet ses pensées incertaines.
Le prince d'Orient satisfait notre amour pour la douce verdure,
En faisant naître au printemps ce feuillage semblable à de longues touffes de soie.

A la vue de ces vers, Sse Yeoupe resta frappé de surprise, et dans son admiration, il s'écria : « Se peut-il qu'il y ait dans l'univers une jeune fille douée d'un talent aussi extraordinaire? et comment cela ne fait-il pas mourir de honte les poètes de notre sexe? »

Il reporta les yeux sur la pièce de vers, et son attention y demenrant fixée, il ne pouvait se résoudre à s'en détacher. « Seigneur Sse, dit Tchangfanjou, vous avez assez considéré ces vers : ne voulez-vous pas boire vos trois tasses? Vous n'allez pas nous refuser, j'espère? »

— « Il en faudrait boire trois cents pour un pareil morceau de poésie! s'écria Sse Yeoupe; mais que voulez-vous faire d'un si mince buveur? »

— « Je vois, seigneur Sse, dit Wangwenhiang, que votre goût serait plutôt tourné du côté de la poésie. Si vous voulez composer une autre pièce sur les mêmes rimes, on vous fera grace des trois tasses. »

— « Au lieu de trois tasses à boire, une pièce

de vers à composer! seriez-vous assez fou pour faire un pareil marché? » dit Tchangfanjou.

— « Véritablement, je ne saurais boire, répondit Sse Yeoupe; et s'il n'y a pas d'autre moyen, j'aime encore mieux composer quelques vers. »

— « Eh bien! dit en riant Wangwenhiang, nous allons voir le talent du seigneur Liansian en fait de poésie, car il paraît qu'il est en verve. » Et aussitôt il prit les pinceaux et l'écritoire, et il les plaça devant Sse Yeoupe: celui-ci saisit un pinceau, et les yeux fixés sur la pièce qui servait de modèle, il écrivit le morceau suivant avec les mêmes rimes :

Voici le temps où le zéphyre a toute sa légèreté, et la pluie sa plus grande douceur.
L'espace d'un matin change en rameaux les bourgeons que chaque arbuste a fait éclore.
Mes sentiments s'envolent en vers légers comme ces brumes qui colorent les arches du pont.
Telles encore ces branches dont l'ombre est agitée par le souffle du printemps.
Que je plains ceux qui se consument à tirer l'or des entrailles de la terre!
La neige qui naguère emplissait le ciel est un aussi digne objet de nos pensées.
Si la colombe voyageuse s'informe du nombre et de l'étendue de mes sentiments,
Qu'elle apprenne qu'on aurait plus tôt compté les touffes de soie qui sont suspendues à ces arbres.

Lorsque Sse Yeoupe eut fini d'écrire, il remit sa pièce aux deux jeunes gens, en leur disant : « C'est pour vous obéir et malgré moi que j'ai composé ces vers. Veuillez, messieurs, ne pas vous moquer de moi. »

Les jeunes gens qui avaient vu que le pinceau de Sse Yeoupe ne s'était pas arrêté une seule fois, qu'il n'avait pas même réfléchi un seul moment, et qu'en laissant courir sa main, il avait en un clin d'œil achevé tout un morceau de poésie, étaient déjà extrêmement surpris. Ils se mirent à lire les deux stances, et quoiqu'ils ne fussent pas en état d'en sentir tout le mérite, ils remarquèrent, en la déclamant, un style coulant et facile, bien éloigné des leurs où tout était contraint et embarrassé. Ils ne purent y refuser leurs éloges : « Seigneur Sse, dirent-ils, vous êtes un véritable poète, nous devons rendre hommage à votre talent. »

— « Mon talent est fort peu de chose, répondit Sse Yeoupe, et ce que je vous présente là est bien médiocre. Je ne saurais égaler l'or et le jaspe du seigneur Tchang. »

— « Ne soyez pas si modeste, seigneur Sse, reprit Tchangfanjou. Je ne suis pas homme à accorder légèrement des éloges; mais votre

pièce, pour avoir été faite si rapidement, n'en est pas moins très-bonne. »

— « Votre style noble et élégant m'avait déjà tenu lieu d'instruction, dit Sse Yeoupe. Mais je voudrais bien que le seigneur Wang me fît voir aussi l'excellent morceau qu'il a composé. »

Wangwenhiang se mit à rire : « Je ne suis pas en verve aujourd'hui, dit-il. Mais demain, quand j'aurai vu la demoiselle, je serai mieux disposé. »

— « Ah! voilà le projet que vous avez formé! dit Sse Yeoupe. Mais est-ce que l'on peut ainsi voir cette demoiselle à volonté ? »

— « Si vous avez quelqu'envie de la voir, ce n'est pas le point difficile, répondit Wangwenhiang; mais cette demoiselle a tant de talent, que je crains que votre pièce même ne réussisse pas à la toucher. Si vous avez encore quelqu'ardeur poétique, vous devriez composer un autre morceau, et nous irions lui rendre visite ensemble, vous, le seigneur Tchang et moi. »

— « Vous ne me manquerez pas de parole ? » dit Sse Yeoupe.

— « Notre ami Wang est un saint pour la droiture et la sincérité, répartit Tchangfan-

jou, et moi-même je serai son garant; mais il faudrait que vous pussiez composer encore. »

Sse Yeoupe se trouvait en ce moment animé par le vin, exalté par les pensées dont mademoiselle Pe était l'objet, et les expressions poétiques se pressaient en foule dans son imagination. Il se saisit du pinceau, et déployant une feuille de papier, il y versa les idées qui se présentèrent à son esprit : quelques minutes lui suffirent pour terminer une nouvelle pièce de vers, toujours sur les mêmes rimes et ayant encore pour sujet *les saules printaniers*. Il la remit aux deux amis, qui, tout en la lisant, restèrent confondus de cette rapidité. Ils n'en dirent mot, mais ils ne purent s'empêcher de penser que ce jeune homme était véritablement un poète du premier mérite. La pièce, qui était alors devant leurs yeux, contenait ce qui suit :

Voici la saison où le saule, vêtu d'une écorce dorée, se couvre d'un manteau de verdure.
Rougissez de honte, fleurs d'abricotier, séchez et tombez de dépit.
C'est pour vous un objet d'envie que ces branches élégamment suspendues,
Et ces rameaux qui retombent mollement, sans apprêt et sans confusion.
Les teintes délicates de ce feuillage dont la tête est inclinée semblent annoncer la rêverie.

La beauté près de sa fenêtre pourrait-elle n'en pas faire l'objet de ses pensées ?
Voudriez-vous que cet arbre eût attendu que le ver à soie lui fabriquât un vêtement printanier ?
Chaque feuille, chaque rameau lui file la soie dont il est revêtu.

En finissant de lire, ils frappèrent de la main sur la table en même temps, et s'écrièrent : « Les beaux vers ! la belle poésie ! cela est véritablement admirable. »

— « Troublé, comme je le suis, par tout ce que vous m'avez fait boire, je ne saurais mériter vos éloges, dit Sse Yeoupe. Mais je compte toujours sur vous, s'il y a quelque moyen de me mener voir cette jeune demoiselle. »

— « C'est une affaire convenue, répliqua Wangwenhiang. Mais, monsieur, une chose dont nous n'avons pas encore pu nous informer de vous : vous ne paraissez pas être de cet endroit. Quel est votre pays? quelle circonstance vous a fait venir ici? »

— « Je suis de Kinling, et je voulais aller à Keouyoung où j'ai quelques affaires. Je me suis trouvé en retard, et la nuit m'ayant surpris, j'ai demandé un gîte dans le couvent qui est ici en face. C'est en me promenant par hasard au clair de lune que j'ai eu, messieurs, le bonheur de faire votre connaissance. »

— « Vous êtes de Kinling? reprit Tchangfanjou. Eh bien! il n'y a que quelques dixaines de milles (1) d'ici. Nous sommes compatriotes. Vous vous êtes présenté à l'examen provincial de cette année: ainsi nous sommes compagnons d'études.—Monsieur, continua-t-il, connaîtriez-vous, dans votre ville, M. le docteur Gou, surnommé Koueï? »

— « C'est Gou Touïan que vous voulez dire, reprit Sse Yeoupe. Pourquoi me faites-vous cette question? »

— « J'ai beaucoup entendu parler de lui, et je suis plein de respect pour sa haute réputation. Je voudrais me présenter à sa porte, et c'est l'objet de la demande que je vous adressais. »

— « Je le connais bien un peu, mais nous ne sommes pas au mieux ensemble, » répartit Sse Yeoupe.

— « Pour quel motif? » demanda Tchangfanjou.

— « Il a une fille qu'il voulait me donner en mariage, répartit Sse Yeoupe. Mais comme je l'avais vue et qu'elle m'avait paru d'une figure

(1) Quelques lieues.

assez ordinaire, je n'ai pas accepté sa proposition, et mon refus a jeté quelque froideur entre nous. »

— « Je conçois cela, » dit Tchangfanjou.

— « Monsieur, reprit Wangwenhiang, je dirai que je vous crois fait pour la capitale. Partout ailleurs, dans de petites villes ou dans des villages, vous ne trouverez pas un mérite tel que le vôtre. Au reste, puisque vous êtes logé au couvent de Kouanyin, c'est très-bien : demain nous vous prendrons pour aller ensemble faire une visite à la demoiselle. »

Le projet de Sse Yeoupe avait été de partir le lendemain matin pour Keouyoung, afin d'y faire dire une prière, et de retourner ensuite en toute hâte à l'endroit où la barque de son oncle était arrêtée. Mais la possibilité d'aller voir mademoiselle Pe lui fit changer d'avis. Il oublia sa résolution pour s'occuper uniquement de cet objet charmant, de ses qualités, de son talent. Entraîné par les discours des deux autres jeunes gens, toutes ses pensées, comme les leurs, se dirigèrent vers elle. Ils ne pouvaient se lasser d'en parler; chacun d'eux enchérissant sur les éloges que lui donnaient les autres, ils s'excitèrent ainsi mutuellement

dans leur conversation, en buvant ensemble jusqu'au coucher de la lune, et cet entretien les avait également animés tous les trois. Ils se levèrent enfin : messieurs Wang et Tchang reconduisirent Sse Yeoupe jusqu'à la porte du jardin; et celui-ci, en reprenant le chemin de son logement, leur renouvela sa recommandation : « Messieurs, dit-il, je vous prie en grace: n'oubliez pas notre engagement pour demain ? »

— « Nous nous en souviendrons : » lui répondirent-ils en riant; et ils se séparèrent. On était alors à la troisième veille (1). La lune était au couchant tout près de l'horison. Sse Yeoupe revint au couvent dans l'intention de prendre quelque repos. Tout en cheminant, il se livrait à ses réflexions : « Je croyais, disait-il, qu'il était si difficile de trouver une femme accomplie; je voulais courir jusqu'aux extrémités de la terre sans être assuré d'en rencontrer une. Et voilà qu'en sortant de ma porte, le hasard me fait tomber au premier mot sur ce que je cherchais. On peut bien dire qu'il y a dans ceci du bonheur pour une triple vie. »

Puis continuant de se parler à lui-même :

(1) Minuit.

« La voilà trouvée, cela est vrai ; mais il n'est pas bien sûr que demain je puisse réussir à la voir. Si j'allais être réduit à de vaines imaginations, que deviendrais-je ? » Mais une autre pensée calma son agitation : « Elle existe ! s'écria-t-il. Quand il faudrait traverser les flots ou la flamme, je parviendrai à la voir, ou je mourrai ici. »

Ces réflexions se succédant l'une à l'autre l'agitèrent long-temps, et on était à la cinquième veille (1), avant qu'il eût pu s'endormir. Ainsi,

L'amour est un coursier fougueux qui se lance dans un torrent.
La beauté est l'aiguillon qui précipite sa course.
Si vous voulez, par des liens, l'arrêter et le retenir,
Une Belle seule, au milieu des fleurs, y pourra réussir.

Nous quitterons maintenant Sse Yeoupe pour retourner auprès de son oncle l'inspecteur général Sse. Les gens que celui-ci avait envoyés près de son neveu revinrent lui annoncer qu'il les suivait et qu'il allait arriver quelque temps après eux. Il fut ravi de cette nouvelle, et quand il vit venir le bagage, il dit à ses domestiques : « N'apportez pas encore le souper ;

(1) Quatre heures du matin.

j'attends mon neveu, et nous souperons ensemble. »

Il attendit ainsi jusqu'au moment d'allumer les lanternes. Ne voyant pas arriver Sse Yeoupe, il attendit encore jusqu'à ce que les gardes de nuit eussent frappé la onzième heure (1). C'était le moment de la première veille. Il se dit à lui-même : « Puisqu'il n'est pas venu à cette heure, c'est sans doute qu'il aura eu quelqu'affaire chez lui, qu'il n'a pas pu terminer ; et demain il viendra de bonne heure. » Il se mit donc à souper, et ensuite il alla se coucher.

Le lendemain, son neveu n'ayant pas paru, il prit le parti d'envoyer au devant de lui quelqu'un des cavaliers qui avaient été le trouver précédemment. Le messager courut tout le jour et revint dire qu'il avait été à la maison de son jeune maître ; et qu'un vieux domestique, qui en était le gardien, lui avait assuré qu'il était parti la veille en même temps que le bagage, qu'il était monté à cheval immédiatement après, et qu'il ne concevait pas pourquoi il n'était pas arrivé.

Ce rapport causa beaucoup d'inquiétude à

(1) Huit heures du soir.

l'inspecteur général Sse : « Ne se serait-il pas arrêté chez quelque courtisane ? » se demanda-t-il à lui-même. Puis faisant appeler le domestique qui, la veille, avait accompagné le bagage : « Quand votre maître était chez lui, et qu'il avait du loisir, lui dit-il, quelle sorte de gens fréquentait-il ? N'aimait-il pas le jeu ou les femmes ? »

— « Mon jeune maître n'aime ni les femmes ni le jeu, répondit le domestique. Son unique amusement était de lire dans ses moments de loisir. Par fois il se plaisait à contempler les fleurs le matin, ou le clair de lune le soir. Faire quelques odes ou chansons, boire quelques tasses de vin, voilà les seuls divertissements qu'on lui ait vu prendre. Les années précédentes, il avait encore l'habitude de fréquenter deux jeunes gens ses condisciples ; mais depuis qu'on lui a retiré son grade de bachelier, il avait même renoncé à voir ses amis. »

— « Si votre jeune maître aime tant l'étude, et qu'il ne soit adonné ni au jeu, ni aux femmes, comment se fait-il qu'on lui ait retiré son grade de bachelier ? » demanda Sse.

— « C'est, répondit le domestique, qu'il y a quelque temps l'examinateur du collége est

venu, et à l'examen, il a mis mon jeune maître à la tête de la liste. Puis il y a eu un grand personnage qui a été charmé du mérite de mon jeune maître, et qui a voulu en faire son gendre. Mon maître, je ne sais pour quelle raison, n'a jamais voulu y consentir. Ce grand personnage s'est fâché; il a été dire la chose à l'examinateur. Le malheur a voulu que l'examinanateur et ce grand personnage fussent liés ensemble et camarades d'études; de telle sorte que l'examinateur s'est mis en colère aussi, et que, sans autre forme de procès, il a ôté à mon jeune maître son grade de bachelier. »

En entendant ce récit, Sse ne put s'empêcher de soupirer et de se récrier à diverses reprises. Il envoya encore plusieurs domestiques à la découverte séparément et dans différentes directions. On passa de cette manière quatre ou cinq jours en recherches infructueuses; il ne fut pas possible de découvrir le moindre indice. A la fin, voyant l'inutilité de ses efforts, Sse fut contraint de s'embarquer, fort attristé du mauvais succès de cette tentative.

On cherche un agneau égaré à tous les embranchements du chemin;
Un cheval échappé n'est pas facile à ressaisir.

Comment deviner que l'abeille ou le papillon, séduits par la beauté des fleurs,
Se sont laissés attirer, par leurs charmes printaniers, jusqu'aux branches les plus élevées ?

On apprendra dans un autre chapitre ce qui advint à Sse Yeoupe.

CHAPITRE VII.

UN NOM SUPPOSÉ FAIT PERDRE UNE PERLE A UN POÈTE.

C'est une affaire diabolique qu'un mariage.
Qui pourrait sans peine établir la concorde, l'harmonie ?
La fleur n'a qu'un instant pour éclore,
Et la pleine lune elle-même laisse apercevoir des taches.
Le plaisir, le talent sont des parents de l'amour ;
Mais l'envie et l'indiscrétion suscitent bien des orages.
A dire vrai, ce n'est pas l'homme qui crée les obstacles ;
C'est le ciel ; et quel remède y apporter ?

Tchangfanjou, animé par le vin, avait raconté sans réflexion à Sse Yeoupe toute l'histoire de mademoiselle Pe ; mais le jour suivant, quand il se rappela le vif intérêt que ce jeune homme y avait pris, et surtout les beaux vers qu'il avait su composer avec les rimes données, il commença à réfléchir sur ce qui s'était passé, et il éprouva beaucoup de regret de son indiscrétion. Il se rendit au pavillon pour y consulter avec Wangwenhiang, et bientôt il aperçut celui-ci qui s'y promenait la tête en désordre et les mains croisées derrière le dos, comme un homme préoccupé de quelque affaire grave.

« Seigneur Wang, lui dit-il, à quoi pensez-vous ? »

Wangwenhiang ne répondit pas : Tchangfanjou vint se placer devant lui ; alors, la colère sur le visage : « Pour deux hommes d'esprit, s'écria-t-il, nous avons fait une belle sottise ! »

— « Comment cela ? » demanda Tchangfanjou.

— « La nuit dernière, ce jeune homme du nom de Sse n'était ni notre parent, ni notre ami ; un homme que nous venions de trouver à l'instant même, quel besoin d'aller lui raconter tout ce que nous avions dans l'esprit ? Il est jeune, bien fait de sa personne, et quant à des vers, il en compose d'excellents. Si nous allons avec lui, ce n'est pas nous qui parviendrons à le débusquer. »

— « J'étais tout justement à regretter ce qui s'était passé, et je venais pour consulter avec vous, et voir ce qui nous reste à faire. »

— « Quand une parole est lâchée, il n'y a plus moyen de la retenir, » dit Wangwenhiang.

— « Cette nuit j'avais la tête un peu échauffée, reprit Tchangfanjou. Je ne sais trop, au fond, comment sont ses vers en comparaison des miens. Prenez-les, que nous les voyions encore une fois de près. »

Wangwenhiang alla prendre les vers sur les tablettes de la bibliothèque. Ils se mirent à les considérer, et véritablement plus ils les examinaient, et plus ils y découvraient d'agrément. Après y avoir tenu les yeux fixés pendant un certain temps, tous deux se tournèrent l'un vers l'autre, en se regardant face à face. « A bien éplucher ces vers, dit Tchangfanjou, je commence à croire qu'ils sônt un peu meilleurs que les miens. Nous ferions bien, vous et moi, d'en prendre chacun une pièce, et s'il y a quelque lustre à en tirer, nous pourrons nous en prévaloir. Qui nous empêchera, après cela, quand ce petit Sse reviendra nous demander, de lui faire dire par un valet que nous n'y sommes pas ? Cela finira par là. »

— « Hier, reprit Wangwenhiang, quand j'ai voulu qu'il fît la seconde pièce de vers, j'avais bien déjà mon projet; mais en y pensant de nouveau, je trouve à cela quelques inconvénients. »

« Quels inconvénients ? » demanda Tchangfanjou.

— « Je vois, dit Wangwenhiang, que ce Sse Liansian est un jeune homme plein d'ardeur, et qui paraît affamé de plaisir. Si nous n'allons pas

avec lui, comme il est déjà sur la trace, il n'aura garde d'y renoncer. Bien certainement il fera des recherches, et finira par aller tout seul. S'il y va, ces deux pièces de vers ne manqueront pas de se retrouver, et si la chose vient à s'éclaircir, vous conviendrez que cela sera infiniment désagréable. »

— « Vous avez parfaitement raison, reprit Tchangfanjou; mais voici l'expédient dont je m'avise; pourquoi n'irions-nous pas prévenir le vieux concierge Toung, afin que si Sse Lian-sian vient le trouver, il le rebute dès l'abord, qu'il l'empêche de voir personne, et qu'il ne lui rende pas les vers? craignez-vous qu'il prenne des ailes pour pénétrer dans la maison? »

— « L'expédient est bien imaginé. Mais si on ne lui rend pas ses vers, et qu'il ne se voie pas l'accès absolument fermé, sa résolution subsistera toujours. Il vaudrait mieux l'engager à venir avec nous, et faire une démarche franche. »

— « Comment, faire une démarche franche? » s'écria Tchangfanjou.

— « Il faut que nous prenions ces deux pièces; que nous mettions mon nom sur la

première, et le vôtre sur la seconde. Sur celle que vous aviez composée hier, nous inscrirons le nom de Sse Liansian. Nous irons d'avance les remettre au vieux concierge, et nous eonviendrons avec lui qu'il nous répondra que le seigneur Pe n'est pas chez lui. Il gardera tous les vers ensemble ; et dans la suite, toutes les fois que Sse Liansian ira lui en porter d'autres, il lui fera la même réponse et gardera tout ce qu'il lui aura apporté, jusqu'à ce que, de l'intérieur, on lui ait signifié son congé. Comme il est d'un autre pays, ce désagrément le rebutera. Pour le moment il s'agit de transcrire cette pièce de vers ; mais ce n'est pas, vous le savez, que je veuille partager l'empire avec votre seigneurie. »

A cette proposition, Tchangfanjou tout joyeux : « Voilà qui est merveilleusement combiné ! s'écria-t-il. Votre plan est bien conçu ; mais il faut promptement le mettre à exécution. Qui pouvons-nous envoyer près du vieux concierge ? »

— « Il s'agit ici d'une commission secrète, répondit Wangwenhiang. Quel autre voulez-vous que nous en chargions ? Il faut que ce soit

moi qui y aille moi-même. Mais ce vieux Toung est un ami de l'argent. Pour arranger la chose avec lui, il faudra quelques billets. »

— « Pour une grande entreprise, on ne doit pas plaindre une petite dépense. Portez-lui deux onces (1), et promettez-lui que, quand l'affaire sera conclue, on saura de nouveau reconnaître ses services. »

— « C'est quelque chose que deux onces; mais ce vieux pendard a de grands yeux. S'il ne prend pas la chose à cœur, au point où elle est parvenue, cela n'ira pas bien. Donnez-lui tout de suite trois onces comme gratification. Peut-être, par la suite, aurons-nous encore besoin de lui. »

Tchangfanjou, voyant qu'il ne pouvait en être quitte à moins, se mit, bien à regret, à peser trois onces qu'il enveloppa dans un papier cacheté. Puis il prit l'une des pièces de vers composées par Sse Yeoupe, et l'ayant transcrite avec beaucoup d'attention sur une belle feuille de papier à fleurs, il y ajouta son propre nom. Ensuite il fit copier par Wangwenhiang celle qu'il avait composée lui-même, en y

(1) Quinze francs.

mettant le nom de Sse Yeoupe. Mais ne sachant pas le surnom de ce dernier, Wangwenhiang se borna à signer *Sse Lianxian*. Après qu'il eut fini, il serra le tout, avec l'argent, dans sa manche, et partit pour Kinchi.

Le méchant met en usage mille sortes de ruses;
Le fourbe employe cent intrigues pour arriver à son but.
Mais qui sait? si le ciel en a autrement disposé,
Les ruses, les intrigues pourront bien finir par être déjouées.

Il faut savoir que le concierge Toung était un vieux serviteur de la maison de Pe. Son nom était Toungyoung, et on l'avait surnommé Siaothsiouan. L'argent était sa joie, et le vin, l'objet de tous ses vœux. Pour de l'argent, il eût oublié le soin de sa vie; pour une tasse de vin, il se serait laissé couper la tête. Quand on avait affaire à lui, il suffisait de se munir d'une cruche de vin; et avec quelques billets, on lui eût fait conter toutes les affaires de l'hôtel, depuis la *grandeur de la cuiller jusqu'à la petitesse de l'assiette*. C'était lui qui avait remis à Wangwenhiang une copie de la pièce de vers composée, par mademoiselle Pe, sur *les saules printaniers*.

Ce jour-là, au moment où Wangwenhiang vint le chercher, il se trouvait devant la porte,

et il était occupé, le dos tourné, à compter des pièces de monnaie à un petit garçon, qu'il envoyait pour lui acheter du vin. Wangwenhiang, s'étant approché de lui par derrière, lui donna de son éventail deux petits coups sur l'épaule. « Vous voilà bien gaillard, mon vieux ! » lui dit-il.

Le concierge se retourna bien vite, et reconnaissant Wangwenhiang, il se mit à rire : « Eh ! c'est M. Wang ! dit-il. Je peux bien être gaillard, monsieur Wang, quand vous prenez la peine de venir me voir. »

— « Il faut l'être, reprit Wangwenhiang, et je viens aussi pour l'être avec vous. »

Le concierge, voyant à son ton de voix que c'était de la besogne qui lui arrivait, renvoya le petit garçon, et se mit à marcher le long de la rue avec Wangwenhiang ; ils prirent un petit sentier tournant et entrèrent dans une cabane pour s'y asseoir : « Monsieur Wang, quel objet vous amène près de moi ? » demanda-t-il.

— « Il s'agit, répondit Wangwenhiang, d'une pièce avec les mêmes rimes que celle de l'autre jour, sur *les saules printaniers*. J'aurais, à ce sujet, un petit service à vous demander. »

— « Rien n'est plus aisé. Puisque les rimes

ont été remplies, si vous voulez voir mon maître, vous n'avez qu'à rester assis un petit moment; mon maître doit sortir aujourd'hui. Attendez seulement qu'il soit près de passer la porte, et vous et moi nous lui en dirons un mot. Ce sera le moyen d'avoir une entrevue avec lui. »

— « Il n'est pas encore nécessaire que je voie votre maître. Je voudrais seulement, mon vieux ami, vous donner la peine de faire la commission : cela suffira. »

— « La chose est encore plus aisée, » dit le concierge.

— « Véritablement, la chose est aisée; mais il y a pourtant un petit embarras, et c'est pour cela, mon vieux ami, que je voudrais que vous vinssiez à notre secours. »

— « Quel est ce petit embarras? Si c'est quelque chose qui soit en mon pouvoir, il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger. »

Wangwenhiang tira de sa manche les deux feuilles de papier à fleurs qu'il y avait serrées; « Voici, dit-il, deux pièces de vers: l'une est de la façon de mon ami, le seigneur Tchang; l'autre est d'un certain M. Sse, nôtre camarade. Serrez-les dans votre manche, et quand ils

viendront tous deux vous apporter des vers, recevez-les de leur main, en leur disant que votre maître est sorti. Vous mettrez de côté les pièces qu'ils vous auront remises, et ces deux-ci, vous irez les porter pour que votre maître et sa fille les voient. Voilà le service que je viens vous demander. »

— « A votre début, dit en riant le vieux concierge, j'ai bien deviné qu'il s'agissait de quelque tour de passe-passe. Mais puisque c'est vous, monsieur Wang, qui m'en priez, je ne saurais rien vous refuser; et s'il en arrive quelque mal, je place toute ma confiance en vous. »

En venant, Wangwenhiang avait déjà, sur le chemin même, mis à part une des trois onces. Il prit les deux qui restaient, et les présentant au concierge : « Voici, lui dit-il, un petit cadeau que mon ami Tchang vous prie d'accepter; faites seulement ce qui a été convenu. Quand tout sera fini et conclu comme il faut, si le succès couronne nos espérances, il y a encore par derrière une grosse masse d'argent (1). »

(1) Les Chinois ne font pas usage d'argent monnayé; ils le gardent en masse, et en coupent une ou plusieurs onces à mesure des besoins qu'ils en ont.

Le concierge tira sa bourse, et s'étant levé : « Puisque je reçois de votre ami cette marque de bonté, il faut, monsieur Wang, dit-il, que nous allions ensemble ici devant à un cabaret qu'on vient d'ouvrir nouvellement, pour voir un peu comment vont les choses. »

— « Je serais charmé de vous y accompagner, reprit Wangwenhiang; mais mon ami Tchang est à la maison, attendant les nouvelles. Il faut encore que nous revenions ensemble, et nous n'avons pas de temps à perdre. Une autre fois je viendrai moi-même vous inviter. »

— « Eh bien! puisqu'aujourd'hui vous êtes empêché, je ne veux pas non plus aller boire. Il ne faut pas que le vin nous fasse gâter les affaires des autres. »

— « Vous êtes trop bon, et nous vous avons beaucoup d'obligation, répondit Wangwenhiang; » et ayant quitté le concierge, il revint en hâte trouver Tchangfanjou. Celui-ci, qui l'attendait, commençait à s'impatienter. Dès qu'il l'aperçut, il alla au-devant de lui jusqu'à la porte du jardin. « Avez-vous vu notre homme? » lui demanda-t-il.

— « A l'instant même, et tout va bien. Je l'ai accroché tout en arrivant, et je l'ai mis au fait.

Mais comment n'a-t-on pas encore vu le jeune Sse, à cette heure? »

Il n'avait pas encore achevé ces mots qu'on vit arriver Sse Yeoupe accompagné de Siaohi. Les pensées qui, la nuit précédente, avaient agité Sse Yeoupe, l'avaient long-temps tenu éveillé. Mais au point du jour, il s'était abandonné au sommeil, et il s'était levé tard. Après avoir fait sa toilette et déjeûné, il se rendit sans délai au jardin de Tchangfanjou, où tout justement il trouva les deux autres réunis. Après qu'ils se furent salués tous trois :

« Comment venez-vous à cette heure, ami Liansian? » lui demanda Tchangfanjou.

— « Messieurs, répondit Sse Yeoupe, c'est votre bonne réception d'hier au soir qui en est la cause. Vous m'avez obligé de trop boire, et voilà ce qui me fait venir si tard. Je vous prie de m'excuser. »

Wangwenhiang se mit à rire : « Je crois, dit-il, que c'est que vous n'avez plus envie de voir mademoiselle Pe. »

— « Si vous ne désirez pas de la voir, messieurs, je n'en ai pas envie non plus, » répartit en riant Sse Yeoupe.

— « Si nous voulons y aller, dit Tchangfan-

jou, voilà l'heure; ne perdons pas le temps en discours inutiles. »

— « Mes rimes ne sont pas encore remplies, dit Wangwenhiang; ainsi je n'ai rien à faire. Dépêchez-vous, messieurs, de copier vos vers, et partons. Si l'un de vous a d'heureuses nouvelles au retour, il sera bon de faire provision de vin pour nous divertir tous ensemble. »

Ils se rendirent au pavillon; Tchangfanjou et Sse Yeoupe transcrivirent, chacun, la pièce qu'ils avaient composée la veille, et la serrèrent dans leur manche. Ensuite Tchangfanjou prit un habit d'une couleur conforme à la saison, et ordonna à un valet d'amener trois chevaux. Ils y montèrent, et étant sortis du jardin, ils se dirigèrent du côté de Kinchi.

Ce n'est pas pour rien que l'abeille voltige autour de l'arbre,
Et la fourmi qui perce la fleur a aussi son intention.
Tout, dans la nature, sourit à la saison printanière.
Mais qui sait celui à qui le prix du printemps est réservé?

De Pechi à Kinchi il n'y avait qu'environ trois ou quatre milles. En peu de temps ils vinrent à ce dernier village, et ils arrivèrent devant la porte du château du seigneur Pe. Là ils descendirent de cheval tous les trois, et ils s'avan-

cèrent à pied. Le concierge Toung, qui était prévenu, s'était assis pour les attendre au bas du pavillon de la porte. En les voyant approcher de lui, il se leva : « Que désirent ces messieurs ? » leur demanda-t-il.

Ce fut Wangwenhiang qui s'avança, et montrant les deux autres : « Ces messieurs, répondit-il, se nomment l'un Tchang, et l'autre Sse. Ils viennent rendre visite au seigneur votre maître. »

— « Ces messieurs, reprit le concierge, auraient bien fait de venir un quart d'heure plus tôt : mon maître vient de sortir à l'instant pour aller dîner en ville. S'il y a quelque chose à lui dire, vous pouvez m'en charger. »

— « Nous n'avons rien à lui dire, reprit Tchangfanjou. Comme nous avons appris qu'il a demandé des vers sur les saules printaniers, nous en avons, monsieur et moi, composé chacun une pièce sur les rimes données, et nous voulions le prier de nous en dire son avis. »

— « Messieurs, dit le concierge, si vous apportez des vers, vous n'avez qu'à les laisser. Quand mon maître sera rentré, il les verra, et sans doute il vous donnera un rendez-vous. »

Tchangfanjou se retourna pour consulter Sse Yeoupe : « Laisserons-nous les vers, lui de-

manda-t-il, ou devons-nous attendre que nous puissions le voir? »

— « Une entrevue vaudrait mieux, dit Sse Yeoupe, mais pourrons-nous revenir? »

— « Mon maître dîne dehors, reprit le concierge, et je crains qu'il ne rentre un peu tard pour recevoir votre visite. »

— « Laissez les vers, c'est la même chose, dit Wangwenhiang; qu'est-il besoin d'entrevue?»

Alors tous deux prirent leurs pièces de vers, et les remettant au concierge, ils le prièrent, quand son maître rentrerait, de lui en dire un mot : « Cela va sans dire, répliqua le concierge, vous n'avez que faire de me le recommander. Mais, messieurs, où demeurez-vous? Ayez la bonté de me le dire : car, lorsque mon maître aura vu vos vers, sans doute il désirera vous voir. »

— « M. Tchang, répondit Wangwenhiang, est un habitant de la ville de Tanyang, et le jardin fleuriste où il a établi son cabinet d'études est là-bas, dans le village de Pechi. M. Sse est logé dans le couvent de Kouanyin, au même village. »

— « Si c'est à Pechi que vous demeurez, il n'y a pas loin d'ici, reprit le concierge, on saura où aller quand il faudra vous inviter à revenir. »

Les trois jeunes gens lui renouvelèrent encore une fois leurs recommandations; après quoi s'éloignant du château du seigneur Pe, ils reprirent la route du village de Pechi où nous les laisserons.

Une petite troupe de fourbes trompe un ami ;
Un méchant valet, par amour pour l'argent, trompe son maître.
Mais si les vues du ciel sont différentes,
Leurs ruses n'enlèveront pas un si beau parti.

Après que le concierge eut vu les trois jeunes gens s'éloigner, il rentra dans sa loge, et serra les deux pièces de vers qu'on venait de lui donner dans un vieux registre de visites. Puis prenant à la main les deux autres pièces que Wangwenhiang lui avait apportées le matin, il alla les remettre au seigneur Pe.

Depuis que Pe avait prétexté une maladie pour revenir chez lui, il avait eu peu d'espoir de trouver, au fond d'un village, le gendre qu'il désirait. Mais sa fille Houngiu ayant composé une pièce de vers sur *les saules printaniers*, il avait ouvert un concours pour des morceaux sur le même sujet et avec les mêmes rimes, espérant que ce serait un moyen de découvrir quelqu'homme de mérite.

Vers le même temps un parent éloigné lui

avait amené un neveu pour demeurer chez lui et lui tenir lieu de fils. Ce neveu était alors âgé de quinze ans. Il s'appelait Kitsou et on l'avait surnommé Yinglang. Il tenait de la nature une faiblesse d'intelligence extraordinaire. Il ne se plaisait qu'à aller çà et là jouer et perdre son temps. S'il prenait un livre, il avait sur-le-champ mal à la tête, et il était malade toute la journée. Le seigneur Pe n'éprouvait envers lui que le degré d'affection qu'on ne peut s'empêcher de porter à un parent. Il l'avait pourtant gardé chez lui, mais c'était à peu près comme s'il n'y eût pas été; car le seigneur Pe ne s'en occupait en aucune façon.

D'un côté un garçon qui ne se plaît qu'aux poires et aux châtaignes ;
De l'autre une fille capable d'étudier les mêmes livres que son père :
Ne vous étonnez pas de ce renversement des propriétés des deux principes :
La volonté du ciel fait tout tourner au bien de l'univers.

Au moment dont nous parlons, le seigneur Pe était assis dans le pavillon *des songes champêtres* (1), à jouir du spectacle des fleurs, quand il

(1) Plus littéralement le pavillon *où l'on voit* des plantes en songe. Ces idées champêtres se reproduisent souvent, et on les verra reparaître dans le nom d'une de nos

vit entrer le concierge Toungyoung, avec les deux pièces de vers sur *les saules printaniers.* Il en déplia une, et y ayant jeté les yeux il fit un grand éclat de rire : « Se peut-il qu'il y ait sous le ciel un imbécile de cette espèce! s'écria-t-il, un extravagant capable de composer un pareil morceau et de me l'adresser! »

Il y jeta un second coup-d'œil, et ayant vu ces mots écrits au bas : *composé par Sse Liansian,* il la laissa tomber. Puis il prit la seconde, et l'ayant ouverte, il la parcourut. Bientôt, saisi de surprise, il s'écria : « Voilà des vers charmants! » Il relut avec plus d'attention, et frappant sur la table : « C'est un talent extraordinaire! dit-il, il y a long-temps que rien de pareil n'avait frappé mes regards. De qui cela peut-il venir? » Il chercha la signature avec empressement et lut : *composé par Tchang Outche de Tanyang.*

Ces mots redoublèrent son étonnement. « Tanyang est la petite ville ici près, dit-il; com-

héroïnes : il faut que les Chinois en soient fortement prévenus puisqu'ils s'en occupent en rêve. Nos hommes d'état ont bien d'autres choses en tête, et ce ne sont pas des plantes verdoyantes ou des arbustes en fleurs dont les images viennent troubler ou embellir leur sommeil.

ment un pareil mérite peut-il y rester enseveli? »

Sur-le-champ, il appela une femme de chambre, et lui dit d'aller prier sa fille de venir le trouver. Mademoiselle Houngiu se rendit aux ordres de son père, et comme elle entrait avec empressement dans le pavillon, le seigneur Pe la reçut d'un air riant : « Mon enfant, lui dit-il, je t'ai trouvé aujourd'hui un époux digne de toi. »

— « Quel est-il, mon père? demanda Houngiu, et en quels lieux en avez-vous fait la rencontre? »

— « A l'instant même, dit Pe, deux jeunes bacheliers viennent de m'envoyer deux pièces de vers sur *les saules printaniers*. L'une de ces pièces n'a pas le sens commun; mais celle-ci annonce un poète d'un grand talent. » Et en parlant ainsi, il présenta à sa fille la pièce signée de Tchang Outche.

La jeune demoiselle la lut, et quand elle eut fini de lire les deux strophes : « Cette pièce est véritablement d'un très-bon goût, dit-elle, c'est un ouvrage digne des génies. Elle ne saurait être écrite que par un homme d'un talent

extraordinaire. Mais, mon père, en avez-vous déjà vu l'auteur? »

— « Je ne l'ai pas encore vu; mais à en juger par ses vers, ce doit être un homme d'un mérite peu commun. »

Mademoiselle Houngiu reprit la pièce pour la considérer encore. « Plus je regarde ces vers, dit-elle, et plus je me persuade que celui qui les a faits doit être un homme distingué et doué de toutes sortes de talents, un poète comparable à Litaïpe. Mais il a une bien mauvaise écriture, la main bien lourde et bien commune! Cela décelerait deux mains différentes ; je craindrais que ce ne fût quelque misérable qui eût copié l'ouvrage d'autrui. A l'examen, il faudra, mon père, porter toute votre attention sur cette circonstance. »

— « Tu as raison, dit Pe. Demain, je le ferai inviter à me venir voir, et je le mettrai à l'épreuve sur quelqu'autre pièce. Nous parviendrons bien à discerner le vrai du faux. »

— « Il ne se peut rien de mieux: » répartit la demoiselle.

A l'instant même, Pe fit venir Toungyoung, et lui ordonna de prendre, le lendemain de très-bonne heure, un de ses billets de visite, et

naissance, dit Sse Yeoupe, et mes remercîments ne doivent pas avoir de fin; mais si, par la suite, je puis obtenir un pouce d'avancement, mon devoir sera de m'acquitter envers vous. »

— « Monsieur Sse, répartit Tsingsin, demain peut-être vous allez contracter une alliance avec le seigneur Pe. Vos deux maisons n'en feront qu'une. Pourquoi vous regarderiez-vous ici comme un hôte? Je vous engage à aller souper. »

— « Je ne souperai pas, répliqua Sse Yeoupe, je vous demanderai seulement une tasse de thé, et puis j'irai dormir. »

Tsingsin ordonna qu'on fît bouillir du thé et qu'on en servît à Sse Yeoupe; après quoi ils se séparèrent et allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Sse Yeoupe, s'étant levé, ne songeait qu'à la réponse qu'il attendait au sujet de sa pièce *sur les saules printaniers*. Après avoir fait sa toilette, il allait sortir pour se rendre de suite au jardin de Tchangfanjou, lorsqu'il vit entrer Tsingsin, accompagné de ce dernier et de Wangwenhiang. « C'est dans cette chambre, disait le religieux, que loge le seigneur Sse. »

En entendant ce discours, Sse Yeoupe sortit aussitôt pour aller à leur rencontre. « Seigneur Sse, lui dit en riant Tchangfanjou, vous voilà le visage tout épanoui : sans doute vos vers *sur les saules printaniers* ont produit leur effet. »

— « Comment serais-je assez heureux pour cela? dit Sse Yeoupe. Naturellement, seigneur Tchang, c'est vous qui devez l'emporter. »

— « Messieurs, interrompit Wangwenhiang en riant, vous avez tous les deux à la bouche de beaux discours de modestie, mais je ne sais trop ce que vous en pensez au fond de votre cœur. Là-dessus, je m'en rapporte à vous. »

Tous deux se mirent à rire à ce discours, et comme ils étaient à causer ensemble en badinant, on vit arriver un domestique de la maison de Tchang : « Monsieur, dit-il, il y a dans le jardin un homme envoyé par le seigneur Pe, et qui vient vous engager de sa part à aller le voir et vous entretenir avec lui. »

En entendant ces mots, Tchangfanjou fut comme si le messager impérial était venu lui dire qu'il avait obtenu la première place au concours général de tous les lettrés; et le cœur plein de joie : « Et n'a-t-on pas invité le sei-

gneur Sse? demanda-t-il. Maraud que tu es, tu auras mal entendu. »

— « Il a dit bien nettement, répondit le domestique, que c'était le seigneur Tchang qu'il venait inviter. »

— « J'imagine, lui dit encore Tchangfanjou, qu'il nous aura fait inviter à y aller tous les deux ensemble. »

— « Il n'a point parlé d'invitation pour le seigneur Sse! » répliqua le domestique.

Sse Yeoupe demeura stupéfait en entendant ces paroles, et se livrant à sa rêverie: « Comment, se dit-il à lui-même, peut-il arriver qu'on invite cet homme? Voilà une chose bien étrange. » Mais ne voulant pas laisser connaître sa pensée, il se fit quelque violence pour dire: « C'est bien vous qu'on invite, seigneur Tchang. Si l'on eût voulu de moi, c'est au couvent, c'est ici qu'on serait venu. »

— « Messieurs, dit Wangwenhiang, si vous avez quelques doutes, allons tous ensemble au jardin, et nous connaîtrons la chose en un clin d'œil. »

Ils prirent en toute hâte le chemin du jardin, et ils virent Toungyoung assis dans le pavillon. Les trois jeunes gens y entrèrent, et après

qu'ils lui eurent dit bonjour, le concierge s'adressant à Tchangfanjou : « Monsieur, lui dit-il, hier je me suis acquitté de votre commission. Quand mon maître est revenu de dîner, je lui ai donné la feuille de vers à emporter, et il l'a lue par deux et trois fois avec mademoiselle, dans le pavillon des *songes champêtres*. Il a fait un grand éloge de votre talent, et il a dit qu'il y en avait peu de pareils dans l'Empire ; qu'il fallait que je vinsse aujourd'hui inviter M. Tchang à aller le voir. » Et en parlant ainsi, il tira de sa manche un billet de visite qu'il présenta à Tchangfanjou. Celui-ci le prit et y lut ces huit mots d'une grosse écriture: *Pe Hiouan a l'honneur de vous offrir ses respects*. En les voyant il fut saisi d'une joie qui se montra dans ses yeux et sur ses lèvres, et il donna ordre à ses gens d'apprêter un déjeûner. Wangwenhiang, avec une intention maligne, demanda au concierge si son maître avait déjà vu les vers du seigneur Sse ?

— « Je les lui ai remis, dit le concierge, et il les a vus les premiers. Comment ne les aurait-il pas vus ? »

— « Eh bien ! reprit Tchangfanjou, s'il les a vus, qu'en a-t-il dit ? «

— « Je pense, répondit le concierge, qu'il a eu beaucoup de plaisir à les voir; car, en les lisant, il a fait un grand éclat de rire. »

— « S'ils lui ont fait tant de plaisir, répartit Tchangfanjou, comment n'a-t-il pas invité le seigneur Sse à être de la partie? »

— « Je lui ai demandé, répondit le concierge, si je devais inviter le seigneur Sse; mais j'ai été bien grondé à plusieurs reprises. Peut-être a-t-il le projet de l'inviter un autre jour. C'est ce que je ne puis savoir. »

Tchangfanjou pressa alors le concierge de se mettre à déjeûner; mais celui-ci s'y refusa: « Je n'oserais, dit-il; mon maître est d'un naturel très-prompt; je craindrais de le faire attendre. Si vous pouviez, Monsieur Tchang, il vaudrait bien mieux que vous vinssiez tout de suite avec moi. »

— « Pour cela, votre avis est excellent, reprit Tchangfanjou. Mais, mon vieux ami, c'est la première fois que vous venez me voir. Vous ne devriez pas vous en aller sans avoir rien pris. »

— « Monsieur, je suis votre serviteur, dit le concierge. Bien certainement j'aurai d'autres

occasions de revenir vous importuner. Aujourd'hui, ce n'est pas le moment. »

— « Vous avez raison, mon vieux ami, reprit Wangwenhiang. Le seigneur Tchang est plein de cordialité; mais il faut couper court au repas. »

Tchangfanjou rentra bien vite, et faisant un paquet d'une once, il la donna au concierge, en lui disant : « Puisque l'heure nous presse, il faut obéir à la nécessité. »

Le concierge fit mine de refuser; mais il finit par recevoir le présent. Alors Sse Yeoupe voulut se lever et s'en aller; Tchangfanjou le retint: « Ne vous en allez pas, seigneur Sse, lui dit-il. Ce n'est qu'une entrevue que je vais avoir avec le seigneur Pe, et je reviendrai aussitôt. Je ne puis pas, je crois, être retenu longtemps. Son excellence le seigneur Pe voudra peut-être nous mettre aux prises vous et moi. Qui sait? Il ne faut pas être si prompt. »

— « Vous avez raison, dit Wangwenhiang. Je tiendrai compagnie à M. Sse, et nous nous divertirons en vous attendant. Allez-vous en bien vite et revenez de même. »

Sse Yeoupe consentit à rester: Tchangfanjou alla mettre un habit neuf d'une belle étoffe, et

s'étant muni d'un grand nombre de bagatelles pour servir de présents d'introduction, il ordonna qu'on préparât deux chevaux; il en monta un, et fit donner l'autre au concierge. Puis prenant congé des deux autres jeunes gens, il se dirigea du côté de Kinchi, intérieurement charmé de son succès. Cette fois, en se rendant à Kinchi, il se donna beaucoup de grands airs, qu'il n'avait pas lorsqu'il en était revenu la veille au soir.

Bien des singes vont ainsi dans le monde la tête levée,
Se plaisant dans la fraude et montrant un visage déhonté.
Mais s'il y a quelque part un œil clairvoyant,
Un beau matin tout se découvrira, et ils resteront couverts d'opprobre.

On trouvera dans le chapitre suivant le récit de la visite que Tchangfanjou rendit au seigneur Pe.

CHAPITRE VIII.

LA SUIVANTE, D'UN OEIL FURTIF, RECONNAÎT L'ÉTOFFE.

On se défend difficilement du mensonge, du mélange du vrai et du faux.
Mais la fleur précieuse se distingue par son parfum.
La pierre artificielle en impose d'abord par ses belles couleurs;
Mais l'éclat du rubis le fait aisément connaître.
De riches habits ne cachent pas les traits d'un rustre ignorant,
Et sa bassesse jure avec les étoffes brodées.
La beauté doit être la récompense du talent.
Que sert à un personnage ridicule toute la peine qu'il se donne?

Il ne fallut que peu de temps à Tchangfanjou pour arriver, avec le concierge, au château du seigneur Pe. Là, ils descendirent de cheval, et Toungyoung introduisit Tchangfanjou dans un salon de réception, où il le fit asseoir; puis il alla promptement avertir son maître, et celui-ci ne perdit pas un moment pour venir recevoir son hôte. En entrant dans le salon, il jeta un coup d'œil sur toute sa personne. Or voici, à l'examen, ce qu'il remarqua dans Tchangfanjou:

« Un extérieur commun, une tournure et une physionomie vulgaires. Il était comme renfermé en lui-même. Il avait l'air de la ruse et

de l'effronterie: malgré toute sa parure, il n'avait pas l'apparence d'un homme qui fait des vers. Ses épaules arrondies, son ventre à plusieurs étages, tout son corps annonçait le contraire de la franchise et de la simplicité. Son œil hagard, son sourcil contracté lui donnaient tout-à-fait l'air d'un fripon. »

En l'apercevant, Pe ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons: « Cet homme n'a pas la mine d'un poète! » se dit-il à lui-même. Toutefois, puisqu'il l'avait invité, il ne pouvait se dispenser d'aller à sa rencontre, et de lui faire bon accueil. Au moment où Tchang-fanjou vit Pe sortir de son appartement, il lui fit la révérence avec empressement; puis, prenant les présents qu'il avait apportés, il les lui offrit. Pe en choisit lui-même de deux sortes qu'il fit mettre à part, et pria son hôte de s'asseoir. Celui-ci s'en excusa quelque temps par modestie. Enfin tous deux prirent les places qui leur appartenaient en cette occasion; et Pe, entamant le premier la conversation: « J'ai reçu hier, dit-il, le beau morceau que vous avez bien voulu m'adresser. En vérité, tous les caractères en sont d'or et de jaspe. J'y ai pris tant de plaisir que je ne pouvais m'en détacher. »

— « Je n'ai fait que peu d'études et mon talent est bien médiocre, répondit Tchangfanjou. Le hasard a voulu que j'eusse pour modèle une zibeline. Mais quand j'aurais le cœur (1) de la grosseur d'un boisseau, en vous offrant quelque chose d'aussi mauvais, je ne puis me défendre d'une frayeur inexprimable. »

— « J'ai vu hier par votre manuscrit que vous étiez de Tanyang. Cette ville est tout près d'ici: comment se fait-il qu'avec un mérite tel que le vôtre, votre nom ne soit pas, depuis long-temps, venu jusqu'à moi? »

— « Ma maison est à Tanyang; mais j'ai ici en face, au village de Kinchi, un petit jardin où je viens me retirer pour me livrer à l'étude, et je ne passe que peu de temps à la ville. De mon naturel, je suis très-peu ami du monde; ainsi mon nom n'a pu s'élever jusqu'à vous. »

— « Je vois, reprit Pe, que vous êtes un véritable lettré, tout occupé du soin de votre perfection. On en trouve peu de cette espèce. »

Comme il achevait ces mots, les domestiques leur servirent le thé; et après qu'ils l'eurent

(1) Mot à mot *le fiel*, qui est pour les Chinois l'organe du courage, de la grandeur d'ame, de la présomption et de l'impudence.

pris : « Mon jeune ami, dit Pe, lorsque je vous ai invité à venir me voir aujourd'hui, je n'ai pas eu d'autre motif que le plaisir extrême que m'ont procuré vos vers. J'ai seulement regretté de ne pas en avoir davantage, et je désirerais que vous voulussiez en composer une pièce ou deux en ma présence. Je me flatte que vous ne serez point avare du jaspe et des perles qui charmeront ma vieille imagination. » Et en parlant ainsi il donna ordre à ses domestiques d'apporter du papier et des pinceaux.

Tchangfanjou s'était fié à sa loquacité et à sa forfanterie pour soutenir la conversation sur le ton le plus élevé, et il espérait bien que rien ne viendrait arrêter son essor. Mais lorsqu'il entendit Pe lui demander de composer encore des vers en sa présence, il demeura comme un homme frappé de la foudre par un temps serein. Son ame semblait avoir abandonné son corps, et la crainte qui le saisit fut telle que pendant quelques moments il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. Il allait pourtant refuser ; mais déjà les domestiques avaient apprêté une table à écrire, et l'avaient placée devant lui. Le papier, l'encre, les pinceaux, l'écritoire, tout y était préparé et en bon état. Tchangfanjou

demeura encore un instant comme hébêté, et tout ce qu'il put prendre sur lui, ce fut de s'excuser en disant : « Un pauvre écolier tel que moi n'oserait se livrer à son inspiration devant votre excellence. Jamais mon talent ne me soutiendrait jusqu'au septième pas (1). Je ne saurais éviter de vous laisser un grand sujet de rire à mes dépens. »

— « Manier le pinceau dans la compagnie de son hôte, c'est un amusement de gens de lettres. Si j'avais moi-même quelque sujet dans la tête, ma verve une fois excitée ne se dissiperait pas aisément. N'ayez pas, mon jeune ami, cet excès d'humilité. »

Lorsque Tchangfanjou vit que ses excuses ne lui servaient de rien, le feu lui monta au visage, un trouble extrême s'empara de ses sens, et dans son embarras, il s'inclina plusieurs fois en balbutiant des mots inarticulés : « Il faut que je sois bien hardi... je prie votre excellence de me donner un sujet, et quand j'aurai fini de le traiter, je la supplierai de m'accorder ses leçons. »

Pe s'arrêta un moment pour réfléchir : « Il n'y a pas, dit-il ensuite, à chercher d'autre

(1) Jusqu'à la fin du grand vers chinois qui a *sept syllabes*.

sujet que celui des vers que vous avez faits hier *sur les saules printaniers*. Vous avez satisfait de la manière la plus agréable et la plus ingénieuse aux conditions que la rime vous imposait. Ainsi, mon jeune ami, si vous n'y voyez pas d'obstacle, ce sera sur le même sujet que je vous prierai de composer encore une autre pièce de vers, avec les mêmes rimes. »

Lorsqu'il entendit la proposition de composer encore sur le même sujet et avec les mêmes rimes, Tchangfanjou, qui se rappelait la seconde pièce improvisée par Sse Yeoupe, se sentit le cœur dilaté par la joie. Toutes ses transes se calmèrent, et l'ame tranquille, il se hâta de reprendre les airs et les manières d'un homme de lettres. Toutefois il affecta de s'excuser encore: « Je ne suis qu'un ouvrier inhabile et maladroit, dit-il; comment oserai-je jouer de la hache à la porte d'un palais? et pourtant, aux ordres réitérés de votre excellence, je ne dois pas désobéir. Je suis, je vous assure, en un grand embarras. »

— « Avec un mérite littéraire tel que le vôtre, voudrez-vous encore avoir tant de complaisance? » dit Pe.

Tchangfanjou s'inclina aussitôt : « Je vais donc

avoir cette témérité, » dit-il. Et aussitôt il se saisit d'un pinceau, déploya une feuille de papier à fleurs, fronça le sourcil, feignit de réfléchir un instant, et après avoir par deux fois branlé la tête, il se mit à écrire tout couramment. Quand il eut fini, il se leva, prit à deux mains la feuille de papier, et vint la présenter à Pe en lui faisant une révérence. Pe la reçut, et l'ayant considérée avec beaucoup d'attention, il reconnut que les termes en étaient encore plus poétiques et plus élégants que ceux de la première pièce. Il avait remarqué que Tchangfanjou ne s'était pas arrêté pour réfléchir, et que son morceau avait été achevé dans un instant. Les soupçons qu'il avait conçus en voyant la physionomie et la mauvaise tournure de Tchangfanjou, ainsi que les doutes qui lui avaient été inspirés d'avance, se dissipèrent entièrement par cette épreuve à laquelle il venait de le soumettre devant lui, et sans y penser, il se mit à le louer et à l'exalter : « Quel beau talent! s'écria-t-il, quelle facilité! que de pensées riches et noblement exprimées! et par-dessus tout cela, quelle rapidité! vous êtes la personne que je cherchais dans tout l'empire, et

peu s'en est fallu, mon jeune ami, que je ne vous manquasse. »

Il se mit de nouveau à considérer les vers, et ayant appelé un domestique, il lui donna secrètement l'ordre d'aller les montrer à sa fille. Il ordonna en même temps qu'on servît le dîner dans le jardin derrière la maison, et retint Tchangfanjou pour boire deux ou trois tasses avec lui. En même temps il se leva et invita son hôte à entrer. Celui-ci voulut s'excuser et remercier : « J'ai déjà reçu tant de graces de votre excellence, elle m'a comblé de marques de bonté qui ont dépassé mes espérances. Je ne voudrais pas abuser encore ainsi de votre bienveillance à mon égard. »

— « Allons dîner ensemble pour consolider notre affection, reprit Pe, et ne soyez pas si cérémonieux. » En parlant ainsi, il le prit par le bras et le conduisit du côté du jardin.

L'homme excellent ne s'attache qu'au vrai mérite,
Et partout il rencontre de la fausse monnaie.
N'accusez pas la bizarrerie des affaires humaines,
C'est en cela même que brillent les vues du ciel.

En suivant Pe dans le jardin derrière la maison, Tchangfanjou éprouvait autant d'inquiétude que de satisfaction. Sa joie provenait de

l'heureuse tournure que paraissait prendre le mariage, et son inquiétude était qu'arrivé dans le jardin, on ne s'avisât de quelque bel objet qui présenterait matière pour des vers, et qu'on ne voulût l'obliger d'en composer, de telle manière que ses précédents succès ne vinssent à être perdus. Cette idée était comme un démon qui habitait dans son sein. En peu de temps ils parvinrent dans le jardin qu'ils examinèrent en détail. La variété des couleurs nuancées qu'on y voyait briller en faisait véritablement un séjour délicieux. On y apercevait

Le pêcher déployant son tissu d'écarlate, et le saule, son or suspendu,
Le prunier étendant l'ombrage de son jaspe éclatant de blancheur;
Et la pivoine dont l'œil ne peut compter les pétales,
Et mille pierres précieuses recueillies dans le calice des fleurs.

Plus loin,

On entendait la voix rauque de la pie, et le vol léger de l'hirondelle.
L'abeille et le papillon voltigeaient dans tous les sens;
C'était le règne du brillant printemps, la seconde ou la troisième lune.
Le zéphire, reçu dans les fleurs, y engendre les plus doux parfums.

En entrant dans le jardin, Pe conduisit Tchangfanjou dans les endroits les plus agréa-

bles. On eût dit que le mariage était déjà conclu, et que ce jeune homme était devenu son gendre, tant il lui marquait d'égards et d'affection. Après quelques instants de conversation, on servit, et tous deux se mirent à boire ensemble sous l'ombrage des fleurs.

Cependant mademoiselle Houngiu, qui savait que ce jour-là son père devait mettre Tchangfanjou à l'épreuve, avait chargé une de ses femmes qui lui était le plus attachée, d'aller en secret jeter un coup-d'œil à la dérobée dans le salon. Cette femme se nommait Yansou; elle était depuis son enfance au service de mademoiselle Pe; elle avait reçu de la nature beaucoup d'adresse et d'intelligence. Elle était alors parvenue à sa quinzième année.

Ce jour-là donc, après avoir reçu la commission de sa jeune maîtresse, elle était venue derrière le salon, et là, sans être aperçue, elle avait examiné Tchangfanjou dans le plus grand détail. Elle ne quitta qu'au moment où Tchangfanjou, après avoir composé, passa avec Pe dans le jardin, pour se mettre à table. Elle revint alors avec les vers qu'il avait faits, et s'adressant à Houngiu : « Cet homme, dit-elle, est bien laid, bien commun, et d'une physio-

nomie bien désagréable : comment pourrait-il être digne de vous ? Prenez bien garde, mademoiselle, à ne pas vous laisser abuser dans vos projets. »

— « Mon père lui a-t-il déjà fait composer des vers ? » demanda Houngiu.

— « Pour ses vers, ils sont faits, et les voici, » dit Yansou, et elle les remit à sa jeune maîtresse. Celle-ci les lut avec attention : « Voilà de fort beaux vers, dit-elle ; à moins d'être un homme de lettres du premier mérite, on ne pourrait en composer de pareils. Comment se fait-il que son extérieur et son langage se rapportent si peu ? »

— « Si vous m'en croyez, dit Yansou, je crains qu'il n'y ait encore dans tout ceci quelque fourberie. »

— « Puisque les vers ont été écrits sous les yeux de mon père, et qu'ils sont aussi beaux que ceux de l'autre jour, quelle fourberie pourrait-il y avoir ? »

— « Il n'y a guère moyen de s'assurer de ce que quelqu'un a dans le fond du cœur, répondit Yansou ; mais cette paire d'yeux-là n'est pas de ceux sur le compte desquels on peut revenir. Un homme à talent de cette espèce ! je ne

parle pas de vous, mademoiselle; mais moi, Yansou, on me proposerait de l'épouser, que je n'en voudrais pas. »

— « As-tu, reprit la demoiselle, entendu ce que mon père a dit après avoir vu ses vers ? »

— « Votre père, répliqua Yansou, regarde aux vers, et ne regarde pas à la personne. En voyant les vers, il en a dit beaucoup de bien. Mais, mademoiselle, c'est ici une affaire importante, où il s'agit de votre vie tout entière, et vous devriez ne prendre conseil que de vous-même. »

Mademoiselle Pe avait été fort peu satisfaite à la vue d'une écriture vulgaire et mal formée; le discours de Yansou acheva de la glacer. Elle laissa, sans s'en apercevoir, échapper un long soupir, et s'adressant à Yansou : « Je suis bien malheureuse! dit-elle; depuis mon enfance, mon père s'occupe de me chercher un époux; et jusqu'ici il n'a pas rencontré un seul prétendant qui fût conforme à ses désirs. Hier, à la vue de ces vers, on se croyait déjà au comble de ses vœux: qui eût pu penser que ce n'était pas là l'homme accompli que nous désirons ? »

Yansou se mit à rire : « Mademoiselle, dit-elle, quel sujet avez-vous de vous désoler? Il

y a un proverbe qui dit qu'une fille qui se marie tard n'en a que plus de bonheur en ménage. Le ciel vous a donné tant de talents et de beauté en partage : sans doute il n'aura pas manqué de faire naître un homme digne de vous par le mérite et les agréments de la figure. Devez-vous vous rebuter de cette manière ? Vous n'êtes pas encore si vieille, mademoiselle : pourquoi seriez-vous si pressée ? »

Elle n'avait pas fini de parler quand on vit Pe, qui venait de reconduire Tchangfanjou, et qui rentrait pour se consulter avec sa fille. Dès qu'elle l'aperçut, Houngiu courut à sa rencontre. « Eh bien ! mon enfant, dit Pe, je suppose que tu as vu les vers que le seigneur Tchang vient de composer tout-à-l'heure ? »

— « Je les ai vus, mon père, » répondit-elle.

— « Hier, reprit Pe, j'avais eu quelque soupçon sur lui. Mais aujourd'hui, je l'ai mis à l'épreuve sous mes yeux. Il n'a ni cherché, ni réfléchi, et il a composé sa pièce au courant du pinceau : c'est bien véritablement un homme à talent. »

— « Pour son talent, reprit Houngiu, il paraît qu'il n'y a rien à dire ; mais sa personne y répond-elle ? »

— « C'est vraiment une chose singulière, dit Pe : sa personne n'est pas du tout comparable à son talent. »

En entendant ces mots, Houngiu baissa la tête et garda le silence. Pe voyant qu'elle se taisait : « Mon enfant, si tu as quelque répugnance, il serait inutile de te contraindre. Mais je crains que si nous manquons un homme de ce mérite, il ne soit difficile d'en trouver un autre. »

Houngiu continua de garder le silence, et après un instant de réflexion : « Mon enfant, dit Pe, s'il te reste encore quelques soupçons, il me vient une idée : je pourrais l'inviter à venir demeurer chez moi (1), en lui proposant seulement de se charger de l'éducation de Yinglang. Ce serait un moyen de le mettre tout doucement à l'épreuve, et par là nous parviendrions à savoir le fond des choses. »

— « De cette manière, cela serait très-bien! » répondit Houngiu. Pe, voyant que sa fille se calmait et paraissait plus satisfaite, fit venir

(1) Littéralement *à occuper le pavillon occidental*, c'est-à-dire l'appartement des hôtes, quoiqu'il puisse être placé dans un endroit quelconque de la maison; lui donner l'*appartement oriental*, serait en faire un gendre. On a déjà remarqué le sens de ces façons de parler.

Toungyoung et lui donna ses ordres en ces termes : « Demain, tu diras à mon secrétaire d'écrire une lettre particulière, et tu prépareras les présents d'usage, pour aller, de ma part, inviter ce M. Tchang qui sort à l'instant d'ici, à venir dans ma maison diriger mon fils dans ses études. »

Toungyoung, chargé de cette commission, sortit pour aller apprêter les lettres et les présents.

Cependant Tchangfanjou était enchanté de ce que Pe l'avait retenu à dîner, et l'avait comblé de marques d'amitié. Lorsqu'il revint chez lui, le soleil était déjà chargé de teintes jaunâtres. Il trouva Sse Yeoupe et Wangwenhiang occupés à causer dans le pavillon en attendant les nouvelles. Il se hâta de monter auprès d'eux, et après les avoir salués : « Messieurs, dit-il, je vous ai manqué de parole aujourd'hui : j'ai bien des excuses à vous demander. »

— « Rien n'était plus naturel, » répondirent-ils tous deux ensemble ; et le questionnant aussitôt : « Puisque Pe Thaïhiouan vous a retenu, sans doute il y a quelque chose de conclu pour le mariage ? »

Tchangfanjou, l'air satisfait et la figure

tout épanouie, leur raconta en riant comment on l'avait reçu, et comment on l'avait retenu à dîner. Il ne leur dit pas un mot des vers qu'il lui avait fallu composer; mais il leur fit de tout le reste un récit détaillé. Puis il ajouta : « Quant à l'affaire du mariage, il n'y a pas encore de promesse formelle; mais mon bonheur veut qu'on me montre une partialité marquée. »

— « Je vois, dit en riant Wangwenhiang, que votre mariage est plus que décidé. »

Sse Yeoupe seul conservait intérieurement quelques doutes : « Si c'est pour une pareille pièce de vers, pensait-il en lui-même, qu'on le juge digne du prix, cette jeune demoiselle ne saurait être regardée comme douée d'un véritable talent poétique. Mais alors comment a-t-elle pu composer elle-même de si beaux vers, et comment a-t-elle été arrêtée jusqu'ici pour le choix d'un époux? »

Toutefois, observant la satisfaction que Tchangfanjou éprouvait de son succès, et n'ayant rien à lui opposer, il se sentit dans une position désagréable, et voulut s'en aller. De son côté Tchangfanjou, sans chercher à le retenir, le reconduisit jusqu'à la porte.

En revenant, il s'adressa à Wangwenhiang:

« J'ai fait un bon tour aujourd'hui ! » lui dit-il en riant ; et aussitôt il lui raconta comment Pe avait voulu le soumettre à une nouvelle épreuve en sa présence, et comment il avait eu le bonheur de s'en tirer.

Wangwenhiang lui fit un salut : « Vous êtes véritablement un homme heureux, lui dit-il. Après une pareille opération, votre mariage doit être bien avancé. Les choses se sont arrangées à merveille. Que j'ai bien fait, dans l'origine, de garder cette autre pièce de vers ! »

— « Je puis bien dire, reprit Tchangfanjou, que le ciel m'a servi en ce jour. Mais ce qui m'inquiète, c'est que j'ai peur que le vieux bonhomme ne soit pas encore satisfait, et qu'il ne veuille me faire subir quelque nouvel examen. Il y va pour moi de la vie ou de la mort. »

— « Puisqu'il vous a lui-même éprouvé aujourd'hui, vous avez en cela même une bonne garantie pour l'avenir. »

— « C'est une garantie qui ne durera qu'un certain temps, et à la fin, de quoi me servirai-je pour le contenter ? »

— « Cela n'est pas difficile, dit Wangwenhiang. Il faut seulement, lorsque vous vous trouverez avec Sse Yeoupe, lui témoigner de

l'affection, et l'engager à rester ici; et s'il se présente quelque sujet très-difficile à traiter, le charger de s'en acquitter à votre place : ne sera-ce pas un grand soulagement pour vous ? »

Tchangfanjou fut charmé de cette idée: « Ce que vous me proposez là est parfaitement bien pensé, dit-il. Dès demain j'irai le trouver, et je l'engagerai à venir demeurer dans mon jardin. »

Effectivement, le lendemain de très-bonne heure, dans la crainte que Sse Yeoupe en voyant son affaire manquée ne partît sans en avertir, il fit sa toilette, et se rendit en hâte au couvent, pour lui adresser son invitation. Sse Yeoupe n'était pas encore levé; en voyant arriver Tchangfanjou, il sortit du lit précipitamment : « Seigneur Tchang, lui dit-il, qui vous amène de si bonne heure ? »

— « Hier, en rentrant, répondit Tchangfanjou, j'avais la tête un peu échauffée et les membres fatigués : je ne vous ai pas engagé à rester pour prendre une collation. C'est une faute que j'ai commise à votre égard, et j'ai craint que vous ne vous en fussiez formalisé, que vous n'eussiez pu croire que le succès que j'avais obtenu relativement à ce mariage me faisait oublier mes amis; c'est pourquoi je suis venu

tout exprès pour vous prier d'agréer mes excuses. »

— « Après avoir dû au hasard l'avantage de faire votre connaissance, et lorsque j'ai reçu de vous des marques de bonté qui sont gravées dans mon cœur, de quoi aurais-je pu me formaliser ? » dit Sse Yeoupe.

— « Si vous n'êtes pas fâché contre moi, dit Tchangfanjou, je voudrais vous emmener avec moi à mon jardin, afin d'y passer quelques jours dans votre compagnie. Si vous ne répugnez pas à venir loger chez un ami, je regarderai cela comme une grande preuve d'affection. »

Tout ce qui venait d'arriver avait laissé beaucoup d'incertitudes dans l'esprit de Sse Yeoupe, et il n'était pas encore parvenu à y rien voir de clair. Il n'avait donc pas pris de résolution pour son départ, et la proposition de Tchangfanjou lui fit concevoir un projet. « Vous m'avez déjà comblé d'amitiés, dit-il; vous m'avez si bien traité de toutes manières, que je ne pourrais supporter l'idée de prendre simplement congé de vous et de partir. Mais je craindrais, si je résidais dans votre jardin, de

vous devenir à charge, et cela serait trop inconvenant. »

— « Si vous avez pour moi les sentiments d'un ami, il ne faut plus parler de tout cela. Ce langage est déplacé entre nous. » Et aussitôt s'adressant à Siaohi : « Jeune homme, lui dit-il, disposez bien vite le bagage de votre maître pour l'emporter. »

— « Le hasard m'a conduit ici, reprit Sse Yeoupe. Je n'ai qu'un cheval qui est là-bas derrière, et je ne me suis chargé d'aucun bagage. »

— « Eh bien! cela vaut mieux encore, » dit Tchangfanjou. Et il se leva pour attendre que Sse Yeoupe eût achevé sa toilette. Ce dernier ne s'arrêta que le temps nécessaire pour aller remercier Tsingsin et prendre congé de lui ; après quoi, ayant fait tenir la bride de son cheval par Siaohi, il s'en vint avec Tchangfanjou dans le jardin où il devait faire son séjour. Pour tout ce qui avait rapport au thé et aux repas, son nouvel hôte redoubla de soins, et se montra le plus attentif et le plus obligeant du monde.

Un homme qui a ses vues rencontre un autre hommes qui a les
siennes de son côté.
Tous deux sont au printemps de leur âge.
Croirait-on que dans l'ardeur qui les anime,
Chacun d'eux sacrifierait volontiers sa vie ?

Les trois jeunes gens étaient à causer ensemble dans la bibliothéque, lorsqu'un domestique annonça l'arrivée du vieux concierge de la maison de Pe. A cette nouvelle Tchangfanjou ne put contenir sa joie, et il sortit du pavillon pour aller seul à sa rencontre. Le concierge entra effectivement, et après les salutations : « Mon maître, dit le vieux domestique, vous présente ses respects, et ses excuses pour la manière peu convenable dont il vous a reçu hier. »

— « Hier, reprit Tchangfanjou, j'ai été véritablement comblé des témoignages de son affection, et je voulais tout justement aller aujourd'hui lui en exprimer ma gratitude. Mais, mon vieil ami, quel sujet vous ramène ici ? »

— « Monsieur a un jeune garçon qui est à présent dans sa quinzième année. Frappé de votre beau talent et de vos vastes connaissances, il voudrait que vous daignassiez donner des soins à l'instruction de ce jeune homme pendant une année. Voici la convention par écrit qu'il a fait préparer, et quelques présents qu'il vous envoie, et il désire bien que vous n'opposiez aucun obstacle à sa demande. »

A cette proposition Tchangfanjou se trouva

hors d'état de prendre un parti, et ne se souciant ni de refuser, ni d'accepter, il prit la convention et les présents, et remonta au pavillon pour en conférer avec Wangwenhiang et Sse Yeoupe. « Quel peut être l'objet de ceci? » leur demanda-t-il.

— « Rien autre chose, répondit Sse Yeoupe, sinon que touché de votre mérite, il désire vous avoir près de lui. »

— « Mais d'un précepteur à un gendre, il y a une grande différence, reprit Tchangfanjou. Le bonhomme n'aurait-il pas quelque vieille dame qui aurait fait tourner la chance ? »

— « Vous n'y êtes pas! dit en riant Wangwenhiang; c'est que par tendresse pour sa fille, il craint de ne pas être heureux dans son choix, s'il était trop précipité. Il veut vous connaître à fond et vous observer en détail; voilà pourquoi il désire que vous alliez demeurer chez lui en qualité d'hôte. Il verra si vous êtes d'un caractère rassis ou léger; si vous aimez l'étude ou si vous ne l'aimez pas. Par là vous vous insinuerez insensiblement dans ses bonnes graces, et vous arriverez à votre but. C'est une excellente occasion: comment pouvez-vous tarder ou balancer encore? »

Tchangfanjou goûta beaucoup cet avis, et sortit pour aller rendre réponse au vieux concierge : « Je ne voudrais pas, lui dit-il, aller légèrement m'établir chez toute autre personne. Mais je ne saurais refuser une telle marque d'estime de votre maître. Je ne puis donc qu'accepter sa proposition. Seulement, mon cher Siaotsiouan, il y a une chose dont je vous prierai de vous charger : il faut que vous disiez à votre maître que j'ai besoin d'avoir une bibliothéque dans un lieu tranquille et retiré, où nul importun ne vienne me déranger, et où je puisse me livrer tout entier à l'étude. »

— « C'est une chose facile, » dit Toungyoung; et prenant congé à l'instant, il sortit pour aller rendre la réponse à son maître.

Pe fut très-satisfait de voir que Tchangfanjou acceptait sa proposition ; et la condition qu'il y mettait, d'avoir un cabinet tranquille et retiré, ajouta encore à son contentement. A l'instant même il ordonna de disposer, de nettoyer et de mettre en état une pièce qui était derrière le jardin, et après avoir fait choix d'un jour heureux, il envoya prier Tchangfanjou de venir demeurer chez lui.

Celui-ci ne fut pas plutôt installé dans son nouveau séjour, qu'il se mit à faire l'homme d'importance et à se donner les airs d'un ardent ami de l'étude. Assis ou debout, il avait constamment un volume à la main, et s'il voyait venir quelqu'un, il se mettait bien vite à murmurer tout bas quelques paroles comme un homme qui apprend. Il avait été charmé de trouver dans son disciple Yinglang un élève tout-à-fait digne de son maître. Leurs inclinations s'accordaient parfaitement bien ensemble. Il y avait bien dans le reste de la maison une ou deux personnes qui auraient pu le découvrir; mais Tchangfanjou n'était pas un précepteur comme les autres. Son goût ne l'entraînait pas vers les livres; mais il savait boucher les deux yeux aux gens avec des pièces de monnaie. Il était d'ailleurs d'une humeur accorte et complaisante: il recevait bien tout le monde, et grands comme petits venaient babiller avec lui, de manière que quand bien même il eût laissé quelques empreintes *du pied du cheval*, chacun se fût empressé de les couvrir.

Superficiel dans l'étude des livres,
Il était profond dans l'art de tromper les hommes.
Des inclinations basses et quelques largesses;
Valets et esclaves, tous seront bientôt gagnés.

Un jour, un bouquet de poiriers à fleurs rouges qui était au-dessous du pavillon des songes champêtres s'était couvert d'une quantité prodigieuse de fleurs. En les voyant, Pe dit à sa fille: « Demain je ferai préparer un coffre (1), et j'enverrai inviter Tchangfanjou à venir jouir de la vue de ces poiriers. Puis je le prierai de composer sur ce sujet une chanson en vers mêlés, que l'on puisse mettre en musique. Je jugerai par là de son talent, et cela sera en même temps pour nous un sujet de divertissement. »

Pe avait à peine prononcé ces mots qu'il y eut quelqu'un qui vint à l'instant même en faire part à Tchangfanjou. Cet avis ne lui causa pas une petite frayeur. Le seul expédient dont il s'avisa fut d'écrire un billet, et d'envoyer quelqu'un avec la rapidité d'une étoile qui file, pour inviter Sse Yeoupe à venir le voir à son logement.

Sse Yeoupe était alors seul, privé de toute société; il aurait bien voulu apprendre quelques nouvelles: mais il ne savait comment s'y prendre pour s'en procurer. L'invitation de

(1) Pour mettre les cruches, les tasses, les cuillers et les autres objets destinés à une collation dans un jardin.

poirier dont les fleurs rouges sont tout épanouies et jettent le plus vif éclat. J'aurais eu quelque tentation d'en faire le sujet d'une pièce de vers; mais j'ai craint d'y donner plus de peine que la chose ne valait, et il m'a pris fantaisie de composer seulement une petite chanson. Je suis depuis ce temps à la fredonner ; mais je ne l'ai pas encore mise par écrit. »

— « Ne croyez pas, reprit Sse' Yeoupe, qu'une bonne chanson soit une chose si facile à faire. Pour des vers ordinaires, il suffit de distinguer deux tons, *l'égal* et *l'inégal* (1); mais dans une chanson, il faut marquer les quatre tons, l'*égal*, l'*élevé*, le *prolongé* et le *rentrant* (2), avec la distinction des consonnes claires et obscures, suivant les intonations masculines et féminines. Si vous manquez un seul mot ou un seul accent, cela ne s'accorde plus avec les notes de l'air. Vous vous exposez aux railleries des connaisseurs. Aussi appelle-t-on ces sortes de morceaux *pièces d'arrêt*, parce qu'on ne saurait les composer en courant. »

— « Si cela est si compliqué, répartit Tchang-

(1) Comme nous dirions les *longues* et les *brèves*.

(2) Pour ces termes techniques de la prosodie chinoise, les curieux pourront voir la *Grammaire chinoise*, p. 172.

fanjou, je ne m'aviserai pas de composer de chanson, pour qu'on vienne se moquer de moi. Mais vous, mon frère, qui n'êtes point avare d'or et de jaspe, je vous prierais d'en faire une petite; ensuite je m'attacherais soigneusement à en observer les consonnances et les accents, sans y rien manquer. Seriez-vous d'humeur, mon ami, à me donner une leçon? »

— «Les vers, les chansons, ce sont les amusements des gens de lettres à la maison : en prenant le thé, en buvant ensemble, quand il faut en composer, on en compose; pourquoi ne serais-je pas d'humeur à vous satisfaire? mais dans quel endroit est ce poirier à fleurs rouges? Si vous vouliez m'y faire jeter un coup d'œil, cela pourrait m'inspirer. »

— « C'est un bouquet de poiriers autour du pavillon des songes champêtres, répondit Tchangfanjou. Si vous désirez les voir, nous n'avons qu'à monter à la galerie des fleurs, et de là nous les apercevrons. »

Les deux jeunes gens traversèrent le jardin en se tenant par la main. Ils montèrent à la galerie des fleurs, et de cet endroit, par de-là la muraille de séparation, ils jetèrent les yeux dans l'intérieur, et virent un poirier à fleurs

rouges dont le branchage s'élevait au-dessus du mur. Les fleurs tout épanouies semblaient avoir été teintes de sang, et produisaient l'effet le plus agréable. Sse Yeoupe ne pouvait se lasser de les considérer et de leur donner des éloges : « Voilà de bien belles fleurs! dit-il; elles méritent assurément qu'on les chante; mais c'est dommage d'en être séparé par la muraille. On ne jouit pas complètement de la vue. Ne pourriez-vous nous faire entrer dans le pavillon pour les contempler? Cela serait infiniment plus agréable. »

— « Nous ne pouvons y aller, répondit Tchangfanjou. Le pavillon des songes champêtres est la bibliothéque intérieure du seigneur Pe, et il communique avec le salon où sa fille travaille à des ouvrages de broderie. Comment voulez-vous qu'il souffre que des visiteurs aillent s'y promener? »

— « Si ce lieu communique avec l'appartement intérieur et le salon de la demoiselle de la maison, il est tout simple que nous ne puissions pas y pénétrer, » dit Sse Yeoupe.

Après être restés ensemble quelque temps dans la galerie des fleurs, les deux amis revinrent s'asseoir dans l'appartement de Tchangfan-

jou. Celui-ci n'avait qu'une pensée : c'était d'engager Sse Yeoupe à faire la chanson. Il craignait surtout que si celui-ci tardait trop, il n'eût pas le temps de la composer, ou s'il l'avait finie, de n'avoir pas lui-même le temps de l'apprendre par cœur. Il était donc uniquement occupé de le presser : et Sse Yeoupe, qui de son côté avait l'esprit rempli de l'idée de la demoiselle Pe, n'avait pas besoin qu'on l'excitât. Il se munit d'un pinceau, et, cédant à son inspiration, il se mit à verser ses pensées sur le papier.

Il faut un récit séparé pour faire voir la belle entr'ouvrant furtivement la porte de son appartement parfumé, et l'odieux prétendant poursuivi par l'inquiétude jusque sur le lit de l'Orient (1).

Le passereau doré et la cigale
Cachent sous le voile du mystère leurs efforts pour se rapprocher.
Manhi croit avoir dérobé l'hymne de la jouissance ;
Mais déjà Soungiu touche au mur oriental.

On verra dans le chapitre suivant si Sse Yeoupe composa la chanson qui lui était demandée.

(1) Voyez ci-dessus, p. 181.

CHAPITRE IX.

EN ÉCARTANT LA PRUNE, ON CHERCHE UNE PÊCHE DANS LA GALERIE DES FLEURS.

Que le cœur soit glacé ou brûlant, endurci ou sensible,
Quelque chose y conserve le sentiment de l'harmonie.
Ici c'est le refrain d'une chanson qu'on entend à côté de la coupe du buveur;
Là, derrière ces fleurs, c'est le profil d'un amant que l'on contemple.
Qui voudrait ternir l'éclat de l'albâtre,
Ou laisser la perle flotter au hasard?
La simple colombe s'épuise à combattre pour son nid,
Mais c'est le couple d'oiseaux fidèles qui est le sujet favori des broderies.

Sse Yeoupe, pressé par Tchangfanjou qui voulait absolument lui faire faire une chanson, et plus encore par les pensées dont il était agité au sujet de mademoiselle Pe, prit de là son sujet et s'abandonnant à sa verve, il laissa courir son pinceau et composa une *pièce d'arrêt*, comme il l'avait dit lui-même. Vous l'eussiez vu faire pleuvoir sur le papier l'encre qu'il avait recueillie sur l'écritoire. Il ne prit pas plus d'un quart d'heure de répit, et bientôt il eut terminé sa chanson improvisée. En la remettant à

Tchangfanjou: « Je réponds bien mal à votre désir, ne vous moquez pas de moi, mon ami, » lui dit-il.

Tchangfanjou la prit et la lut avec beaucoup d'attention. Voici ce qu'il y trouva (1).

CHANSON

Sur un poirier à fleurs rouges.

LES DÉLICES DE LA PROMENADE.

Vous cherchez l'ombre ; et quoi de plus doux qu'une belle nuit,
A l'air, au clair de lune, avec un objet chéri !
Qui aurait cru le printemps si prodigue ?
Il couvre de rubis les branches des arbres.
Ce ne sont de toutes parts que feux qui étincellent.

(1) Bien des traducteurs changent la forme en conservant le fond des idées dans les passages qu'ils ne comprennent pas entièrement : nous avons fait ici précisément le contraire. Nous avons conservé l'ordre des couplets, leurs titres énigmatiques, la coupe des vers ; mais nous ne nous flattons nullement d'en avoir rendu le sens. A l'exception de quelques phrases qui ne sont pas susceptibles de deux interprétations, il se pourrait bien que la *chanson* qu'on va voir n'eût presque rien de commun avec l'original. Il faut renoncer à saisir et à rendre les métaphores et les allusions qui font la beauté de ces sortes de pièces. Le lettré le plus versé dans le français ne saurait sentir la finesse d'une de nos ariettes ni pénétrer les profondeurs d'un nocturne. Les chansons chinoises ont précisément un mérite aussi insaisissable. On a vu dans la préface quelques-uns des motifs qui tiennent notre conscience en repos sur les infidélités que nous avons dû commettre ici, quelque graves et quelque multipliées qu'elles puissent être.

Vous demandez si c'est un amandier ou un pêcher.
Je crois y voir les traces du sang de deux êtres qui se consument en pensant l'un à l'autre.

L'IVRESSE PRODUITE PAR LE VENT D'ORIENT.

Ces belles teintes purpurines percent la bruine qui enveloppe le bosquet.
La moitié de ces pétales sont entraînés par le courant dont ils font rougir la surface.
Redressant leurs têtes d'écarlate, ces fleurs couvrent les branches d'une couche de neige.
On dirait qu'une belle au pied de cette galerie
Assemble avec art mille vêtements de soie.
Des nuages colorés, une brume que condense la gelée,
Sont le fard qui rend leurs teintes plus vives ;
Et l'on entend la voix du coucou perché sur ces branches.

LA JEUNE BEAUTÉ.

Que cherche ici mon ame qu'obscurcissent depuis long-temps les nuages de la mélancolie ?
Avec transport elle poursuit le printemps sur deux joues parfumées.
Parmi cette pluie de roses, de neige odorante,
Que le bourdon et le papillon stupide ne viennent pas se glisser furtivement !

LA LUNE AU DESSUS DU POIRIER DU JAPON.

Tissu dont les nuances sont élégamment mariées,
C'est le printemps qui a tracé tes agréables découpures;
C'est lui qui t'a donné ces formes gracieuses.
Au bord de l'eau, au travers du bosquet,
Quelles sont ces étoffes chargées des plus doux parfums ?
Quel est derrière ce treillis verni couleur de pourpre
Ce visage enivrant dont la délicatesse nous subjugue ?
Que le candelabre d'argent se charge de bougies;
Ces attraits, cette parure, font des blessures qui nous ôtent l'usage de nos sens.

Prenez enfin pitié du poète,
O vous! qui pouvez remplir son cœur d'une éternelle reconnaissance.

LES CINQ OFFRANDES.

Ces pétales blancs, ces filaments rouges sont comme le frère et la sœur.
Leurs touffes épaisses, leurs teintes brillantes,
Ce duvet qui les orne encore,
Sont pour nos yeux un spectacle enchanteur.
Que de charmes vous représentez à l'hôte émerveillé qui vous visite.
Appas qui nous ôtez la raison,
Douceur qui nous perce le cœur!
Craindriez-vous le zéphire nuptial?
Je crois voir, lorsque le soleil s'est entouré d'un brouillard jaunâtre,
Et que la lune vous verse sa lumière,
L'être chéri qui, debout en secret près de vous,
Étend sur vous un voile de gaze.

LE COEUR DE JASPE.

Cœur odorant dont rien n'efface l'éclat,
Que j'aime à contempler vos ravissantes touffes d'étamines!
Vous êtes l'emblême de la pureté que rien n'a jamais souillée;
Vos teintes métalliques séduisent par leur beauté naturelle.
Des larmes de sang imitent des trous dont votre calice serait percé.
Je sais quel mérite il faudrait pour prétendre à de tels attraits;
Mais ne vous fiez pas au prince d'Orient dont les ardeurs vont venir vous disperser.

FLEURS ROUGES A LA SURFACE DE L'EAU.

Belles au sourcil de rose, aux cils de neige,
Vous annoncez le départ du printemps.
Le Dieu des fleurs vous saisit entre ses doigts:
C'est la fraîcheur qui convenait à votre beauté.

Moi qui suis guidé par une affection sincère,
Je voudrais vous conserver toute l'année.
Mais vos plis qui tout-à-coup retombent vers la terre,
Figurent à mes yeux une robe nuptiale. *Yelo*!

REFREIN.

Nous réjouirons-nous à la vue de cette beauté qui se renouvelle?
Le chagrin vient suivi du repentir.
Les douze portes de l'année nous prépareront d'autres jouissances,
Mais leurs soies purpurines
Ne nous laissent, hélas! qu'une joie trompeuse.

COUPLET FINAL.

Parmi les tasses nous contemplons ces branches fleuries,
Et le charme des vers vient s'ajouter à leurs attraits.
Mais serait-il possible de célébrer dignement
LE POIRIER A FLEURS ROUGES?

Après qu'il eut fini de lire cette chanson, Tchangfanjou demeura très-satisfait, et il ne put s'empêcher d'en vanter l'agrément : « Vous êtes vraiment un poète divin, dit-il, vous méritez mes hommages et mon respect. »

« Une chanson improvisée ainsi dans un instant ne saurait justifier vos éloges, » dit Sse Yeoupe.

Tchangfanjou, ayant dans sa main la chanson, ne cessait d'y tenir ses regards attachés, et il continuait de la lire et de la réciter. « A la manière dont il la savoure, pensa Sse Yeoupe, on dirait qu'il veut l'apprendre par cœur. » Puis

lui adressant la parole : « Un pareil badinage mérite-t-il que vous le considériez si long-temps ? Vous m'avez promis de marcher sur mes traces, ne me montrerez-vous pas votre savoir-faire ? »

« Quand je compose, reprit Tchangfanjou, il est nécessaire que je réfléchisse et que je cherche mes expressions. Je n'y parviendrais pas sans cela. Je n'ai pas la même facilité que vous. Laissez-moi passer une nuit sans dormir, et je vous demanderai votre avis sur les essais que j'aurai faits. » En parlant ainsi, il jeta encore une fois les yeux sur la chanson, et l'ayant roulée, il la serra dans sa manche. Il reprit ensuite la conversation avec Sse Yeoupe.

Il n'y avait pas long-temps qu'ils étaient à causer ensemble, quand on vit entrer un valet qui dit à Tchangfanjou que son maître l'attendait dans le pavillon des *Songes champêtres*, où il avait quelque chose à lui dire.

— « J'ai une visite chez moi, je ne saurais y aller dans ce moment, » répondit Tchangfanjou.

— « C'est votre hôte qui vous fait inviter, je vous quitte, » dit Sse Yeoupe; et il voulut prendre congé et sortir.

Tchangfanjou l'aurait bien laissé aller ; mais il eut peur qu'il ne se présentât au moment même

quelque sujet bien difficile, pour lequel il manquerait d'auxiliaire ; et il jugea à propos de garder Sse Yeoupe. «Mon frère, lui dit-il, qui vous oblige à vous en retourner? Restez-ici quelques instans; j'irai trouver mon hôte, après quoi je reviendrai vous tenir compagnie. Ce lieu est tranquille et retiré : personne n'y vient. Vous pouvez vous y promener à votre aise. »

La première intention de Sse Yeoupe avait été de tâcher d'apprendre quelques nouvelles ; et voyant que Tchangfanjou voulait le retenir, il consentit à rester. « Puisque vous le trouvez bon, dit-il, faites comme vous voudrez, je demeurerai à m'amuser ici. »

— « Je suis bien coupable envers vous ! » dit Tchangfanjou ; et en prononçant ces mots, il suivit le valet au pavillon des *Songes champêtres*. Quand il y fut monté, Pe le reçut en lui disant : « Maître, voilà plusieurs jours que nous ne nous sommes vus ; je suis charmé de me trouver avec vous. J'ai remarqué aujourd'hui la beauté de ces fleurs, et j'ai pris la liberté de vous inviter à venir en jouir quelques moments. »

— « Je suis, répondit Tchangfanjou, tellement absorbé par le soin de l'éducation de

monsieur votre fils, que j'ignorais que le printemps eût déjà produit de si belles choses. Je dois à la bonté de votre excellence l'avantage de pouvoir contempler ce bosquet parfumé : il ne se peut rien de plus délicieux. »

— « Les hommes qui se livrent à l'étude, dit Pe, doivent éviter une excessive application. On finirait par épuiser ses esprits. Quand le matin on rencontre des fleurs, ou le soir, un clair de lune, il faut de temps à autre s'abandonner au plaisir que font éprouver ces objets. » Il appela ses domestiques et leur dit de tenir le coffre ouvert au dessous des branches du poirier, afin qu'il pût boire avec Tchangfanjou, tout en admirant la beauté des fleurs.

Après avoir pris quelques tasses : « Maître, dit Pe, depuis que vous demeurez dans ma maison, vous avez sans doute trouvé le temps de composer des pièces charmantes. Auriez-vous la complaisance de m'en montrer une ou deux? »

— « Depuis que j'ai été reçu dans votre château, répondit Tchangfanjou, j'ai profité du calme de ces jardins fleuris et de la tranquillité de ma retraite pour m'enfoncer dans l'étude de nos vieux auteurs. Mais pour des vers, je n'ai

pu encore en composer un seul morceau. »

— « Eh bien! dit Pe, aujourd'hui que nous voilà assis sous les fleurs, il ne faut pas laisser passer l'occasion. »

A ce discours qui s'accordait avec ce qu'on était venu lui rapporter, Tchangfanjou n'eut pas de peine à deviner quel serait le sujet; et comme il avait son affaire dans sa manche, il se montra tout résolu, et répondit à l'instant : « Puisque votre excellence ne dédaigne pas ce qui est commun et vulgaire, je suis prêt à lui fournir un nouveau sujet de risée. »

— « Maître, habile comme vous l'êtes dans la poésie, vous devez certainement composer d'excellentes chansons. Il y a quelques jours qu'un de mes parents, du nom de Gou, m'a envoyé deux jeunes chanteurs : leur voix est agréable, mais les paroles qu'ils chantent sont un peu surannées ; et cela finit par devenir monotone. Puisque vous vous trouvez en verve, ne pourriez-vous, maître, prendre pour sujet ce poirier à fleurs rouges, et me composer une chanson là-dessus? Je la ferais apprendre à mes chanteurs, et ce serait du jaspe et des perles pour nos oreilles. Serez-vous assez bon pour nous procurer cette satisfaction?

Tchangfanjou fut ravi jusqu'au fond du cœur de cette proposition, et il répondit avec joie : « Puisque votre excellence daigne me donner un ordre, je ne saurais tarder à la satisfaire ; mais je crains que vos gens ne puissent faire entrer ma chanson dans leurs concerts. »

Pe, très-satisfait, ordonna à ses domestiques de placer sur la table du papier et des pinceaux, et fit verser une tasse de vin au seigneur Tchang ; Tchangfanjou la but, et saisit le pinceau en redressant la tête d'un air délibéré. Il écrivit en peu de temps les trois ou quatre couplets du commencement, mais quand il en vint à ceux de la fin, il se trouva qu'il les avait oubliés. Il chercha pendant quelque temps à se les rappeler ; mais la mémoire ne lui revenant pas, il se leva sous je ne sais quel prétexte, et passa derrière un bosquet, où il tira, en cachette, de sa manche le rouleau et y promena plusieurs fois ses regards, afin de s'en rafraîchir le souvenir et d'en graver le contenu dans sa mémoire ; puis il se hâta de revenir prendre sa place à table, et dès qu'il eut achevé d'écrire, il remit son papier entre les mains de Pe.

Celui-ci le considéra avec attention, et dans son enchantement : « Cette chanson est char-

mante, s'écria-t-il, le sens en est profond, et les expressions les plus délicates du monde. Vous avez, maître, un talent fait pour l'académie, et quelque jour vous serez bien au-dessus de moi pour la fortune et les honneurs (1). »

— « Seigneur, reprit Tchangfanjou, quelle comparaison peut-on faire d'un jeune lettré, humble comme le chaume, avec les nuages brillants du firmament? vos discours me couvrent de confusion. »

Ils continuèrent la conversation sur ce ton, tout en buvant ensemble. Cependant la demoiselle Houngiu, depuis qu'elle avait reçu les deux pièces de vers *sur les saules printaniers*, n'avait pu s'accoutumer à l'écriture commune dont elle avait été choquée dès l'abord, et ayant pris du papier à fleurs, elle avait elle-même copié ces deux pièces avec le plus grand soin, et en caractères des plus élégants qu'il lui fut possible. Elle avait serré cette copie dans un sac de soie brodée, et la tenait près d'elle pour les réciter soir et matin. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que son union avec un poète d'un mé-

(1) On n'a pas oublié que les honneurs et la fortune sont la récompense infaillible des lettrés de la Chine, et que l'Académie Impériale en est le chemin le plus court et le plus sûr.

rite aussi brillant comblerait tous ses vœux. Et toutefois, quand elle avait appris que ce jeune homme, doué d'un talent si distingué, était dépourvu d'agréments extérieurs, elle s'était dit qu'il manquerait quelque chose à son bonheur. Cette idée avait laissé quelque tristesse dans son cœur ; elle s'en affligeait chaque jour, sans vouloir faire connaître la cause de sa mélancolie.

Ce jour-là, sur l'heure de midi, sa toilette étant achevée, il lui vint tout-à-coup une réflexion : « Yansou me disait l'autre jour que ce jeune homme était si laid : mais avec tant d'esprit, je suis persuadée qu'il doit avoir quelqu'agrément dans sa laideur même. Fort heureusement Yansou n'est pas en ce moment près de moi : il faut que j'aille secrètement moi-même voir comment est ce jeune homme. Si véritablement il est tout-à-fait disgracié par la nature, je suis décidée à rompre tout ce dessein. Ce que je vais voir va fixer mes irrésolutions. »

Elle n'eut pas plutôt formé ce projet qu'elle ouvrit tout doucement la porte latérale, du côté du couchant, et descendit au jardin sans être aperçue. En approchant de la galerie des fleurs, elle entendit quelqu'un tousser. Elle

s'enfonça dans un bosquet, et de-là, comme de derrière un paravent, elle jeta un coup d'œil furtif sur le bel étudiant qui se promenait tristement dans la galerie. Ce qu'elle vit de son extérieur, c'était

La démarche d'un étudiant,
La délicatesse du jeune âge,
L'air tranquille de l'automne;
Un vêtement comme les brumes du printemps:
L'éclat d'une pierre précieuse,
Les mouvements comme les reflets du Jaspe.
Le visage respirant le soufle du printemps.
La physionomie toute poétique,
Le regard du démon des désirs.
Les membres bien proportionnés;
Si vous demandez à qui il ressemblait,
C'était à quelque dieu sorti du lotus (1).

A la vue de ce jeune homme qu'elle prit pour Tchangfanjou, Houngiu, toute charmée, ne put retenir une exclamation : « Quelle belle figure! s'écria-t-elle: comment Yansou a-t-elle pu me dire que ce jeune homme manquait d'agréments! » Elle eût difficilement pu deviner que celui qu'elle voyait était Sse Yeoupe, qui, se trouvant seul dans la bibliothéque, était venu se promener jusque dans la galerie.

Après qu'elle l'eut secrètement considéré

(1) Vers de Litaïpe, voyez le chap. 111.

pendant quelque temps, Houngiu craignit d'être aperçue de quelqu'un, et elle se retira doucement de la même manière qu'elle était venue. Elle aperçut Yansou qui accourait au devant d'elle. « Mademoiselle, lui dit la suivante, le dîner est prêt : où êtes-vous donc allée ainsi vous promener toute seule ? Je vous ai cherchée partout sans pouvoir vous trouver. »

Houngiu, tout irritée, ne lui répondit pas. « Mademoiselle, reprit Yansou, pourquoi donc êtes-vous fâchée ? »

— « Méchante suivante ! dit Houngiu, que t'ai-je fait pour que tu me trompasses ? Peu s'en est fallu que tes mensonges n'influassent sur tout le reste de mes jours. »

— « Voici qui est bien singulier ! répondit Yansou. Je vous suis attachée depuis mon enfance, vous ne m'avez jamais surprise à vous tromper. Quand est-ce que je vous ai fait un mensonge ? »

— « Si tu ne m'as pas trompée, répliqua Houngiu, dis-moi ce que tu peux trouver de mal dans la personne du jeune seigneur Tchang, mon prétendu ? »

— « Est-ce à cause de cela que vous me grondez ? Vraiment, mademoiselle, au lieu de

me dire des injures, vous me battriez jusqu'à la mort, plutôt que de me faire dire, contre ma pensée, qu'il est bien. »

Houngiu se mit à la gronder de nouveau : « Indigne suivante! s'écria-t-elle, quels contes vas-tu me faire encore? Je l'ai vu de mes propres yeux. »

— « Comment, mademoiselle, vous l'avez vu? » demanda Yansou.

— « J'ai vu ce jeune homme; son extérieur est infiniment agréable, et il n'a pas son pareil parmi les lettrés de l'empire. Quel motif as-tu de le décrier de cette manière? »

— « Ceci est encore plus extraordinaire, reprit Yansou. Vous avez ordinairement le regard si haut : comment se fait-il que vous l'abaissiez si fort aujourd'hui? Prenez garde de vous tromper de prétendu, mademoiselle, et n'allez pas prendre un Lieou pour un Youan. »

— « Quel autre que lui pourrait être entré dans le jardin de derrière, auprès de la galerie des fleurs? » demanda Houngiu.

— « Je ne puis absolument croire, reprit Yansou, à ce second jeune homme, si beau et si bien fait. Attendez que j'aie été le voir aussi. » Et en disant ces mots, elle rentra en

courant dans le jardin. Dans ce moment Sse Yeoupe venait de descendre de la galerie, et se promenait d'un endroit à l'autre en regardant les fleurs : Yansou vit qu'il n'y avait personne dans la galerie, et se mit à promener ses regards du levant au couchant. Sse Yeoupe, qui avait vu une suivante se diriger de son côté, s'était caché dans un bosquet et l'observait sans être aperçu. En l'examinant il remarqua :

« Des épaules comme les branches du poirier et la taille d'un saule. Une jupe de gaze verte, et des pendants de crèpe rouge. Sans avoir la noble démarche d'une fière beauté, elle ne laissait pas de briller par la grâce et la vivacité. »

Sse Yeoupe l'observa pendant quelque temps, et craignant, s'il se montrait, de l'effrayer et de l'obliger à s'enfuir, il la laissa descendre de la galerie, et revenant tout doucement derrière elle, il lui dit à voix basse : « Jeune demoiselle, qui cherchez-vous en regardant ainsi de tous côtés ? »

Yansou retourna la tête à l'instant, et apercevant Sse Yeoupe, un jeune étudiant à la fleur de l'âge, elle éprouva un mouvement de joie mêlée de frayeur : « Qui êtes-vous ? lui deman-

da-t-elle, et pourquoi vous cachez-vous en cet endroit? »

— « Je suis ce SseYeoupe dont les vers sur les saules printaniers n'ont pas obtenu de succès, et que la fatalité a jeté dans ces lieux. Jeune demoiselle, ayez pitié de moi! »

— « A en juger par votre extérieur, monsieur, vous ne devez pas être un homme dépourvu de talent : comment se fait-il que vous ayez été dédaigné? »

— « Mes vers incultes et négligés n'étaient pas dignes de plaire à votre jeune maîtresse; mais comment peut-elle être douée d'un si grand talent et avoir des yeux si clairvoyants, lorsque l'homme auquel on lui voit donner la préférence est un être ridicule? »

— « Monsieur, ne parlez pas avec tant de dédain du jeune seigneur Tchang. Sans doute il ne peut en aucune manière entrer en comparaison avec vous pour les agréments de la personne; mais les vers qu'il a composés ont une grâce et une élégance qui l'ont rendu lui-même très-agréable. Ma maîtresse s'attache au mérite et fait peu d'attention à la personne; voilà pourquoi elle lui a donné la préférence. »

— « Si elle l'eût préféré pour son extérieur, dit en souriant Sse Yeoupe, je le concevrais encore; mais si ce sont ses vers qui l'ont séduite, cela me paraît bien plus extraordinaire. »

— « J'ai entendu dire que ses vers avaient un agrément tout particulier, reprit Yansou; les goûts peuvent être différens. »

Sse Yeoupe fit un soupir : « Que le fatal penchant qui toute ma vie m'a fait rechercher le talent et la beauté m'a déjà causé de traverses! s'écria-t-il. Que d'orages et de tempêtes! J'ose élever mes regards jusqu'à une jeune beauté douée de tous les talents et de tous les attraits : je pense avec transport qu'elle est encore libre, après dix ans d'attente. Mais quel égard a-t-elle pour le mérite? Une prévention funeste l'oblige à me dédaigner, à rejeter mes sentiments, mon ardente affection! » Il soupira de nouveau : « Enfin, ajouta-t-il encore, pauvre lettré, ta destinée est d'être malheureux, et tes discours sont superflus. »

En entendant Sse Yeoupe s'exprimer comme un homme profondément affligé, et qui, dans son désespoir, était prêt à verser des larmes, Yansou se sentit émue, et pour le consoler :

« Je vous entends, monsieur, lui dit-elle, vous plaindre avec amertume, et il semble que vous reprochiez à ma maîtresse d'avoir mal jugé vos vers. Cependant elle a pour le talent un penchant si prononcé, qu'on peut la comparer aux génies ; et elle a, pour s'y connaître, des yeux aussi perçants que le rhinocéros. Mais puisque vous ne vous soumettez pas à sa décision, pourquoi ne récririez-vous pas vos premiers vers ? J'irais les porter à ma maîtresse pour qu'elle les voie de nouveau ; et qui sait si la perle qu'elle a rejetée d'abord ne sera pas agréée à la seconde fois ? »

A ces mots, Sse Yeoupe fit un profond salut : « Jeune demoiselle, répondit-il aussitôt, si j'obtiens de vous une telle faveur, la mort même ne l'effacera jamais de mon souvenir. »

— « Monsieur, reprit Yansou, ne perdez pas un instant, écrivez bien vite, et je vais rentrer. »

Sse Yeoupe courut à la bibliothéque ; il chercha un morceau de papier à fleurs, y écrivit les deux pièces, en fit un petit paquet carré, et sortant avec empressement, il le remit à Yansou en lui disant : « Prenez la peine, jeune demoiselle, de porter ceci à votre maîtresse, priez-la

de le lire avec toute l'attention possible et de ne pas vouloir de mal à Sse Yeoupe. »

— « Je ferai bien exactement votre commission, » reprit Yansou. Sse Yeoupe voulait la retenir pour lui parler encore; mais tout-à-coup on entendit la voix de Tchangfanjou, qui sortait de la collation, et qui le long du chemin demandait à haute voix : « Ami Liansian, où donc êtes-vous ? »

A ce bruit Yansou se hâta de passer derrière la galerie et de rentrer dans l'intérieur. Sse Yeoupe revenant au devant de Tchangfanjou : « Je suis ici à me promener, » lui dit-il.

— « J'ai été bien long-temps loin de vous, et j'ai manqué aux lois de la politesse, » répartit Tchangfanjou.

— « Cela ne pouvait être autrement, » dit Sse Yeoupe.

— « Le vieux Seigneur Pe voulait me retenir encore pour faire la conversation, reprit Tchangfanjou. Je lui ai dit que vous étiez ici, et il m'a proposé de vous prier à venir vous asseoir avec nous. Mais la collation était finie, et j'ai craint que ce ne fût en user un peu trop sans façon. Alors il m'a permis de revenir, et

il m'a donné le coffre que voici, afin que nous puissions nous divertir ensemble. »

En même temps il prit Sse Yeoupe par la main, et le ramena dans la bibliothéque où ils se mirent à boire ensemble en causant et en plaisantant. Ils restèrent à table jusqu'au moment où le soleil commença à pâlir, en avançant du côté de l'occident. Alors Tchangfanjou appela quelqu'un pour accompagner Sse Yeoupe, qui s'en retourna au jardin.

Pendant ce temps-là, Yansou, après avoir mis le rouleau de vers dans sa manche, était rentrée en toute hâte, et s'adressant en riant à sa jeune maîtresse : « Je vous disais bien, mademoiselle, que vous aviez mal vu. »

— « Comment avais-je mal vu ? » demanda Houngiu.

— « Vraiment ! reprit Yansou, si le seigneur Tchang était fait de cette manière, cela ne serait pas mal ! »

— « Si ce n'est pas le seigneur Tchang, qui est-ce donc ? » demanda Houngiu.

— « C'est un ami du seigneur Tchang, du nom de Sse, » répondit Yansou.

— « Et que fait-il ici? » lui demanda encore sa maîtresse.

— « Il dit qu'il est venu pour ces vers sur les saules printaniers ; et que n'ayant pu mériter l'approbation de mademoiselle, il est ici retenu par une sorte de fatalité. »

A ce discours, les sourcils en feuille de saule de la jeune Houngiu se contractèrent, et les fleurs d'abricotier qui couvraient ses joues prirent une teinte automnale. Sans s'en apercevoir elle laissa échapper un long soupir, et s'écria : « Pourquoi faut-il qu'avec tant de mérite le seigneur Tchang soit si dépourvu d'agréments extérieurs, et que cet autre jeune homme, d'une figure si heureuse, manque absolument de talent ! Que je suis mal servie par la fortune et que le destin m'a traitée avec rigueur ! »

— « En vérité, mademoiselle, dit Yansou, cet autre jeune homme, pour n'avoir pu réussir à composer quelques vers, n'en serait pas moins tout-à-fait digne de vous. »

— « Je ne nierai pas que je ne sois touchée des agréments dont la nature l'a pourvu ; mais quel dommage que ce soit un homme de

cette espèce! Pourquoi ne se livre-t-il pas à l'étude? »

— « C'est justement ce que je lui ai dit; mais il ne convient pas du tout que ses vers soient si mauvais: au contraire il vous en veut, Mademoiselle, de les avoir mal jugés. »

— « Mon père et moi, nous chérissons le talent comme notre propre vie. Quand il n'y aurait eu qu'une belle expression, bien certainement nous aurions su la saisir et l'admirer. Comment pourrions-nous l'avoir mal jugé? »

— « Je ne le croyais pas non plus d'abord; mais j'ai vu sa démarche et ses manières élégantes, son air distingué, les graces de sa personne, et chaque mot de son discours a fait impression sur mon esprit: il m'a paru que ce devait être un homme sensible et spirituel. Aussi je lui ai dit de récrire ses premiers vers, pour que je puisse vous les faire voir encore. Il ne faut pas, mademoiselle, que vous perdiez ce jeune homme. » Et tout en parlant ainsi, elle tira le papier qui était dans sa manche et le remit à sa jeune maîtresse.

Celle-ci n'y eut pas plutôt jété les yeux, qu'elle demeura frappée d'étonnement: « Com-

ment ! s'écria-t-elle, ils ne diffèrent pas d'un seul mot de ceux du seigneur Tchang ! »

Yansou ne fut pas moins surprise : « En ce cas, dit-elle, il ne les aura certainement pas faits ; il se sera contenté de venir les dérober. »

Houngiu demeura quelque temps à réfléchir ; elle reprit les vers pour les considérer encore : « C'est le seigneur Tchang, dit-elle ensuite, qui les a volés à ce jeune homme. »

— « Comment voyez-vous cela, mademoiselle ? » demanda Yansou.

— « Le seigneur Tchang, à la faveur de ces deux pièces de vers, a su s'introduire chez nous en qualité d'hôte : qui est-ce qui ne sait pas cela ? Puisque ce jeune homme est son ami, sans doute il est informé de cette circonstance. Comment aurait-il été copier encore ces mêmes pièces, et s'exposer au plus humiliant affront ? D'ailleurs, le seigneur Tchang a l'écriture la plus mauvaise et la plus vulgaire du monde ; et au contraire, ce jeune homme qui a tracé ces caractères avec négligence et rapidité, sans y prendre garde et sans faire de pause, a égalé par les traits sortis de son pinceau la légèreté des dragons et des serpents ; n'est-il pas clair que c'est le seigneur Tchang qui l'a dérobé ? »

— « Ce que vous dites là est extrêmement vraisemblable : mais, mademoiselle, pourquoi n'iriez-vous pas bien vite en faire part à monsieur votre père, pour qu'il tire au clair toute l'affaire avec le seigneur Tchang, qu'on le renvoie, et que vous épousiez tout de suite ce jeune homme ? Quand vous serez mari et femme, que vous formerez, mademoiselle, un couple bien assorti pour la figure et pour le talent ! »

— « Tout cela est fort bien imaginé, reprit Houngiu. Mais comment veux-tu que j'aille dire la chose à mon père ? »

— « Qui pourrait vous en empêcher ? » lui demanda Yansou.

— « Ces deux pièces de vers d'aujourd'hui m'ont été remises par un moyen particulier. Si je raconte ceci à mon père, et qu'il me demande comment ces deux pièces sont venues entre mes mains, que pourrai-je lui répondre ? D'ailleurs nous ne savons trop encore à quoi nous en tenir au sujet du talent de ce jeune homme. Si nous le lui donnons pour un homme de mérite, mon père voudra l'examiner lui-même ; et si cette épreuve ne le satisfait pas, il est bien clair que nous n'aurons plus aucun rapport ensemble, et si nous venons à n'en plus

avoir, quels soupçons ne naîtront pas dans l'esprit de mon père ? »

Elle avait à peine fini de parler quand une femme de chambre apporta un rouleau de papier, et le lui remit en disant : « Mademoiselle, mon maître m'a ordonné de vous apporter cette pièce que le seigneur Tchang vient à l'instant même de composer devant lui, dans le pavillon des songes champêtres. »

Houngiu prit à la main ce rouleau, et après avoir renvoyé la femme de chambre, elle le déploya, et en y jetant les yeux, elle vit que c'était la chanson sur les poiriers à fleurs rouges. Elle l'examina attentivement, et quand elle eut fini de la lire, elle ne put s'empêcher de la louer, et se livrant à ses réflexions : « Mes vers sur les saules printaniers, dit-elle en elle-même, avaient été connus au-dehors : on pouvait dire que les imitations en avaient été pillées. Mais cette chanson qui vient d'être improvisée sur un sujet indiqué pourrait-elle aussi avoir été dérobée ? »

Elle se mit à réciter les couplets, et Yansou la voyant livrée à cette occupation : « Mademoiselle, lui dit-elle, ne perdez pas de vue votre

projet, et n'allez pas abandonner ce beau jeune homme! »

— « Tu ne sais pas, répondit Houngiu, ce qui se passe dans mon esprit. Si le talent de ce jeune homme ne répondait pas à sa figure, et que j'en vinsse à l'épouser, non-seulement je mettrais en défaut tous les soins que mon père s'est donnés depuis bien des années pour se choisir un gendre; mais moi-même, qui suis toute nourrie de ces imaginations poétiques, je ne pourrais jamais lui découvrir mes secrètes pensées. Je ne dois pas légèrement encourager ses espérances. »

— « A en croire ce jeune homme, dit Yansou, il ne manque ni de talents ni de connaissances; il se moque beaucoup du seigneur Tchang. S'il était lui-même dépourvu d'habileté, est-ce qu'il se permettrait d'en faire si peu de cas? »

— « Sur toute autre chose, je saurais à quoi m'en tenir, reprit Houngiu. Mais dans une affaire si importante, où il y va de la vie entière, on ne doit rien faire avec négligence et précipitation. A moins de l'avoir mis moi-même à l'épreuve, je n'aurais pas l'esprit en repos. »

— « Cela n'est pas difficile : répondit Yansou. J'ai bien vu que ce jeune homme avait conçu pour vous une passion violente. Il m'a dit qu'il n'était occupé que de vous. Sans doute il reviendra roder pour apprendre quelques nouvelles. Quand il viendra, mademoiselle, vous n'avez qu'à produire quelque sujet bien difficile. J'irai le lui porter ; je lui dirai de le traiter sur l'heure, et nous verrons bien s'il a du talent ou s'il n'en a pas. »

— « Cela serait très-bien ainsi, dit Houngiu ; mais il faudra faire la chose très-secrètement, et prendre garde à n'être vu de personne ; alors tout irait à merveille. »

— « Cela s'en va sans dire, » dit Yansou. Toutes deux éprouvèrent beaucoup de joie du résultat de leur consultation. Ainsi,

Uniquement guidé par l'estime qu'on accorde au talent,
On conçoit cent projets, on forme mille plans divers ;
Quand on a jeté les yeux sur un sage destiné aux faveurs du pavillon oriental,
L'impatience a bientôt pénétré dans le salon d'occident (1).

D'après le plan qui avait été concerté entre

(1) L'orient, l'occident, termes consacrés, ainsi qu'on l'a déjà vu plusieurs fois, pour désigner métaphoriquement les prétendus, les gendres, les amants, etc.

les deux jeunes filles, matin et soir, à chaque instant on envoyait Yansou à la découverte dans le jardin de derrière; mais Sse Yeoupe, qui ne pouvait se présenter qu'en visite, n'avait pas la liberté de venir à toute heure. Une couple de fois pourtant elle le rencontra, mais ou bien Tchangfanjou l'accompagnait, ou Ying-lang était avec lui. Dans ce cas Yansou ne pouvait faire autre chose que de jeter de loin un coup d'œil et se cacher. Elle n'aurait pas osé paraître devant lui et lui adresser la parole. L'entrevue désirée n'avait donc pu encore avoir lieu.

Un jour, Pe était à la maison: quelqu'un vint lui annoncer que sa seigneurie l'inspecteur-général Yang, qui avait été avancé en grade, et qui tout nouvellement avait été nommé gouverneur de la province de Tchekiang, était actuellement en route pour aller prendre possession de cette charge, et que passant à Kinling, il s'était détourné de sa route dans l'intention expresse de rendre visite au seigneur Pe; il avait envoyé un messager devant lui pour en prévenir ce dernier, et comme il s'était lui-même mis en chemin sur les pas de son exprès, il était sur le point d'arriver.

Pe ne put s'empêcher de rire à cet avis : « De la ville ici, dit-il, il y a soixante ou soixante-dix milles (1); et ce vieux seigneur se détourne dans l'intention expresse de me venir voir. On peut dire qu'il s'entend à réparer ses torts. Si j'allais lui faire un mauvais accueil, ce serait moi qui donnerais à mon tour la preuve d'un petit esprit. »

Il donna donc ordre à ses gens de préparer sa bibliothéque pour y loger son hôte. En même temps il commanda un grand festin pour le traiter magnifiquement. Il envoya chercher une troupe de comédiens. Et comme il pensa qu'il n'y aurait personne pour lui tenir compagnie, il fut sur le point d'aller dans le village inviter les deux magistrats de l'endroit. Mais comme ils étaient d'un rang subalterne, et qu'il n'était pas très-lié avec eux, il craignit que leur présence ne remplît mal son objet, et il aima mieux se borner à faire venir Tchang-fanjou pour servir de société à son hôte. Il avait le grade de bachelier, et rien ne s'opposait à ce qu'il remplît cette fonction.

Ces arrangements et ces dispositions occu-

(1) Six ou sept lieues.

pèrent jusqu'à l'après-midi, et ce fut alors qu'on vit arriver le gouverneur Yang. Après les révérences d'usage, Pe et lui entamèrent la conversation par des sujets indifférents. Un festin fut servi dans la grande salle; on y joua la comédie, et Pe retint son hôte à table dans la compagnie de Tchangfanjou.

Sur ces entrefaites, Sse Yeoupe, qui avait appris cette interruption dans les habitudes de la maison, vint secrètement rôder dans le jardin. Le concierge de la porte de derrière, qui voyait sans cesse aller et venir Sse Yeoupe, ne l'arrêta par aucune question, surtout dans un moment où tout était sens dessus dessous sur le devant de la maison, et où personne ne songeait à venir dans les jardins sur le derrière. Sse Yeoupe, encouragé par cette circonstance, s'avança donc hardiment jusque dans la galerie, et y étant monté, il se mit à promener ses regards de tous côtés.

Heureusement Yansou avait justement eu la même idée. Elle venait d'arriver pour guetter en cet endroit, quand elle rencontra Sse Yeoupe à point nommé. Sse Yeoupe ne put contenir sa joie, il s'avança promptement et faisant un salut: « Depuis l'autre jour, dit-il, où j'ai reçu de

votre part une si grande marque de complaisance, j'ai constamment tenu mes regards attachés sur ce lieu; mais je n'ai pu trouver la moindre ouverture pour apercevoir votre visage, jeune demoiselle; j'en ai perdu l'appétit et le sommeil. Ma douleur était inexprimable. Par bonheur, aujourd'hui j'ai appris qu'il y avait de la compagnie sur le devant de la maison, et j'ai pu venir vous attendre seul ici. Je vous dois bien de la reconnaissance de cette nouvelle preuve de bonté, et d'être revenue comme vous me l'aviez promis. C'est une véritable faveur que je reçois de vous. Mais dites-moi, ces méchants vers de l'autre jour, votre jeune maîtresse a-t-elle daigné les honorer d'un regard? »

— « Elle les a vus, répondit Yansou; mais monsieur, vos deux pièces et celles du seigneur Tchang ne diffèrent pas l'une de l'autre d'un seul caractère. Il est impossible qu'il n'y ait pas là-dessous quelque fourberie. Quand ma maîtresse s'en est aperçue, elle a été frappée de surprise, et elle a voulu que je vous priasse de lui expliquer ce que cela signifie. »

Sse Yeoupe, dans le plus grand étonnement, s'écria: « Est-il possible! Je m'étonnais aussi que les vers de Tchangfanjou eussent pu trouver

grace aux yeux de votre maîtresse! Il faut, jeune demoiselle, que vous preniez la peine d'aller lui dire la chose. C'est bien véritablement moi qui suis l'auteur de ces deux pièces, et c'est Tchang-fanjou qui me les a dérobées, je ne suis pas capable d'un pareil trait. »

— « Où est la vérité et où est le mensonge? dit Yansou, et comment les distinguer sur de simples discours? »

— « Rien n'est plus aisé, répliqua Sse Yeoupe. Si ces deux pièces étaient l'ouvrage du seigneur Tchang, après qu'elles ont été goûtées par votre maître et par sa fille, quel imbécile faudrait-il que je fusse pour les piller et pour venir les présenter une seconde fois? »

— « C'est la réflexion que ma maîtresse a faite l'autre jour, répartit Yansou. Mais une chanson sur les poiriers à fleurs rouges, qu'on a fait faire devant soi au seigneur Tchang, et qu'il a composée au moment même où le sujet lui a été donné : cette chanson est-elle sortie de la même main? et serait-ce encore un de vos ouvrages qui vous aurait été dérobé? »

A cette demande Sse Yeoupe se mit à rire : « Quant à la chanson sur les poiriers à fleurs

rouges, c'est bien un autre vol encore que l'on m'a fait! »

— « Comment cela se pourrait-il? demanda Yansou un peu surprise. C'est dans le pavillon des songes champêtres que mon maître, ayant aperçu des poiriers en pleine fleur, a eu, sur l'heure même, l'idée de faire faire une chanson à ce sujet par le seigneur Tchang. Les arbres de cette espèce sont assez rares partout ailleurs. Comment en auriez-vous eu connaissance, monsieur, et comment auriez-vous d'avance composé une chanson pour que le seigneur Tchang vous la dérobât? »

— « L'aventure de cette chanson n'a rien d'embarrassant pour moi, dit Sse Yeoupe. Le jour même où je vous ai rencontrée, jeune demoiselle, le seigneur Tchang m'avait envoyé chercher de très-grand matin; il m'avait conduit dans la galerie, et m'avait fait voir dans l'intérieur ces poiriers à fleurs rouges. Il m'avait ensuite tourmenté pour composer... Moi qui étais plein d'amour pour votre maîtresse, j'ai été ému à l'aspect d'un si bel objet, et j'en ai pris le sujet d'une pièce que j'ai composée à l'instant même. Qui m'eût dit que je travaillais à l'habit de noce du seigneur Tchang? Voilà bien l'aventure la

plus ridicule et la plus odieuse ! Mais, jeune demoiselle, si vous ne voulez pas me croire, Tchangfanjou n'est pas mort encore : demain, sans plus tarder, j'irai le défier en face, et l'on verra bien alors où est la vérité et où est le mensonge. »

— « Voilà une affaire bien embarrassée, dit en riant Yansou. Comment mon maître et ma jeune maîtresse auraient-ils pu la débrouiller ? Sans l'éclaircissement que nous venons d'avoir, peut-être seraient-ils tombés dans les piéges d'un intrigant. Ne vous désolez pas, monsieur, je vais rentrer et raconter toutes ces choses à ma maîtresse, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi touchée du vrai mérite que de la figure de votre seigneurie. »

Sse Yeoupe fit une nouvelle salutation : « Jeune demoiselle, dit-il, je place absolument en vous mon espérance, et vous avez droit à toute ma gratitude. »

Yansou s'en alla, et au bout de quelque temps elle revint en hâte : « Mademoiselle dit que la conduite du seigneur Tchang est fort équivoque ; mais que vos assurances, monsieur, ne la satisfont pas encore pleinement. Toutefois, sans discourir davantage, puisque vous êtes doué

d'un talent véritable, voici un sujet : elle voudrait que vous prissiez la peine de composer là-dessus. Êtes-vous d'humeur à vous soumettre à cette épreuve devant moi? »

A cette proposition, Sse Yeoupe, l'air riant et ravi jusqu'au fond du cœur : « Si votre maîtresse, s'écria-t-il, daigne m'accorder une telle faveur, et me mettre elle-même à l'épreuve, ce sera pour moi une triple vie de bonheur. Veuillez bien achever, jeune demoiselle, et donnez-moi vite le sujet. »

Yansou se mit à rire : « Ne soyez pas si joyeux, monsieur, dit-elle. Le sujet que mademoiselle vous propose n'est pas très-facile à traiter. » Et aussitôt elle tira de sa manche une feuille de papier à fleurs, puis un pinceau à manche bariolé, qu'elle remit à Sse Yeoupe. Ensuite elle prit une ancienne écritoire, un vase d'eau et un bâton d'encre, qu'elle posa sur une grosse pierre, en ajoutant: « Ma maîtresse dit que les anciens poètes atteignaient sans peine au septième pas (1). Puisque vous vous estimez si heureux, monsieur, sans doute vous n'épargnerez pas votre peine en composant un morceau. »

(1) A la fin d'un vers de sept syllabes.

